

L'Amour quand même

par la
Comtesse Clo



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les samedis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

c92651

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
 56. *Monette*. — 76. *Tante Babilote*.
 Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 Jean d'ARVERS : 156. *Madelline*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bota*.
 Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 180. *Le Crime de
 Mlle Bouilloud*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur cheminé*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 54. *Romanesque*. — 63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la voie !*
 — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
 méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
 E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
 René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
 Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Lapis*. — 162. *Les
 Raisons du Cœur*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Sulte).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eva PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Mol.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend..*
Guy de TÈRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
J. THIÈRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnara.*
Jean THIÈRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÈRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Les Mauvats Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la " Collection STELLA ".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien " STELLA ". C'est la seule collection éditée par la Société du " Petit Echo de la Mode ".

==== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ====

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

c92651

COMTESSE CLO

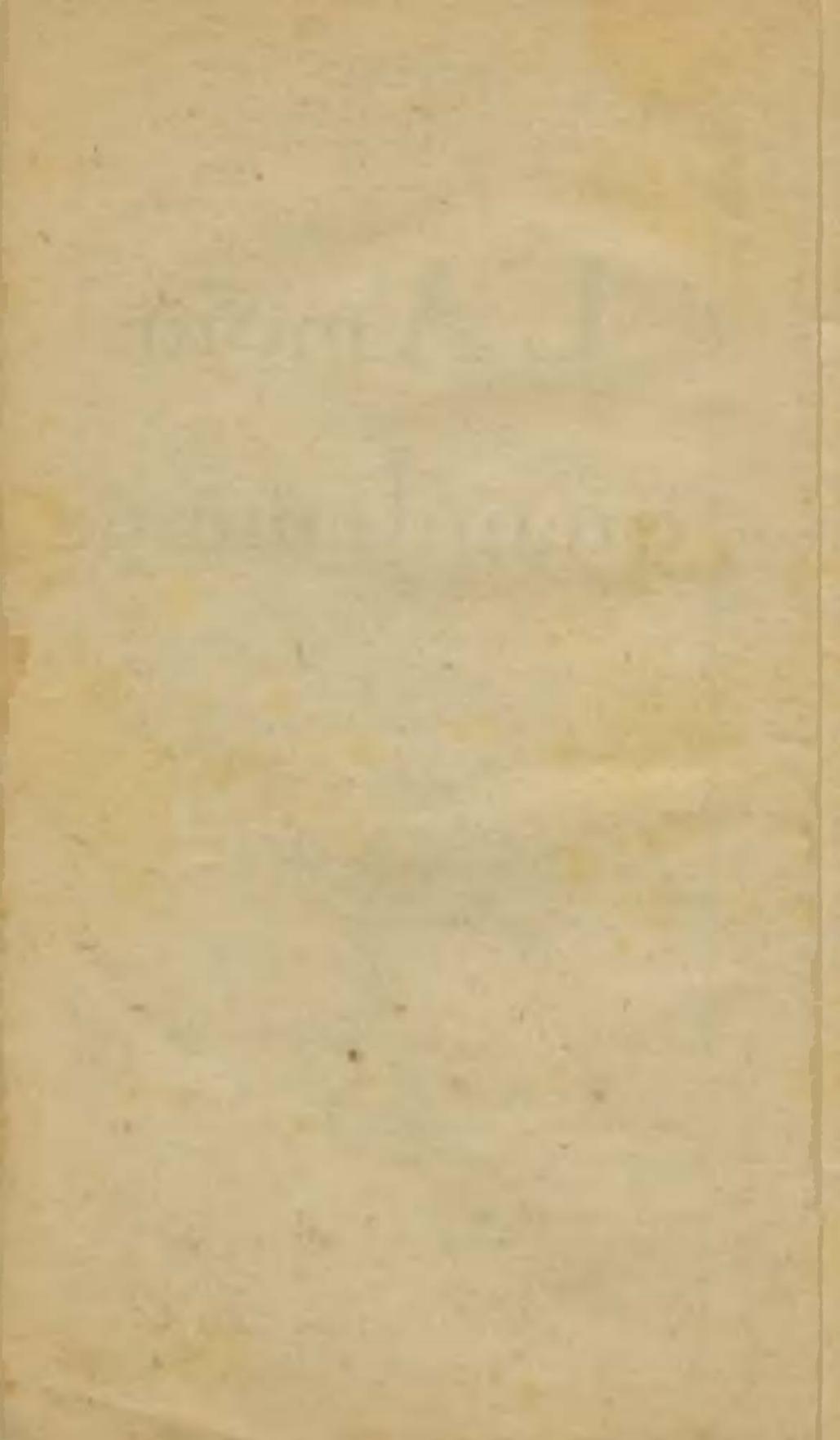
L'Amour
quand même



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV)



L'Amour quand même.

PREMIÈRE PARTIE

Le soleil déclinait avec splendeur. C'était une de ces dernières soirées d'automne en lesquelles des souffles d'été semblent dormir encore. Un couchant merveilleux aux tonalités exquisés, impossibles à définir: le ciel taché de légers flocons carminés. Au-dessous les tourelles inégales d'une antique construction : on eût dit un vieux vaisseau mélancolique, sans voiles à ses mâts.

Ainsi pensait Josanne Mirvan considérant son habitation morose malgré la gloire qui l'illuminait.

Oh! oui, bien mélancolique ce vieux vaisseau trop solidement ancré à un rivage qu'elle n'aimait pas. Nul souvenir heureux n'y logeait avec elle. La solitude forcée de dix-huit mois, ennuagée des voiles noirs d'un veuvage récent, n'était pas faite pour lui faire apprécier cette demeure imposante mais froide.

Nos cœurs ne s'attachent qu'aux lieux où, à défaut d'heureux présent, le passé parle d'enfance agréable et choyée.

Or, l'enfance de la jeune veuve ne s'était pas écoulée là. Orpheline de bonne heure, Josanne n'avait connu, avant son mariage, que l'existence fermée d'une de ces luxueuses pensions où les riches héritières, sans famille

proche, trouvent, avec l'éducation la plus raffinée et l'instruction la plus complète, l'abri suffisamment ouaté du confort. A dix-huit ans, on l'en avait retirée pour la remettre, après une année ahurissante de mondanités à outrance, aux mains d'un mari de trente-cinq ans, choisi et presque imposé à la jeune fille par le tuteur, pressé de se débarrasser d'elle.

M. Mirvan, grand propriétaire foncier, était surtout chasseur dans l'âme. Orphelin comme Josanne, il réalisait le beau parti que l'on ne saurait refuser. Doublant sa fortune en épousant M^{lle} Lesbart, il s'associait ainsi une gentille châtelaine, décorative à souhait pour les réceptions obligatoires. Le besoin d'une maîtresse de maison experte et ordonnée s'imposait aussi dans son installation campagnarde beaucoup trop importante pour rester la garçonnière de passage qu'elle avait été pour lui jusque-là.

Il prétendait ne rien changer à son existence mouvementée et négligea de s'informer si elle conviendrait ou non à sa jeune femme. Lui plairait-il de le suivre en ses déplacements fréquents, dans ses randonnées habituelles à travers le vaste domaine, derrière la superbe meute qu'il manœuvrait en veneur expérimenté?

Ce genre de sport ayant plutôt effrayé que séduit Josanne, non habituée aux exercices violents du plein air, Hugues crut se montrer bon prince en la laissant au logis, libre de tirer parti, à sa guise, des longues journées d'attente solitaire.

Le rôle de la jeune M^{lle} Mirvan, dès le début, fut de tenir le foyer accueillant, la table abondante, aux retours du chasseur rendu. Qu'il la trouvât souriante dans son élégance de jolie femme jeune et soignée, l'égoïste n'en demandait pas davantage. Ses yeux, plus que son cœur, désiraient être satisfaits. D'un naturel brusque, parfois même un peu brutal dans ses expressions, M. Mirvan n'avait aucune notion des manières tendres et délicates dont un mari amoureux, ou simplement bien élevé, peut, à défaut de sentiment, compenser la peine qu'il im-

pose et les soins qu'il regarde comme son dû. Quelque peu terrorisée, manquant d'expérience comparative, puisqu'elle ignorait tout de la vie familiale, Josanne ne sut pas davantage mettre en pratique l'art de la séduction féminine, habile, quand la femme sait s'y prendre, à transformer un naturel fruste mais non méchant. Passivement, elle subit le joug autoritaire, taisant ses révoltes, sacrifiant ses goûts. Si elle ne fut pas réellement malheureuse, elle ne goûta pas un instant de vraie joie durant les deux années d'une union en tel désaccord avec ce qu'elle aurait pu rêver.

Pas même le dédommagement d'une douce maternité ne vint glisser son rayon dans la demeure, animée seulement par les sorties et les rentrées bruyantes des hôtes hurlants du vaste chenil.

Puis, un jour, il y avait dix mois de cela et Josanne en frissonnait encore, son mari lui fut rapporté le crâne fracassé par une chute de cheval faite en forêt. La robuste constitution du chasseur ne put résister, mais elle lui permit de vivre quelques jours. Dur à lui-même comme il l'était aux autres, il sut les employer, en dépit de ses souffrances, à régler, en toute lucidité, ses dernières affaires. Il accepta le prêtre, dicta au notaire ses volontés, aussi positives que concises, et mourut en pleine force après une atroce agonie qui hanta longtemps l'esprit de Josanne.

Par un testament inattaquable, Hugues Mirvan laissait à sa femme tout ce qu'il possédait. Il l'avait aimée à sa manière, très inconscient de l'effet produit par son égoïste rudesse, ne se doutant pas qu'il pût y avoir une façon plus douce et prenante de manier un cœur féminin sans en froisser les délicats pétales. S'il abandonnait ses biens à la survivante, ce n'était pas qu'il eût cédé tardivement à une impulsion de tendre compensation ou de remerciement posthume. N'ayant que des héritiers indirects et inconnus, il jugeait préférable et naturel de laisser à sa veuve la situation de leur courte communauté de vie.

Pour l'isolant abandon où se trouverait, après lui, cette jeune créature, le mourant n'avait eu aucun regret, aucune appréhension, si habitué à ne compter pour rien la question sentimentale. Avoir assuré, et au delà, la partie matérielle et pratique, cela devait suffire. Pour lui, son devoir de mari prévoyant par delà la tombe était rempli.

Josanne se remémorait tout cela tandis que, lentement disparaissait, avec le soleil, la magique fusion d'or et de pourpre. Le crépuscule, tombé maintenant, laissait la nuit envahir d'ombres les choses. L'ombre... la nuit... images de ce passé si proche durant lequel cœur et esprit avaient dormi repliés, comprimés, annihilés, appartenant aux autres avant d'être à elle. Mais libre enfin de penser et d'agir sous sa propre impulsion, elle sentait son être moral se dilater, s'ouvrir. L'efflorescence agissait en elle avant la floraison des rêves et des désirs qu'elle ne se formulait pas encore. Un besoin d'activité, de dépense intérieure, d'indépendance surtout, oh ! surtout ! avec la décision d'écarter d'elle toute nouvelle emprise, tout essai d'un second bâillonnement d'âme, quel qu'il fût.

On avait formé, composé, sa prime existence, celle qui, grâce à Dieu, ne devait plus compter ; elle tournait la page, bien résolue à ne donner à quiconque le droit d'ingérence sur le tracé du chapitre à suivre.

Elle-même, à présent, elle seule, ferait sa vie !



— Vous rentrez seulement, Josanne ? fit une voix féminine, comme la jeune femme arrivait au seuil de la tour d'entrée.

— Oui, je me suis attardée à contempler le merveilleux couchant. Vous avez manqué un beau spectacle en ne m'accompagnant pas. Je n'allais qu'au bout de l'avenue; pourquoi m'avoir privée de votre société?

— Mon départ est si rapproché maintenant; j'ai mille petits préparatifs dont je ne veux pas vous ennuyer; je profite, pour m'y livrer, des rares instants où je ne vous suis pas absolument indispensable.

— Si rapproché que cela, ce départ, Katinette? Rien ne vous rappelle si vite. Vos vacances n'ont pas de limites précises, voyons! Que les leçons commencent un peu plus tôt, un peu plus tard, vous n'en perdrez pas un élève, vous n'en aurez pas un de plus. Encore un mois, allons!

Câlinement, Josanne avait pris le bras de son interlocutrice, et, traversant dans sa longueur le vestibule assombri, la dirigeait vers une porte du fond.

Celle-ci poussée, la lumière d'un lustre et celle d'un feu gai éclairèrent les deux silhouettes enlacées.

Fine et suprêmement souple, dans la gaine noire de son costume de soie mate, apparut M^{me} Mirvan. Elle dominait de sa tête blonde, aux reflets dorés, une replète petite personne qui semblait de dix années plus âgée qu'elle : celle que familièrement elle venait de nommer Katinette.

Josanne, sans être d'une beauté remarquable, possédait un physique au-dessus de l'ordinaire. Un charme émanait de ses moindres gestes, du jeu de sa physionomie qui, au repos, pouvait faire juger la jeune veuve impassible et froide.

Cependant, dès qu'un sourire y glissait, il l'illuminait toute. Sourire toujours un peu furtif, manque d'habitude; gaieté comprimée trop tôt dans l'existence sédentaire subie.

M^{lle} Katherine Piotrowna Héloff, sa compagne actuelle, professeur de langues, sans fortune, avait été, durant les années de pension-

nat, la seule personne sympathisant vraiment à la triste position de l'orpheline privée d'affection désintéressée.

Une grande pitié la prenant, elle l'avait traitée plus en amie qu'en élève, malgré l'âge différent et l'inégalité de leur position.

Ayant ensuite quitté la France pour la Russie, sa patrie d'origine, les rapports s'étaient espacés, non rompus, grâce à une correspondance régulière de M^{lle} Héloff; celle de Josanne, surtout après son mariage, était intermittente et concise. Mais le cœur reconnaissant de la jeune femme restait, au fond, plus tendre et fidèle qu'il n'apparaissait. Katherine fut appelée (et de quel irrésistible appel) dès que la jeune veuve eut conscience de la liberté de ses actes. Elle sentit le besoin de s'appuyer sur un amical dévouement, le seul dont elle ne se méfiât point.

Depuis juillet, elles étaient ensemble, mais octobre allait finir. Voilà pourquoi M^{lle} Héloff se voyait dans la nécessité de quitter Josanne, qui savait l'inutilité de son insistance. L'abandon définitif de la profession dont vivait Katherine n'était pas à discuter. Parlant avec élégance et pureté diverses langues, elle donnait des leçons de français dans nombre de familles russes.

Fixée à Pétersbourg, où résidait sa famille, M^{lle} Héloff avait trop de sagesse pour accepter un rôle de parasite rétribué auprès d'une amie riche. D'ailleurs Josanne, malgré ses affirmations présentes, se remarierait un jour ou l'autre; Katherine risquait donc de sacrifier inutilement l'existence d'un travail assuré à un présent, doré sans doute, mais sans avenir.

— Je vous aime beaucoup, ma petite Josanne, lui répétait-elle, ce m'est un vrai chagrin de m'éloigner, vous laissant à votre solitude, mais j'estime qu'une femme encore jeune, telle que je suis, qui sait pouvoir se tirer d'affaire, doit laisser à d'autres l'agréable occupation de vous tenir compagnie. Vous n'aurez que l'embarras du choix, ma petite, si vous ne

voulez pas rester seule; vous êtes d'ailleurs trop jeune pour vivre en ermite.

— Vraiment? Quelle différence voyez-vous donc entre la solitude de ma vie conjugale et celle de mon veuvage? Les dangers, si dangers il y a, étaient les mêmes durant les longues absences de ce pauvre Hugues.

— Tut, tut, un mari, même éloigné, est un porte-respect. Allons, soyez de bonne foi au lieu d'ergoter; mettez-vous en face de vos beaux vingt ans.

— Pardon! J'atteins ma majorité; c'est la vieillesse qui commence, sourit la jeune femme; ne parlons pas de ma mise en tutelle.

Katherine se mit à rire.

L'attitude de cette jeune révoltée contre l'asservissement d'hier, se mettant en garde contre son renouvellement possible, n'était point pour la surprendre. Elle étudiait sympathiquement cette énergie en désiance. Son devoir de conseillère expérimentée dictait ses paroles, mais, tout au fond, combien lui semblait naturel l'ardent désir de la jeune créature de donner à son « moi » toute l'élasticité possible, sans lisière, ni contrainte de pure convention.

Il est déjà si pénible d'être à la merci de l'enchaînement des circonstances indépendantes de notre vouloir. Jour après jour, de gré ou de force, les événements qui se superposent forment notre fragile, notre insaisissable vie... Combien attirante l'illusion au moins d'une liberté de décision contre laquelle Dieu seul, le Grand Maître du Destin, a le droit d'intervenir.

Hélas! Lequel peut se soustraire complètement à l'influence des hommes? Atavisme, influence du milieu, des lieux, entraînement de nature ou de cœur vers tel ou tel.

Le plus insoumis en devient esclave? Nul au monde ne fait plus librement ce qu'il veut.

Mais la jeunesse a toutes les audaces, toutes les illusions. Et puis, la personnalité de la jolie veuve manquait encore de formation; elle prenait ses désirs pour des réalités, attendant

de l'avenir, qui lui apparaissait comme un mirage, un bonheur dont la première condition serait l'absence de tout contrôle, de toute entrave.

En ce moment, elle avait l'intuition de ce qui aurait pu être, de ce qu'elle aurait éprouvé, si elle avait vécu comme tant d'autres, au lieu de suivre la voie austère, triste, sans perspective où on l'avait jetée. A aucun âge elle n'avait pu satisfaire ce besoin de tendresse que chacun porte en soi; l'amour d'une mère lui restait inconnu! Depuis toujours, jusqu'à hier encore, elle ignorait cette pleine dilatation du cœur qui nous fait dire : c'est bon de vivre.

— Katinette, dit-elle soudainement, vous croyez donc que je cours à la grande catastrophe, et que je vais être classée parmi celles dont on se détourne, si je m'entête à marcher sans lisières? Je veux vous croire, car votre amitié très sûre n'a en vue que ma bonne réputation. Alors je serai franche et vous avouerai qu'il me serait profondément désagréable de me savoir en butte à la malveillance du prochain. Je me range donc à votre avis.

Et, sur un mouvement de M^{lle} Héloff.

— Ne triomphez pas encore; vous me connaissez mal si vous vous attendez à me voir faire, pour sauver des apparences, le moindre sacrifice à mes aspirations. Non, rien ne portera atteinte à ma liberté enfin conquise. Je tourne la difficulté. Écoutez-moi bien. Les inconvénients inhérents à ma situation de trop jeune veuve n'existeront pas à l'étranger où, ni la famille de M. de Mirvan, ni mes relations ne me suivront. Je n'ai donc qu'un parti à prendre : planter ma tente au loin, très loin. Ma personnalité disparue, je ne serai plus qu'une petite épave ignorée, inconnue, perdue dans quelque grand centre hors de mon pays. Là, je me donnerai un nid à ma guise pour l'existence de mon choix.

M^{lle} Héloff, ahurie devant une résolution aussi hâtive, restait silencieuse.

Josanne continua :

— Pétersbourg me semble indiqué. Je pars avec vous, grande amie. Sous votre égide, mon départ ne ressemblera pas à une fuite sans raison, pas même à un coup de tête critiquable. Ne pouvant vous garder en France, je vous suis. Là-bas, nous serons près l'une de l'autre sans nous gêner. Chacune chez nous et ensemble pourtant, quel rêve ! Je me sens joyeuse d'avoir trouvé cela, Katinette. Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

— Ma petite amie, puisque l'exil ne vous effraie pas, non seulement j'approuve votre décision, mais elle me rend heureuse. Vous gardez d'ailleurs toute liberté pour l'avenir. Le retour vous sera aussi facile que le départ.

Josanne eut un rire insouciant.

— Je n'ai à m'occuper que de l'heure présente. L'adieu à celles écoulées n'a rien d'amer. Aucun regret ni pour moi, ni pour d'autres, ne gâtera le voyage. Avec quelle jouissance, au contraire, je vais secouer la poussière de ce passé que je ne voudrais pas revivre.

Rapprochant son siège de la confortable bergère où elle avait enfoui sa compagne, la jeune veuve si consolée ajouta :

— Parlons, à présent, de ma nouvelle patrie d'adoption. Documentez-moi, Katia. Je veux prendre à l'avance l'air du bureau, afin d'être moins dépaysée à l'arrivée. Regardez-moi, conclut-elle gaiement ; n'ai-je pas déjà l'apparence d'une précieuse *petito boyarde* ?

Katherine Héloff jeta un coup d'œil amusé et indulgent sur la charmante femme si jeune, trop jeune pour affronter sans pilote les hasards de cette étrange traversée, aux escales à tous inconnues, qu'est la vie.

— Pauvre enfant, se disait le professeur, que sortira-t-il pour elle de cette seconde phase d'existence ? Que fera-t-elle là-bas ? Mais qu'aurait-elle de meilleur ici ?

Et une immense pitié lui étreignait le cœur devant cet être privé de foyer, de famille, d'affections. Quelle pitié à un âge où il est si néces-

saire et si bon d'être entourée, guidée. « Ma médiocrité besogneuse, songeait la Russe, me semble préférable, en dépit de mes soucis, à cet abandon. La richesse ne remplace ni ne compense le dénuement du cœur. »

II

Cinq mois se sont enfuis.

Cinq mois ! Cela compte dans les vies déjà mûries sur les pentes déclinantes. Mais à la période des sentiments nouveaux, des visions neuves, des pensées exubérantes, si le temps nous semble touffu et plein, il donne quand même la sensation encore plus complète du vertige. Cela avait été éprouvé par Josanne, toute à l'enivrement de sa liberté.

L'entrée, en pleine ferveur, dans la sensation exquise de sa personnalité l'amenait à faire chaque jour en elle des découvertes qui l'impressionnaient délicieusement.

Les distractions inévitables de son installation dans la capitale russe avaient donné à ses actes une sorte de fièvre continue.

Elle voyait ses aspirations surgir et se succéder, diverses; elle les sentait, les respirait comme les fleurs nombreuses d'une belle gerbe, mais elle ne s'arrêtait à aucune. Elles étaient trop ! Le parfum grisant ne s'analysait point, ne se décomposait pas encore. Abandonnée toute à l'excitation du déplacement et de ses suites matérielles, la jeune veuve s'occupa d'abord de la découverte d'une demeure à son goût.

Elle pouvait ne se rien refuser, et cependant, pourvu que ses yeux rencontrassent l'harmonie des choses, elle écartait le luxe, qui lui semblait un accessoire encombrant.

Les confortables pièces de l'appartement choisi lui apparurent l'oasis du repos, quand

elle quitta, pour s'y installer, le grand caravansérail où elle s'était fatiguée rapidement. Il n'est pas gai longtemps pour le voyageur exilé de se sentir au milieu de la foule. L'isolement y est trop complet, surtout quand la langue n'est pas familière. Katherine, pour éviter à sa jeune amie la première impression de solitude, avait eu la velléité de lui offrir l'hospitalité de son propre foyer. Il lui en aurait coûté pourtant d'introduire chez les siens l'étrangère qu'ils n'avaient pas les mêmes raisons qu'elle-même de chérir. Non par amour-propre : le professeur ne rougissait pas de son humble origine, connue de Josanne, du reste, mais celle-ci pourrait en souffrir.

Les vieux Héloff faisaient partie de cette classe aisée, mais travailleuse encore, des simples moujiks, ou petits fonctionnaires, ayant conservé les habitudes et les usages populaires. Sans doute, la famille s'était affinée au contact de Katherine. Celle-ci avait introduit dans leur mais-a mille détails de confort et de civilisation moderne, fruits de ses séjours répétés en France. Malgré tout, ce n'était pas un milieu où transplanter, même pour quelques semaines, une jeune femme habituée à tous les raffinements de la richesse.

Aussi Katherine avait-elle vu avec plaisir Josanne décliner son offre et avouer sa préférence pour l'installation à l'hôtel.

Libre de son temps, M^{me} Mirvan ne se privait d'ailleurs point de fréquentes visites à son amie. Elle avait soif de la compagnie de la seule personne qui la rattachât au reste du monde. Là, elle cherchait à pénétrer le vrai caractère du tempérament mi-sauvage, mi-civilisé, des parents de Katherine. Les deux frères : Baleslas et Dimitri l'intéressaient principalement. Après le repas de midi, les Héloff avaient coutume de se grouper dans la pièce commune, auprès du vaste poêle de saïence chauffé à souhait, avant la dispersion pour les travaux du jour. C'est dans ce cadre que Josanne aimait à les sur-

prendre, compensation pour elle de la solitude de sa propre demeure.

Les premières fois, son apparition causa une certaine gêne, surtout aux trois hommes. Le moujik n'a ni la galanterie aisée des Français de tous rangs, ni leur abord facile. Mais la bonne grâce de la jeune femme, et surtout son affection si visible pour Katherine eurent promptement raison de la défiance des uns, de la timidité des autres. La sœur aînée était, en effet, adorée, vénérée des siens, presque au même degré que l'icône. La présence de la jeune veuve sembla donc vite naturelle; elle animait d'une façon anormale la gravité presque solennelle de ce milieu où tranchait sa personnalité alerte et vive.

Ce jour-là, apportant du dehors l'impression d'une température glaciale, elle pénétrait, jolie et rose, dans la pièce où la famille au complet l'attendait.

— Vous êtes bien charmante de braver ainsi le froid pour venir nous voir, lui dit en la saluant la vieille barina, à laquelle Josanne produisait l'effet d'une princesse de légende.

— Madia, très bonne, riposta celle-ci gentiment; c'est vous qui l'êtes de me permettre ainsi de m'imposer chez vous.

Son geste gracieux invita les trois Russes à reprendre place sur le banc de bois au dossier sculpté, devant lequel, pour l'accueillir courtoisement, ils se tenaient debout.

Le vieux couple, Madia et Piotre, réalisait le type des braves paysans engourdis dans la quiétude de ceux qui, ayant peiné durement une longue partie de la vie, se trouvent à leur déclin, déchargés de tous travaux. Se mouvoir dans un décor neuf, si différent de l'isba primitive, les engourdissait d'un bien-être qui paralysait leurs facultés déjà émoussées par l'âge. Àuprès d'eux, leurs fils semblaient d'une autre essence. Ils portaient élégamment la longue tunique serrée à la taille par une courroie de cuir; les basques flottantes rejoignaient de

hautes bottes brillamment cirées. Dans ce costume national, la haute stature de l'ainé, Boleslas, prenait un cachet de vraie distinction. Surveillant de vastes chantiers, son intelligence naturelle, jointe à un certain degré d'instruction, plaçait le jeune homme très au-dessus de sa condition première. Ses manières s'en ressentaient : un peu doucereuses dans leur réserve voulue. Son beau type kalmouck unissait bizarrement la fière sauvagerie, héritage de ses ancêtres coureurs de steppes, à la courtoisie acquise par le frottement des générations neuves, policées, dont il faisait partie.

Son jeune frère Dimitri, doux, observateur, un peu effacé mais charmant, ne lui ressemblait en rien. L'empreinte de la sœur aînée, se devinait en cette nature facile qu'elle modelait à son gré. La direction virile de Boleslas ne s'exerçait sur son cadet que pour les travaux manuels. Dimitri travaillait sous ses ordres comme simple manoeuvre. Aucun échange d'idées entre eux. Le Russe est peu communicatif, et Dimitri, pour l'ainé parvenu à l'âge d'homme, restait un enfant sans personnalité. Le garçonnet avait déjà voué un culte à la jolie Française, amie de sa grande sœur. Il ne la quittait guère des yeux à chaque visite et se montrait empressé à son service.

— Dimitri, dit Josanne, interrompant la causerie que, ce jour-là, elle alimentait de questions, de demandes de renseignements, pourrais-tu, ce soir, au sortir du chantier, venir me prendre? Je n'aime guère circuler seule à la nuit et j'ai des courses à faire. Tu me guideras. Ta sœur a trop de devoirs à corriger pour me donner de son temps. Je te promènerai en briteka. Cela te va-t-il? Quand j'aurai l'auto commandée, ce sera encore plus amusant; tu verras.

— Oh ! fit-il, écarlate et reconnaissant, comptez sur moi; j'irai, bien sûr; je vais emporter ma blouse brodée pour cacher dessous mes habits de travail afin de vous faire honneur et j'aurai aussi ma toque d'astrakan.

— C'est cela, mon petit ami; tu es beau comme le jour dans ton costume du dimanche. Je serai très fière de me promener avec un aussi joli garçon.

À ce compliment jugé sincère, les joues sans duvet encore se rosirent.

En silence, sans manifestation d'aucune sorte, Boleslas écoutait le joyeux verbiage de M^m Mirvan.

Elle narrait maintenant ses projets pour embellir son nid. Avec un entrain d'enfant, elle soumettait à son amie le plan d'un salon d'hiver.

— J'aime les fleurs et la verdure; je n'ai ni jardin, ni parterre, n'ayant trouvé à louer qu'un premier étage. Mais je transformerai en serre une de mes pièces. L'architecte de la maison me dit que ce n'est qu'une question d'argent. J'ai raison, n'est-ce pas, de compléter ainsi mon installation?

Katherine approuvait, toute heureuse, de la transformation opérée en Josanne.

Depuis son émancipation, l'impassibilité froide de sa physionomie avait, en effet, disparu. Le sourire furtif d'hier était remplacé, sur les lèvres plus roses, par le rire franc d'une âme enfin libérée d'une existence d'où les rêves et les joies étaient bannis.

Y avait-il ironie, dédain ou seulement indifférence dans la pensée de Boleslas, auditeur désintéressé des projets d'embellissement de la jeune Française?

Il réprouvait tout bas cette exubérance. Des soucis d'argent, des difficultés matérielles, elle faisait fi. Au jeune Russe, pareille chance semblait une injustice au regard de tant de déshérités; mais il excusait Josanne parce qu'elle était belle.

Cette beauté ne laissait pas insensible celui qui, de tous, en paraissait le moins frappé. Mais, imbu des idées nouvelles, en sa religion d'égalité sociale, où couvaient des ferveurs de néophyte, l'envie, l'irritation, combattaient chez Boleslas l'admiration de ses sens éblouis. Il ne

comprendait pas que la jeune veuve eût le droit de ne se refuser aucun caprice. Il savait pourtant par Katherine combien la pauvre enfant avait été sevrée de liberté jusqu'alors.

Mais quoi ! Elle était riche hier, comme aujourd'hui. En ce monde, on ne peut tout avoir. Maintenant, du reste, elle avait tout : fortune et indépendance. Oh ! ces inégalités du sort, comme il les détestait ! Katherine condamnait ces utopies de nivellement instinctives plutôt que raisonnées chez lui ; il ne voulait pas l'affaiblir et n'en faisait pas trop étalage. Concentré par tempérament, il attendait l'heure inévitable qui les mettrait à jour dans la Russie, enfin acquise aux idées nouvelles. Boleslas Piotrevitch ne repoussait, ni ne réprouvait l'acte violent, l'audace offensive, à l'égard de l'autocratie jugée par lui antisociale.

Non fanatique encore, mais du bois dont on les fait quand l'occasion se présenterait.

Loyal pourtant, enthousiaste et généreux. Cœur très chaud et passionné sous une apparence de glace.

Tel était, au moral, le beau moujik que Josanne cherchait à définir.

Était-il, à son égard, ami ou ennemi ? Parviendrait-elle à l'apprivoiser, à lui inspirer sympathie et confiance ?

Elle le désirait pour être à même de lui être utile, de le pousser plus haut dans la carrière poursuivie. Il ne manquait pas d'étoffe. Discrètement, elle désirait se tenir au courant de ses entreprises pour aider ses chances si un prêt généreux pouvait à l'occasion en assurer la réussite.

Mais cela sans qu'il pût deviner cette intention, car elle le savait fier. Vis-à-vis de Katherine, ce serait la délicate façon de rendre ce qu'elle en avait reçu, de prouver son amitié à la seule créature qui, possédant ses confidences, aidait son isolement avec un intérêt plein de tact.

Dans ce but généreux, la jeune femme fit

à Boleslas les plus aimables avances; le Russe en devint plus courtois, mais resta distant.

Il s'établit entre eux une sorte de paix armée, faite d'escarmouches taquines qui avaient le don d'amuser prodigieusement les vieux parents. Même la sagace et prudente sœur était satisfaite de voir son grand sauvage s'humaniser. Déjà moins taciturne, bien que restant ombrageux, il consentait à riposter moins farouchement aux gracieuses attaques faites pour le dérider.

Josanne adoptait vis-à-vis des Héloff les modes d'appellation en usage. Le tutoiement même lui devint familier. Tous se servaient si bien de sa propre langue, qu'elle pouvait converser avec eux. Du parler russe, elle se tirait assez mal. Ils redressaient ses locutions défectueuses — dont elle riait la première — quand il lui prenait fantaisie d'essayer leur rude idiome.

C'était dans cet intérieur composite un échange de bons procédés effaçant les distances, rapprochant les deux nationalités, familiarisant Josanne avec les coutumes de ce nouveau milieu si différent de l'ancien.

Ainsi passa comme une sorte de rêve actif et vécu, sans laisser la dépaysée, la plus grande partie de la saison froide.

L'hiver est le triomphe des cités russes. Nulle part on ne savait, mieux qu'à Pétersbourg, s'armer contre les frimas, en découvrir les agréments, mettre en relief leurs avantages. Le chauffage merveilleusement compris dans les plus modestes maisons aux doubles vitrages, aux murailles épaisses, combattant victorieusement la rigueur excessive du dehors.

En plein air, enfoui dans des fourrures mises à portée de toutes les bourses, on la brave et le sport favori, lorsque le soleil sans chaleur venait illuminer les neiges et les glaces étendues, était de sortir hors la ville pour aller jouir du merveilleux spectacle de la nature habillée d'un uniforme manteau blanc. Sous l'amas des

peaux d'ours qui les recouvraient jusqu'aux yeux, promeneurs et promeneuses utilisaient alors le seul moyen de locomotion possible : le traîneau. On en rencontrait sur toutes les voies changées en miroir. Mais il fallait l'endurance d'épiderme des gens du Nord faits à leurs températures rigoureuses pour trouver un charme à cette sensation aiguë dont, sans cela, il est difficile de supporter l'acuité sans souffrance.

Aussi M^{me} Mirvan vit arriver le printemps avec satisfaction.

Il lui sembla qu'une bouffée de France venait la frapper en plein visage et lui réchauffer le cœur.

Le soleil de mai a pour charge, là-bas, de réparer les retards de mars et d'avril. Il trouve encore, dans les ravins boisés, des amas de neige inviolée qu'il fond en ruisseaux le long des pentes gazonneuses.

Mais c'est le printemps quand même, le beau printemps retrouvé, c'est-à-dire, pour la jeunesse, un « je ne sais quoi » de joie sans cause, légère, immense comme les jours lumineux revenus.

Heureuse de ce bonheur vague dont le frisson du renouveau la pénétrait toute, Josanne sortait de bonne heure pour s'en imprégner davantage.

Moulée dans une robe de cachemire blanc ourlé de crêpes, sur les épaules de splendides renards d'un noir soyeux, elle éclaircissait ainsi son deuil. Ses bandeaux dorés bouffaient sous un chapeau dont les larges bords ressemblaient aux ailes d'un grand oiseau sombre posé, comme au hasard, sur la fine tête.

— Où aller ? se dit un matin la jeune femme. Chez les Héloff je ne trouverai personne et je n'ai rien à faire ailleurs. Son indécision la dirigea vers le parc.

En longeant les vastes avenues à peu près désertes, vu l'heure matinale de sa promenade, Josanne se livrait à la songerie.

Pour la première fois depuis son arrivée à Pétersbourg, elle se regardait vivre.

Jusqu'à-là, le temps lui avait manqué. A présent, privée de l'occupation de ses arrangements terminés, l'activité intense déployée à cet effet manquant d'emploi, elle se demandait : « De quoi remplir mes heures ? Tant de loisirs sans destination ! »

Tout en marchant, elle s'efforçait de penser à cela avec indifférence, mais trouvait tout à coup la matinée trop fraîche, la solitude trop grande dans ses allées poudrées de verdure où, pour l'instant, rien ne vivait qu'elle-même. La jeune veuve éprouvait soudain, en pleine lumière d'aube, l'impression des soirs qui rétrécit le ciel et tombe sur le cœur en brouillard nébuleux.

Jouir de la vie pleinement, sera-ce jamais possible si elle demeure ainsi désœuvrée ?

De nouveau, comme il y a six mois, la voilà en face de son impuissance à combler le vide des jours auxquels manquent le but et l'action.

La jeune femme ne retrouve plus l'allégresse qui chantait en elle, tout à l'heure encore.

Pourtant, rien n'est changé, elle est libre et il fait beau. Quelle constatation aiguë subitement ressentie lui gêne à présent ce printemps neuf ? Va-t-elle regretter l'époque où, jeune cavale entravée rongéant son frein, elle fournissait sa course passivement, ne pouvant changer sa destinée, ni secouer le joug, ni briser l'obstacle ?

Maintenant, l'espace est devant elle avec toute latitude d'y dépenser son ardeur, et, désorientée, elle est lasse déjà des satisfactions épuisées, parce que la route envisagée n'aboutit à rien...

Ennuï ! Lassitude !

L'homme n'est pas créé pour rester seul avec lui-même; nos facultés ont besoin de se dépenser dans la joie ou la douleur. Or, Josanne n'a ni vraies joies, ni grandes douleurs; elle reste inutile, indispensable à quiconque. Pourtant elle détient entre ses mains tous les moyens,

toutes les forces ! Il lui manque l'occasion de les utiliser. Pas une seule connaissance parmi la société aristocratique de Pétersbourg. Sans doute, elle aurait pu, en se présentant au consulat de France, se rattacher par lui aux compatriotes essaimés ici. Ce qui l'en a dissuadée, c'est la crainte d'aborder, dans sa position de trop jeune émancipée, le grand monde cosmopolite qu'elle connaît si peu. Elle redoute la certitude des mille petits inconvénients dérivant de sa situation ? Il se trouverait peut-être des gens trop bien intentionnés qui, dans le louable but de se rendre agréables, se ligueraient contre sa ferme intention de ne pas se remettre en tutelle.

Or, se remarier, c'est aliéner à nouveau son indépendance ! Non, non, jamais !

La jeune veuve, de l'essai du premier mariage, demeurait douloureuse et cabrée devant la récidive.

Elle connaît surtout de l'amour ses exigences et ses rancœurs ; peut-elle savoir que le petit dieu malin revêt des formes diverses pour mieux nous captiver ? Que ce tyran, qui mène en laisse l'humanité, sait à propos se présenter à nous comme un esclave et qu'alors les mêmes servitudes, jadis pénibles, deviennent un charme, un délice desquels on vit, acceptant tout, pardonnant tout, en raison de l'extase douce dont il plaît à l'amour de voiler ce qui demeure cependant toujours un servage, puisque sens et cœur sont plus que jamais prisonniers...

Josanne n'envisageait point les choses ainsi, s'en tenant à sa première déconvenue ; elle se mettait en garde contre tout ce qui, de loin ou de près, pourrait infirmer une résolution jugée inébranlable. Mais, renonçant à se refaire un foyer, à se créer une famille, il lui fallait pourtant trouver de quoi remplir son existence, assouvir son besoin quand même d'affection et de dévouement à quelqu'un, à quelque chose. Il devenait urgent de se mêler un peu à ses semblables. Mais quelle difficulté d'arriver à

ela dans une société étrangère. Elle se heurtait à une indifférence banale, ou à une curiosité gênante du passé douloureux dont Josanne ne veut ni être plainte, ni consolée.

Quel problème difficile à résoudre !

Restait l'entraînement vers les œuvres, en vue de sauver les âmes; cela non plus ne la tentait pas, l'effrayait même en idée.

C'est un engrenage où tout passe; c'est le sacrifice à peu près complet des jouissances permises. Se donner à Dieu, à son service exclusif, demande un esprit de détachement, une vocation haute et spéciale.

Josanne ne l'avait point.

Pour elle, ce que l'on nomme sainte liberté des enfants de Dieu, c'était une autre forme de tyrannie et d'emprise. Elle ne se sentait pas à hauteur.

Se dévouer? Oui, mais à qui, à quoi?

Mettre une large part de sa fortune au service de ceux moins favorisés? Certes, M^{me} Mirvan y était disposée de tout cœur. Bonne et compatissante, accessible à toutes les pitiés, les pauvres de son quartier en savaient déjà quelque chose. Mais la charité lui était trop facile!

— Je m'attriste en vain, se dit Josanne énermée; il fait beau, je suis jeune, j'ai la santé, je possède ce que je voulais : la liberté de moi-même. Nul caprice, envie nouvelle que je ne puisse satisfaire. Personne pour se mettre à l'encontre, fût-ce d'une folie ! Mais voilà ! Cette vie sans contrariété, sans variété, sans luttes, toute unie et plate, est une route monotone; si le malheur ne s'y rencontre pas, le bonheur non plus... Où le trouver, ce bonheur?

Autour de la jeune femme pensive, tout chantait, tout renaissait. C'était l'heure exquise des matins de soleil. Des hirondelles filaient très haut; puis encore apeurées par la foule; leurs petites ombres délicates tachaient le bleu limpide du ciel. Des gazons tondus au ciseau, du milieu des corbeilles aux fleurs alignées, montait un parfum frais rappelant les odeurs de

mousse et de fougères des bois du vieux château de France perdu là-bas, là-bas...

Son beau domaine de Presles ! Campagne riante et sauvage dressée entre les côteaux verts ! Il surgissait soudain dans la mémoire de la promeneuse, en anomalie du décor artificiel trop soigné et trop peigné du parc russe aux allures de Bois de Boulogne. Et dans l'air diaphane se profilèrent les vieilles tours, vêtues en ce moment de clématites mauves... Les pentes de tuiles rousses des toits pointus surmontés de girouettes grinçantes ; l'étang dormeur au-dessus duquel se croisent les vols bleus des libellules. L'ondulation de la vallée creusoise, marquée par le cours de la jolie Vouèze. Les villages essaimés avec l'étirement de leurs fumées en spirales menues.

Vision du passé sortie des oubliettes.

Tous ces détails de naguère, entrevus à travers l'angoisse d'ennui qui l'oppressait semblèrent charmants à l'exilée volontaire. Au hasard de son rêve, elle suivait pour rentrer en ville, l'allée réservée aux voitures. Aucune ne s'y montrait à ce moment de la journée. Cependant, à quelque distance, venant en face de Josanne, une auto déboucha, l'obligeant à se garer vivement.

Ce fut une diversion.

Un couple l'occupait qui dévisagea au passage cette unique promeneuse en costume clair, à la silhouette élégante. L'homme jeune, qui conduisait, souleva sa coiffure. Excuse polie pour l'avoir frôlée de si près.

L'espace d'une seconde leurs regards se croisèrent.

— Je connais ce visage, se dit M^{me} Mirvan. Mais où l'ai-je rencontré déjà ?

Quant à l'inconnu qui poursuivait sa course, le salut qu'il avait adressé n'était que le geste courtois de l'homme bien élevé à l'adresse d'une femme du monde qu'il craint d'avoir effrayée.

Du reste, Josanne ne chercha pas à mettre un nom sur cette physionomie de passage. Trop

vague était l'évocation d'une ressemblance sans doute insignifiante.

Elle n'y pensait même plus en arrivant au logis, où personne, pas même l'ombre d'un souvenir cher, ne l'attendait jamais.

Et pourtant, ce jour-là, quand l'ascenseur la déposa sur son élégant palier, avant même qu'elle eût esquissé le mouvement d'étendre la main pour toucher le bouton électrique, sa porte s'ouvrit.

Son valet de chambre guettait son arrivée.

Derrière lui, se montrait la figure de Dimitri, une pauvre petite figure bouleversée, ne ressemblant en rien à la joyeuse physionomie de toujours.

— Qu'y a-t-il? jeta Josanne, une nuance d'inquiétude dans la voix.

— Un malheur chez nous, barina, répondit le petit Russe. La grande sœur vient de se casser la jambe et un bras.

— Tu dis? Où? Comment?

En s'exclamant ainsi, M^{me} Mirvan pénétrait hâtivement dans le vestibule et, sans aller plus loin, réclamait des détails.

— On nous l'a rapportée de la rue où elle était tombée à faux sur le trottoir en voulant éviter une auto. Les vieux sont affolés, ils ont envoyé un voisin au chantier pour prévenir et demander Boleslas et moi. « Cours chez M^{me} Mirvan, m'a dit le grand frère, elle aime Katherine et viendra de suite, j'en suis sûr! » Alors j'attendais ici depuis une heure, continua l'enfant, et c'était si long, si long... Mais je n'ai pas voulu repartir avant votre arrivée. On ne vous aurait peut-être pas fait la commission, ou mal. Oh! Barina, acheva le petit, désolé, que c'est triste!

Josanne mit sa main gantée sur la tête rasée du moujik.

— Ne te fais pas tant de chagrin, tout s'arrangera. Les membres cassés se raccommoient très bien; c'est une affaire de temps et de patience. Pauvre Katia! Elle en souffrira plus

qu'une autre. Mais remercions le Ciel qu'elle n'ait pas été écrasée.

Vite, une voiture, Hans, fit-elle au serviteur qui attendait les ordres; et dites à Vana de m'apporter mon grand manteau.

Moins d'une demi-heure plus tard, Josanne était au chevet de la blessée. Un chirurgien appelé faisait le nécessaire. La patiente, courageuse, oubliait son mal pour tenter vainement de consoler sa mère prosternée devant l'icône, à laquelle s'adressaient ses lamentations désolées. Les hommes, plus calmes dans leur émoi, se rendaient utiles, servant d'aides, mais leur attitude atterrée disait quand même la tristesse de voir leur chère Kation réduite pour si longtemps à l'impuissance.

Quelle place occupait, en effet, dans la maison, cette fille et sœur modèle!

Tous lui devaient tant!

Elle avait fait d'eux, humbles et pauvres, ce qu'ils étaient à l'heure actuelle : des libérés! Grâce à son travail, l'aisance habitait le logis.

Le niveau social remonté, la sécurité présente, l'assurance du lendemain, tout leur arrivait par le canal de cette femme de tête et de décision.

Toute jeune, elle avait su se débrouiller dans la vie. Servie par les circonstances, peut-être, mais surtout par son caractère intrépide et résolu.

Une volonté énergique accouplée à l'intelligence accomplit tant de choses. L'homme doué de force physique, d'aptitudes intellectuelles en rapport, n'arrivera pas toujours aussi bien à diriger sa barque qu'un pilote féminin qui veut d'un grand vouloir la conduire en un port choisi et l'y ancrer solidement.

L'homme voit largement, agit de même, fonce sur l'obstacle, ne doute pas assez de ses talents d'organisateur. Si la chance et les événements le secondent : c'est bien; les premières réussites lui donneront de nouvelles confiances pour entreprendre davantage.

Mais il se lasse plus vite que la femme si le résultat n'accompagne pas l'action. La femme cherche à ruser avec le sort. Les petites luttes quotidiennes agacent l'homme, il sait mal louer l'écueil, tient à honneur d'aller droit au but.

S'il le manque, il se décourage et renonce.

La femme a conscience de sa faiblesse, mais, d'instinct, elle sait aussi que cette faiblesse peut devenir pour elle une force. Les humbles débuts, les lents moyens ne rebutent pas celles qui poursuivent une idée, un désir.

Leur persévérance de chaque jour, de chaque heure, a raison des plus grandes difficultés. Katherine Piotrowna faisait partie de cette catégorie.

Elle avait voulu sortir les siens et elle-même de l'ornière commune. Pour arriver à ce but nul sacrifice ne lui avait coûté : l'exil, la dépendance, le travail acharné.

Étudiant sans perdre un instant dans les rares temps libres que lui faisaient les répétitions qui assuraient son pain quotidien, renonçant pour cela à toutes les distractions et plaisirs, elle avait conquis un à un tous ses brevets, se spécialisant ensuite jusqu'à devenir remarquable linguiste. Maintenant, professeur capable et renommé, elle n'avait que l'embarras du choix pour trouver à bénéficier largement de la science acquise.

Dans la haute société russe, il était de mode d'être ou d'avoir été l'élève de la savante polyglotte. Mais il ne fallait pas d'arrêt dans l'élan donné. En ce monde, on est si vite oublié et remplacé...

L'entrée de la jeune veuve, la visible satisfaction que sa venue apportait à la malade pénétrèrent le peu communicatif Boleslas d'un sentiment qui le révolutionna tout entier.

Il lui sembla qu'avec Josanne arrivait la compensation, l'allègement de l'épreuve, pour Katherine, pour lui, pour tous.

Aussi, quand, voulant se rendre utile à son

tour, elle rejeta l'ample manteau de satin noir qui eût paralysé ses mouvements, et apparut tout de blanc vêtue aux côtés du jeune homme, d'un élan irrésistible, presque agenouillé, celui-ci lui baisa les mains.

Manifestation qui ne surprit personne, si non celle qui en était l'objet.

Le salut, chez les Slaves, comporte fréquemment le baise-mains. Il s'adresse à qui l'on tient à honorer.

En la circonstance, c'était un merci appuyé, autant qu'un hommage bien dû, à la belle étrangère offrant ses services.

Maîtresse d'elle-même en dépit du trouble inconscient ressenti à l'ardent contact des lèvres masculines, M^{me} Mirvan, vu sa qualité de femme et son adresse naturelle, fut d'un secours précieux.

Cependant, si quelqu'un avait suivi le jeu de sa physionomie, il aurait découvert qu'elle n'écoutait pas sans distractions les explications techniques dont l'homme de l'art, usant de son concours, appuyait avec volubilité le manie-ment des fractures.

La cause de cette demi-inattention était le jeune démocrate, la couvant des feux inusités d'un admiratif regard.

Habituellement si indifférent, si farouche, et aujourd'hui changé...

« Singulier personnage, songeait Josanne; il est donc susceptible d'aimer? Quelle passion fraternelle implique son attitude vis-à-vis de moi! Pourtant ma venue, mes soins ne devraient en rien le surprendre. »

M^{me} Mirvan manquait d'expérience et de comparaison. Bien que sa courte vie conjugale lui eût ouvert les yeux sur le réalisme de la passion humaine, elle n'en pouvait connaître les infinies subtilités.

Devenue, trop jeune, la compagne d'un homme sans délicatesse, ni tact, ce n'est pas auprès d'Hugues Mirvan, le mari dédaigneux, indifférent, plein de mépris superbe pour le sexe

faible, qu'elle avait pu prendre connaissance de sa valeur personnelle. Elle restait, par suite, ignorante de la force d'attraction que possède la femme, être de séduction par excellence.

Que celle-ci, en raison de dons et de charmes qui lui sont spéciaux, pût jamais devenir reine et maîtresse d'un cœur au point d'y commander l'affection de retour, cela tenait, à son avis, plus du roman que de la réalité. Or, in habituée aux flatteries, aux doux abandons de deux âmes, Josanne, bien que très tendre elle-même, n'était et ne pouvait être romanesque. Par suite, absence complète de coquetterie.

Pour ses attraits extérieurs, non ignorés, elle n'éprouvait aucun orgueil, en jouissait simplement, les rehaussait volontiers, mais pour sa propre satisfaction.

En revanche, elle savait avec quelle facilité le désir peut s'éveiller chez l'homme. Contre ceci, elle se mettait fièrement en garde, concevant une horreur profonde à l'idée seule de paraître vouloir le provoquer.

Et pour la première fois, depuis son veuvage, Josanne, ce jour-là, venait d'éprouver cette instinctive répulsion sous la contemplation gênante du Russe. Celui-ci, ne se devinant pas observé, lui laissait entrevoir l'existence d'un sentiment jusque-là insoupçonné et qu'elle eût voulu ignorer toujours.

Un doux bien-être imprégnait la tiédeur de la simple petite pièce où s'épanouissait la gerbe de fleurs apportée chaque matin par M^{me} Mirvan. Ne fallait-il pas distraire les yeux de la récluse? Celle-ci étendue dans l'impossibilité d'agir, Josanne, un ouvrage aux doigts, assise auprès d'elle.

Après avoir rempli durant une heure son rôle de complaisante lectrice, c'était, à la suite, le moment des longues causeries.

Déprimée par la souffrance, et surtout par l'inaction, Katherine avait dans les yeux la lueur mélancolique des découragés.

Et comme la jeune femme l'en plaisantait doucement, cherchant à la faire sourire par mille saillies enjouées et tendres.

— Ma petite enfant, lui avoua Katherine, vous ne savez pas tout. Je me résignerais peut-être à une séquestration de quarante jours, que votre gentillesse d'ailleurs adoucit et rend supportable, mais elle a un résultat dont vous ne pouvez connaître la fâcheuse portée. Pour ne pas vous faire de peine à l'avance, je vous avais célé jusque-là que, chaque année, de juin aux vacances, j'abandonne Pétersbourg ! Ceci par force : mes plus riches élèves désertant la ville durant la belle saison.

Et sur un mouvement de Josanne.

— Laissez-moi vous expliquer la situation. En été, Pétersbourg est tout entier à la campagne. La Cour, les grands-ducs, l'aristocratie en un mot, dans ses terres; la bourgeoisie à Péterhof, Ozerkis, Pawlosk; le commerce, les petits fonctionnaires aux îles.

« Les indépendants voyagent et je devais vous conseiller ce dernier parti, me trouvant dans l'obligation de vous fausser compagnie. Vous auriez été subitement isolée, chose mauvaise pour vous. Je m'apercevais déjà que ma présence ici commençait à ne plus vous suffire.

« Ne m'interrompez pas encore, je n'ai pas fini. Cette désertion générale dont je vous parle — et que vous ignoriez, n'est-ce pas? — n'a jamais nui à mon professorat. Au contraire, c'est pour moi la période la plus rémunératrice et en même temps le vrai repos. A cette époque, je suis réclamée tantôt ici, tantôt là pour perfectionner dans la langue française, — ne souriez pas, c'est exact! — les jeunes gens, jeunes

filles et parfois la famille entière de nos plus riches et importantes résidences. J'ai vingt demandes pour une seule place à prendre. Naturellement, je choisis celle qui m'assure les meilleurs avantages.

« Cette année, j'étais engagée chez la princesse Litvinovna, grande maison où la jeunesse est nombreuse. J'y compte cinq élèves à haut cachet : quatre jeunes filles et leur oncle, frère de la princesse qui est veuve : le comte Michel Goubarefvich. Il est adoré de ses nièces et passe la belle saison là-bas.

« Allons, voilà que vous vous crispez, petite Française enracinée. Vous ne pouvez donc vous faire à nos noms russes ? Un peu rudes, c'est vrai. Mais, calmez-vous, on dit couramment : la princesse Irène, le comte Michel. Si j'emploie les appellations complètes, c'est pour vous renseigner sur les gens dont il s'agit.

Cette fois, Josanne interrompit.

— Mais cela n'a rien d'intéressant pour moi, du moment que votre séjour chez eux sera manqué. Il reste acquis que vous alliez me planter là, méchante. La Providence y met bon ordre et, si ce n'était la triste raison, je lui dirais merci. Qu'est-ce que je serais devenue sans vous, pauvre grande mie ! Voyager est très joli, en effet, mais seule, quelle insuffisante et incomplète distraction. Solitude pour solitude, celle de chez soi me semble préférable.

La physionomie de Katherine exprima un léger étonnement.

— Mais vous auriez pu retourner en France pour l'été, ma petite ? votre vieux Presles vous plairait peut-être plus maintenant que par le passé.

Josanne rêva un instant.

— Presles ? Oui, l'endroit en lui-même, je le reverrais avec plaisir, mais là plus qu'ailleurs, comprenez-le, il me faudrait avoir quelqu'un à mettre entre les mauvais souvenirs et moi. Les raisons qui m'en ont fait partir existent toujours.

— Non; beaucoup moins, ma chérie; le premier moment dur à passer est écoulé. Vous avez suffisamment changé d'air et affirmé votre volonté d'indépendance. On ne cherchera plus à influencer vos décisions. Du reste, j'admets, autant que je le souhaite, une villégiature passagère. Votre jolie installation toute fraîche vous ramènera l'hiver à Pétersbourg.

M^{me} Mirvan secoua la tête peu convaincue; puis, elle trancha :

— Retourner là-bas, c'est encore trop tôt. Peut-être, quand je serai plus âgée. A l'heure actuelle, j'ai besoin de mouvement, de vie autour de moi; à Presles, où seraient les distractions dont j'ai soif, je vous assure? Et, s'il s'en trouvait, par hasard, de quel blâme serais-je accablée, si j'y prenais part avant la fin de mon deuil! Non, non, je préfère demeurer ici, du moment que vous voilà forcée d'y rester vous-même. Seulement, grande amie, nous chercherons ensemble une occupation pour moi. Vous avez bien deviné, c'est mortellement ennuyeux de n'avoir pas à utiliser ses facultés pensantes, agissantes. Votre amitié ne peut remplacer cela. Je me sens redevenir la petite machine automatique passive et stupide qu'avait fait de votre Josanne le mari...age.

La jeune veuve, par respect pour la mémoire du disparu, n'osait l'incriminer seul de la complète annihilation où il l'avait réduite : ce qu'elle ne pouvait ni oublier ni pardonner.

Katherine eut un mouvement de tête significatif.

— Vous trouver une occupation, pauvre enfant! Je ne peux pas vous laisser illusion pareille. Quel genre est possible pour vous? Vous comprendrez de plus mon impuissance à vous rendre ce service quand j'aurai achevé les confidences que vous avez interrompues.

M^{me} Mirvan se leva pour embrasser son amie.

— Pardon, Kathia, et excusez mon égoïsme. Je n'ai pensé qu'à moi, tandis que vous vouliez m'entretenir de vos peines, n'est-ce pas? Dites-

les-moi, ma chérie; partagées, elles vous seront moins lourdes. Qu'y a-t-il en plus de votre croix actuelle?

— Une grosse épine, Josanne. Savez-vous la somme, considérable pour moi, que mon accident — par lui-même fort coûteux — va me faire manquer? Je devais recevoir sept cent cinquante roubles de la princesse Litvinovna pour mon séjour chez elle. Ajoutez-y l'économie réalisée sur le ménage durant mon absence. Ici, je suis à la charge de mes frères, de Boleslas surtout, le seul dont le travail soit vraiment rétribué. Mon gain d'été apportait l'appoint sérieux, sans frais à déduire, l'aisance de toute l'année qui permet à mes parents de se laisser vivre, cela va faire défaut. Si résigné soit-on, se trouver en face de l'insuffisance, quand on a assumé la tâche de soutenir les siens, c'est un gros souci. En vain, je me creuse l'esprit durant mes insomnies, je n'arrive qu'à me déprimer davantage. Condamnée à l'inaction, me voici pieds et poings liés, c'est bien le cas de le dire, et dans l'obligation d'écrire à la princesse de me remplacer d'urgence.

« Mon moral reste debout quand même; la vie, les misères premières l'ont trempé, je vous assure. Je ne m'exagère pas les choses, je les constate, et leur conséquence ruineuse exaspère la tension de mes pauvres nerfs. Le chirurgien s'étonne de ma faiblesse; elle vient de là, tout simplement. Il craint par suite un retard dans la guérison. Je ne serai ni boiteuse, ni estropiée, dit-il, mais la marche, le mouvement du bras demanderont, pour se rétablir normalement, plus que le temps ordinaire. Un Carême, c'était déjà si long.

« Vous voyez donc, ma petite amie, acheva l'impotente, combien peu je puis vous être utile, aussi j'insiste pour votre départ.

Et comme Josanne allait protester.

— Jusqu'au moment où je pourrai me lever, agir, il n'en sera pas question, c'est entendu. Votre amitié, vos soins, votre présence,

qui seule est une consolation, me sont trop agréables; et du reste vous refuseriez, je le sais, de me les supprimer. Puis ce rôle de charmante infirmière, dont vous vous acquittez si bien, suffit à occuper vos loisirs actuels. Mais après? Croyez-en mon affection clairvoyante, l'ennui vous ressaisira quand je n'absorberai plus vos moments. C'est alors qu'il faudra prendre la route de France, petite amie, car je vous l'assure, c'est le mal du pays qui vous tient, et pas autre chose.

Deux larmes brillaient dans les yeux bleus de Josanne.

Comme elle se sentait petite, amoindrie, mesurée à cette vaillante en lutte avec l'existence, brisée par l'épreuve, non abattue.

M^{me} Mirvan eut sur les lèvres l'offre spontanée d'un secours matériel! Sept cent cinquante roubles : trois mille francs! Une insignifiance pour la millionnaire. Quelque chose dans la physionomie de Katherine, qui devina sa pensée, l'arrêta net. Ce ne serait pas accepté.

Josanne connaissait la fierté intransigeante de cette fille du peuple qui avait, de tout temps, mis son honneur à ne devoir rien à personne.

Aussi délicates de sentiments l'une que l'autre, le professeur et l'ex-élève étaient faites pour se comprendre. Katherine Pietrowna en soumettant ses présents soucis à Josanne n'avait cédé qu'au naturel besoin de s'épancher dans un cœur sûr. Son âme seule, pour calmer ses perplexités, réclamait du réconfort.

Ombreuse, c'eût été l'offenser de paraître croire que l'aveu de son désarroi était un indirect appel, une demande d'aide déguisée. Josanne savait également qu'elle n'avait point affaire à une nature sentimentale, mais plutôt à un caractère viril. Elle n'essaya donc pas de consolations banales, ne prodigua ni les baisers ni les caresses, pas davantage les protestations de dévouement inutiles entre elles.

Bien que très émue, se mettant au niveau de l'amicale simplicité avec laquelle Katherine

venait d'exposer sa situation, Josanne la discutait avec calme.

— D'abord, Katia de mon cœur, le tourment qui ne sert à rien vous est interdit de par l'affection, d'accord avec la Faculté. Dieu arrangera les choses, vous le verrez. Guérissez-vous d'abord.

De même il sera temps, quand vous serez hors de lisières, de me parler de départ. Rien ne presse. Mes vapeurs ridicules qu'obligamment, pour ne pas m'humilier, vous dénommez poétiquement « le mal du pays », se dissiperont avec les rayons de soleil. Quelle originale vous faites ! Plus vous aimez les gens, plus vous tenez à vous en débarrasser. Ah ! Vous riez à présent, Katinette. C'est bien ; le moral se remonte.

Pour votre villégiature manquée, ma pauvre amie, nous chercherons ensemble le meilleur moyen de combler le déficit qui en résulte. Il doit en exister ; j'ai eu, en vous écoutant tout à l'heure, une idée ; elle m'a traversé l'esprit. Si, à la réflexion, cette idée me semble pratique, je vous en ferai part et nous l'étudierons.

Avez-vous confiance en mes lumières, Katinette ? J'ai de l'imagination à revendre et, croyez-moi, l'imagination n'est pas toujours la folle du logis : mauvaise querelle faite à cette brillante et très souvent censée personne, par les gens à cervelle stérile.

Mais, en attendant l'éclosion de ma trouvaille, racontez-moi un peu en quoi consistent ces professorats de campagne que vous dissimulez comme un péché. Dans quelles conditions et pour quelles sortes d'occupations, en définitive, étiez-vous engagée chez vos princes et princesses en « of » et en « es » ?

Katherine, toute remontée déjà par l'animation gaie de Josanne l'écoutait en souriant.

— Oui, continuait la jeune veuve ; je suppose que vous ne donnez pas des leçons de français toute la journée. Alors, le reste du temps, que devenez-vous dans ces brillantes résidences ?

— Vous vous trompez, petite Madame, je professe du matin au soir, et voici comment. La position d'institutrice n'est pas, en Russie, ce qu'elle est en France, c'est-à-dire la mise à part de la personne enseignante en dehors des heures d'étude. Le professeur fait partie de la famille, jouit des mêmes distractions, se mêle aux invités. Pour être bien dans son rôle et remplir en conscience son engagement, il ne doit pas quitter ses élèves. Si ces derniers font de l'auto, du canotage, du tennis, de l'équitation, notre place est partout près d'elles. Si même l'âge, ou le goût, nous y incitent, nous prenons part aux jeux, aux excursions.

— Mais c'est charmant dans ces conditions, interrompit Josanne vivement intéressée.

— Je ne vous parle ici que des professeurs « de français ». On ne doit s'entretenir que dans cette langue; les conversations servent de leçons et ce sont bien les meilleures. Le Russe acquiert ainsi cette parfaite diction, cette exacte adaptation du mot propre, qui le distinguent des autres étrangers plus rétifs au parler sans accent et sans barbarisme. Voyez comme l'Anglais prête à sourire, souvent, dans le maniement courant de votre langue, très compliquée, il faut le reconnaître. Le Russe, surtout le Russe de haute classe, n'a presque jamais une prononciation ridicule.

— C'est fort exact, appuya Josanne, vos compatriotes gardent seulement une façon à eux de prononcer, qui donne du reste un charme particulier à leur conversation. Vous êtes à part, Katinette : votre parole, d'une merveilleuse élasticité, s'adapte, avec l'accent voulu, à tous les idiomes. Quelle somme de patient travail cela représente !

Le jour baissait dans la petite chambre où le soleil couchant n'envoyait qu'une pâle lumière. Le silence s'établissait soudain entre les deux femmes. Katherine un peu lasse et Josanne méditant, comme elle l'avait dit, le projet qu'élaborait sa tête : fantaisie subite dont

l'aventure en perspective lui souriait à un triple point de vue : occuper son temps, changer le cours de ses idées et surtout se trouver à même de venir en aide financièrement à son amie dans des conditions telles que celle-ci ne pourrait s'y refuser.

— Vous dormez, ma chérie? fit sa voix très basse, au bout d'un long moment.

— Non, mais je me repose. Causez, cela ne me fatiguera pas, au contraire.

— Eh bien! alors, écoutez-moi. Je crois tenir la solution de vos soucis : Nous allons, entre nous deux, passer le plus original et le plus amusant des contrats. Seulement, il me faut approbation et concours : j'ai envie de prendre votre lieu et place chez la princesse Irène! Vous lui écrirez votre accident et proposerez, en remplaçante d'urgence, « une Parisienne pur sang, au parlé soigné et du meilleur monde ». Votre recommandation suffira. Si l'on consent, je pars et je trouve là-bas la grande existence, les distractions rêvées! Je vous les devrai et les paierai des beaux roubles sonnants et trébuchants que je recevrai et qui vous reviennent de droit. Nous nous rendrons ainsi mutuellement service, Katia; en vous remettant ces trois mille francs, prix d'une princière villégiature, c'est encore moi qui serai la débitrice. Oh! chérie, dites que vous voulez bien. Je me vois, devenant l'amie de vos élèves, et, puisqu'il ne leur faut que de la conversation en guise de professorat, cela est complètement de mon ressort, avouez-le.

Dans la demi-obscurité enveloppant les choses, M^{me} Mirvan épiait avec une inquiétude mêlée d'espoir la physionomie de Kathérine.

Celle-ci, ne s'attendant pas à pareille proposition, était prise au dépourvu, et c'était bien ce qu'escomptait Josanne.

Il ne fallait pas lui laisser creuser ce qu'aurait d'anormal pour la riche veuve — fût-ce trois mois seulement — cette position dépen-

dante, bien que des avantages et agréments la rendissent acceptable.

Aussi, profitant de l'ébahissement muet de son amie, Josanne, avec volubilité, entassait les arguments en faveur : elle avait assez d'être seule, cette fugue impromptue, peu commune, allait lui faire un bien moral et physique dont Katherine ne soupçonnait pas l'actuelle nécessité.

Aucune importante objection ne pouvait être soulevée, si l'on voulait être impartial dans l'étude de la question.

Et Josanne argumentait avec feu : même en admettant les pires inconvénients : que seraient-ils en somme ? Si l'existence chez les Lidvinof ne devait pas rapporter l'agrément journalier expérimenté par Katherine dans des situations similaires, M^{me} Mirvan y trouverait une diversion précieuse en regard de la sienne ; même si l'on n'avait pas pour l'institutrice de rencontre les égards, les aimables procédés souhaités, si parfois il arrivait qu'on lui fit sentir la différence du rang, la position subalterne, qu'importerait à Josanne ! Les défauts de caractère, le manque de tact, de délicatesse existent partout, nous heurtent sans cesse dans la vie, à quelque milieu social qu'on appartienne. Le tout est de s'y accommoder.

Et puis, ce que l'on sait devoir cesser est toujours supportable. Elle voulait en essayer et d'avance acceptait de gaité de cœur les petits inconvénients de ce métier nouveau pour elle.

Bref, l'enjôleuse, têtue, dans son projet, le présenta si peu sous le jour d'une utilité incontestable et appuya si peu sur le réel motif : se dévouer aux intérêts de son amie, que celle-ci se laissa arracher le consentement demandé.

Adroitement, ne voulant pas laisser passer la nuit — donneuse de conseils parfois contraires aux idées du jour — la jeune veuve insista pour rédiger séance tenante l'épître de sa présentation à la princesse Irène.

— Vous savez mieux que moi comment il faut s'y prendre près d'elle, grande amie. Dites, je vais vous servir de secrétaire et combinons ensemble mon entrée chez ces grands personnages. Vous ne voyez pas d'inconvénient, je suppose, à ce que je reprenne pour la circonstance mon nom de jeune fille? Ce n'est pas M^{me} Mirvan qu'il faut offrir en qualité de suppléante, ce sera M^{lle} Josanne Lesbart. De la sorte, j'éviterai l'ennui que mon intéressante équipée, si jamais elle arrive aux oreilles de ma belle-famille, me fasse traiter d'écervelée.

Katherine réfléchit un instant.

— Oui, c'est préférable ainsi, et je ne crois pas indispensable de mettre la princesse au courant de ce qui vous concerne, si cela est pour vous déplaire.

— Alors, continua Josanne satisfaite, vous allez me présenter comme une de vos meilleures élèves du lycée parisien, où vous m'avez eue, en effet, sous votre coupe. Appuyez sur cette vérité : ce sera mon certificat, que vous pourrez agrémenter ensuite de quelques éloges : jeune personne discrète — je le serai, oh, combien ! — égalité d'humeur — je m'y engage, — santé parfaite; sera d'une société utile et gaie; mettra les élèves au courant des usages français, des petites élégances, du vrai chic parisien...

— Bien mieux que moi-même interrompit Katherine, qui appréciait le goût parfait, les manières irréprochables de sa future remplaçante. La princesse, grande dame jusqu'au bout des ongles, sera sensible à ce dernier argument. Elle tient à copier le plus possible, dans la tenue de sa maison et chez ses filles, le genre de votre faubourg Saint-Germain. M^{lles} Lidvinof sont destinées, par la suite, à faire de longs séjours en France, leur mère tient à y fréquenter les vieilles familles. Je ne serais pas surprise qu'elle rêvât quelque noble alliance étrangère. Elle adore tout ce qui touche à votre pays.

— Alors j'ai bien des chances d'aller là-bas, sourit Josanne; je me sens déjà sympathique à ce milieu où l'on aime la France.

La rapidité, la véhémence contagieuse, avec lesquelles M^{mo} Mirvan tenait cette affaire, influencèrent d'autant plus la malade qu'une considération — la plus forte en son esprit — militait en faveur de ce singulier arrangement.

Katherine n'avait pas tout confié à Josanne. La principale cause du tourment où la jetait la diminution de son revenu, concernait Boleslas.

Son grand Boleslas ! Elle ne le retenait dans la voie sage du travail journalier qu'en l'entourant de confort, d'agrément, indispensables à la satisfaction de ses instincts orgueilleux. Non qu'il eût l'amour immodéré des jouissances luxueuses, mais il fallait au jeune homme l'illusion d'une égalité au moins d'existence avec ceux qu'il nommait « les chançards sociaux », ceux qui possèdent sans l'urgence du labeur quotidien. Les vieux, le charmant Dimitri, eussent mieux que lui accepté sans murmure le retranchement momentané du bien-être, qui donnait à l'isba familiale l'apparence d'une maison bourgeoise plutôt que d'un logis d'ouvriers.

Ils se fussent accomodés de tout.

Mais lui ?

La clairvoyante aînée, sans pénétrer absolument les arguties militantes auxquelles Boleslas ouvrait son esprit révolté, devinait à peu près le courant dangereux où risquait de l'entraîner la médiocrité revenue.

Lui qui rêvait l'impossible nivellement des richesses s'exaspérerait de la médiocrité revenue. Ses doctrines néfastes en recevraient un nouvel essor. Où le conduiraient-elles ?

Il fallait si peu pour changer en haine farouche les idées entachées de nihilisme qui bouillaient dans ce cerveau d'idéaliste envieux.

La fantaisie subite de M^{mo} Mirvan enlevait à Katherine le cauchemar de ses craintes. Elle

pouvait accepter, puisque cela arrangeait tout et procurait à Josanne l'enrayement nécessaire sur la pente déprimante.

La jeune veuve avait réclamié, avec tant d'insistance, de l'aider à utiliser sa vie; pourquoi lui refuser ce moyen si à propos surgi?

Katherine se souvenait avoir apporté jadis à la fillette sans famille le secours d'un peu de réconfort et de gaieté; de s'être appliquée à forcer la serrure de ce petit cœur fermé, pour en consoler les peines. Aujourd'hui, Josanne, tout en lui en étant affectueusement reconnaissante, ne lui disait pas tout peut-être. Autrefois, concentrant une nature tendre, non seulement elle ne se livrait pas, bien que sensible aux attentions prodiguées, mais on eût dit qu'elle se tenait en garde, intimidée et gauche, armée, semblait-il, contre l'émotion contagieuse des regards qui caressent et appellent la réciproque.

Cette disposition enfantine subsistait quelque peu chez la femme.

Katherine, l'amie maternelle et sûre, pouvait donc mesurer comme réelle, et dangereuse à laisser croître, la nostalgie dont Josanne éprouvait les atteintes si fortement qu'elle venait d'en avouer la souffrance.

Pour exécuter la volonté de sa jeune amie, Katherine dicta séance tenante, dans les termes convenus, la précieuse lettre dont la réponse ne pouvait être douteuse.

Elle parvint quelques jours plus tard.

La princesse s'y lamentait aimablement de l'accident fâcheux la privant du professeur connu, mais elle acceptait avec reconnaissance la jeune Française si hautement recommandée.

On maintiendrait pour elle les conventions faites à Katherine Piotrovna. M^{lle} Lesbart devait être rendue au château de Silhoc dans la première quinzaine de juin.

* *

Quand Boleslas apprit le prochain départ de M^{me} Mirvan, sa physionomie toujours un peu sombre n'exprima d'abord qu'un regret poli.

Il avait été entendu entre les deux amies que leurs petits arrangements demeureraient secrets. Josanne avait instruit, sans commentaires, la famille Hélof d'une absence de trois mois.

— Vous retournez en France? questionna brièvement le jeune Russe.

Sa bouche frémissait un peu, seul indice de son émotion contenue.

— Non, non, se hâta de répondre M^{me} Mirvan; je villégiature chez... des amis.

— Au loin? reprit-il, sans souci de marquer une curiosité qui rendait naturel l'intérêt porté à la Française journallement leur hôte.

— Oui, très loin. La résidence princière de Silhoc est plus rapprochée de Moscou que de Pétersbourg.

— Ah! fit un peu rageusement Boleslas; si vous approchez de si près notre haute aristocratie, les pauvres moujiks que nous sommes seront vite oubliés.

Josanne lui jeta un regard courroucé et, se levant, alla appuyer son front aux vitres.

Ils se trouvaient seuls près du poêle réchauffant la chambre de la malade qui sommeillait sous leur double garde.

La pluie battait impitoyablement les carreaux, le vent hurlait de façon lamentable. La jeune veuve n'avait déjà plus connaissance de la présence de son morose compagnon. Son esprit voyageait bien au-delà de la pièce close; elle prenait plaisir à évoquer par avance ce que pourraient être les sensations de là-bas, dans

cette existence dépendante où tout serait nouveau, inattendu.

Une main effleura discrètement sa manche, et, se retournant, elle aperçut Boleslas debout à ses côtés, la dominant de sa haute taille. Sa voix, assourdie pour ne pas éveiller la dormeuse, lui murmurait :

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Josanne Mirvan.

Elle le considéra avec curiosité. Laquelle? dirent ses yeux surpris.

— Je vous ai demandé si vous nous oublieriez auprès de vos amis les princes?

— Ah! fit-elle ironique; toujours vos idées stupides, Boleslas Piotrevich, que vous les mêliez aux questions de sentiment et de cœur, je ne l'aurais pas cru de vous.

Le reproche mérité fit monter une rougeur au visage du Russe. Mais de ce qu'il contenait implicitement une affirmation d'attachement affectueux, cela suffit à désarmer son amertume jalouse. Aussi, négligeant de batailler comme à l'ordinaire pour défendre ses opinions, qualifiées si durement, le jeune homme laissa apparaître les bons côtés de sa nature complexe.

— Pardonnez-moi, Josanne Mirvan, je suis excusable, vous allez tant nous manquer!

— Tant que cela? sourit à demi la jolie veuve sans ombre de coquetterie voulue. Pas à vous, je suppose.

— Qu'en savez-vous? fut la réponse presque brutale de Boleslas farouche.

Levant les yeux sur lui, quelque chose aperçu dans les siens révéla à la jeune veuve qu'il serait peut-être peu gracieux de paraître douter du vide personnel qu'allait causer au Russe sa disparition de Pétersbourg.

Elle reporta ses regards dans le lointain et demanda tranquillement pour détourner la question :

— Je suppose que vous-même ne resterez pas en ville? Katherine, une fois debout, aura besoin d'air et de campagne pour compléter la

convalescence. Où vous fixez-vous chaque été?

Josanne n'avait pas de chance dans le choix de ses diversions.

— Pensez-vous, Josanne Mirvan, qu'un chef ouvrier puisse s'offrir à son gré station balnéaire ou plage à la mode? Aucun grand propriétaire ne me priera non plus de lui faire l'honneur de ma présence chez lui. Je suis à l'attache comme tous ceux que la fortune et le rang n'ont pas favorisés par droit de naissance. Nous louerons bien un chalet à Krasnoé quand il y aura trente degrés à l'ombre en notre rue. Les vieux, et notre grande, y seront à poste fixe, mais Dimitri et moi devons nous rendre à l'ouvrage dès l'aube, sans souci du changement de saison. La seule différence est que nous coucherons au frais chaque soir. Ce sera la compensation du plus long chemin à parcourir sous le soleil.

Josanne ne fut pas apitoyée. Elle ne pouvait prendre en considération les déraisonnables amertumes du Russe toujours révolté de son sort. Sa situation de travailleur à l'aise n'était pas à plaindre, si adoucie, grâce à l'entente dévouée de la sœur aînée. De plus, il avait la force de supporter les fatigues et le poids du jour.

L'irritation qui perçait dans ses paroles témoignait d'une disposition envieuse et jalouse que Josanne ne pouvait admettre comme suffisamment justifiée.

— Je comprends toutes les ambitions, dit-elle assez sèchement; mais pas celle de vouloir être au faite à peine parti : avec un peu de philosophie, on supporte sa condition tant qu'elle ne peut être changée. Voyons, Boleslas Piotrevich, regardez donc au-dessous de vous au lieu de rêver le meilleur. Pour un débutant dans la vie, êtes-vous si à plaindre?

Mon affection pour votre sœur, mon intérêt par suite pour vous-même, me dictent ce conseil, continua la jeune femme moins agressive, bien que toujours agacée; je suis certaine que vous seriez heureux si vous vous appliquiez

de bonne foi à considérer le mieux de votre existence au lieu de vous acharner à n'en voir que le pire. Puis, ne jugez pas, croyez-moi, par comparaison. Charges, responsabilités, soucis, motifs d'agir comme ceci plutôt que comme cela, tout est apparence et surface. Tant de choses nous échappent ! Souvent les plus fortunés, ou du moins ceux qui apparaissent tels, sont plus malheureux et moins critiquables que vous, par exemple, Boleslas Piotrevitch. En leur lieu et place agiriez-vous différemment qu'eux-mêmes ? C'est facile d'être philanthrope en paroles. Le socialisme à l'œuvre est plutôt décevant. « Tout pour tous » est sa devise, mais chacun de ces « tous », au fond, rêve d'être le mieux servi. Quand vous aurez partagé également le gâteau, la part du lion se fera encore ; vous le devinez bien, si vous êtes sincère. Les pauvres d'hier deviendraient les riches ; ils ne seraient ni plus ni moins haïssables que ceux dont ils prendraient la place par force ou par ruse. Si vous aviez, vous, la fortune, les honneurs, seriez-vous satisfait qu'on vous en dépouillât ?

Elle apparaissait fort belle, Josanne, dans son indignation ironique, et dédaigneuse de l'effet produit. Sa voix ne s'élevait pas, afin de ne point troubler le repos bienfaisant de la malade, mais l'expression de ses yeux remplaçait et au-delà l'intonation absente de son verbe. Boleslas ne l'entendait pas pour la première fois critiquer et combattre par le simple bon sens les théories subversives qu'elle lui connaissait. Dans de précédentes causeries, ils avaient argumenté tous deux contradictoirement, mais plutôt d'une façon plaisante. Sa belle ennemie ne le mettait pas encore en cause. Aujourd'hui, percé à jour, il en ressentait un sentiment complexe : satisfaction sensuelle d'être arrivé à attirer sur sa personnalité l'attention de la jolie Française ; humiliation et colère d'être mis au rang des vulgaires envieux, sapeurs malfaisants de la société paisible.

Pourtant, il prêtre l'antipathie apparue clairement à l'indifférence voilée des précédents rapports. En le prenant à partie pour railler, détester son caractère et ses tendances, elle pénétre en quelque sorte dans le temple intime où le jeune Russe n'a jamais laissé entrer personne.

Pour défendre ses convictions et attaquer les siennes, la jeune femme ne semblait plus avoir autant de froideur et d'impassibilité. Rien de plus mobile, de plus capiteux que le sourire de ses lèvres méprisantes. L'anormale vivacité de ses yeux, qu'un fluide électrique dans un pétilllement d'étincelles faisait briller, la transfigurait.

Boleslas, sous le charme, ne sentait plus la blessure des traits acérés, portés à son orgueil sauvage, ordinairement susceptible et intraitable à l'excès. Celle qui lui parlait avait le droit de tout dire; elle était jeune, belle, et... il l'aimait. Une houle de passion le soulevait et l'abaissait tour à tour sans même qu'il en eût conscience. Ce fut bien autre chose lorsqu'il entendit Josanne terminer son dithyrambe par cette suite inattendue, qu'elle murmura plus bas, si bas que le Russe dut se pencher très près d'elle pour l'entendre :

— Pourtant je ne veux pas vous quitter sur des reproches et des injures, Boleslas Piotrevich, je suis peut-être trop sévère, comme vous trop intransigeant. Il me vient une pensée, un remords à votre endroit : ma situation aisée, indépendante, qui donne corps à votre jalousie des différences de ce monde, n'est-elle pas une des causes de la perpétuelle irritation que je blâme chez vous? Injuste et insensée! Votre courtoise politesse veut le nier? Mais c'est naturel et fatal, étant donné vos préjugés, vos rancœurs contre l'ordre établi des hiérarchies de toutes sortes. Je regrette d'avoir affiché, sans prévoir cela, mes caprices d'enfant gâtée de la fortune. Il faut me pardonner l'irresponsable supériorité que cette dernière me donne. Jus-

qu'ici vraiment elle ne m'a pas procuré autant de bonheur que vous vous l'imaginez sans doute. Séparons-nous bons amis. Vous tenez de si près à celle que j'estime tant, qui m'a presque tenu lieu de mère. Pour cette raison, mon intérêt vous suivra partout; à condition, ajouta la gentille femme, avec un ravissant sourire, que vous ne m'exaspériez plus par vos déclarations d'un idéalisme social impossible.

Boleslas l'écoutait ravi, sans s'arrêter à prendre en considération le fond sérieux, les divergences d'opinion de son charmant adversaire.

En son esprit, resté quelque peu barbare, la femme n'était pas qualifiée pour comprendre, apprécier, traiter ces grandes questions passionnantes qui divisent la société en deux camps combattifs et hostiles.

Certes, il ne niait pas l'intelligence de Joanne; si ses arguments lui eussent été présentés par une compétence masculine, ses faux principes eussent été peut-être ébranlés.

En écoutant M^{me} Mirvan, il ne pensait qu'à admirer la courbure exquise et attirante de ses lèvres, il ne voyait que la fine roseur dont l'animation de ses discours avivait la transparence du teint. Et lorsqu'elle s'arrêta, lui tendant la main d'un geste conciliant et camarade, ce geste, s'il acheva la défaite du morose socialiste, ce ne fut pas dans le sens espéré par la sage conseillère.

Pour ceux que l'amour envoûte, il n'est, de la femme aimée, aucune chose qui puisse ofusquer ou déplaire.

Sous le flot de tulle retombant, Boleslas prit les doigts tendus et, ployé en deux, les baisa dévotement, refoulant toute autre démonstration de la sensation ardente qui précipitait les mouvements de son cœur.

Le Russe avait la maîtrise, la sûreté de lui-même et quelque chose d'instinctif l'avertissait de rester calme sur le terrain de l'extraordinaire bonne entente et d'étourant des rapports hier

glacés et agressifs. Bien que bouleversé d'une passion désespérée, puisque sans espoir possible de retour, il sut donner le change par son attitude correcte. Il ne voulait ni répondre, ni promettre, c'eût été ou mentir, ou se trahir. En deux mots, un peu gauchement, il assura l'amie de sa sœur de son respectueux regret de la voir s'éloigner d'eux. Ce fut tout et cela suffit à la jeune veuve, plus préoccupée de son prochain départ que du succès de ses remontrances. Au moment de la quitter, Boleslas, malgré lui, devait en dire davantage. Avec un accent qui le changeait, à son adieu il ajouta :

— Josanne Mirvan, si jamais vous pensez à moi, souvenez-vous que Boleslas Piotrevitch vous appartient corps et âme et n'a rien à vous refuser.

D'un sourire, elle le remercia, enregistrant sans y attacher d'importance cette promesse de dévouement exprimée d'une façon plus solennelle que la circonstance n'y prêtait.

Le sens exagéré de la formule faite en langage russe ne la frappa point. Dans la suite, à l'occasion, cette déclaration inattendue devait lui revenir en mémoire, ainsi que l'attitude d'alors de celui qui l'avait prononcée.

La jeune veuve partit par une nuit merveilleuse qui favorisait l'agrément de son voyage. Boleslas l'accompagna seul jusqu'à la gare; Dimitri un peu souffrant, Katherine à peine convalescente durent se résigner à la regarder s'éloigner de leur seuil, car Josanne leur avait consacré sa dernière journée.

L'express disparaissait, le jeune Russe demeurait sur le quai à présent presque désert. Son regard mélancoliquement rêveur cherchait à distinguer encore le long serpent noir, empanaché de feu, qui lui ravissait la blonde Française apparue trop peu de temps dans sa vie.

Combien l'existence, déjà si décolorée, allait être fade dans la privation de la douce tueur excitante qu'elle était pour lui!

— Au rentres chez toi, Boleslas?

Un compagnon de travaux l'accosta ainsi au moment où, avec un geste las, le Russe se disposait en effet à regagner sa demeure.

— Ah ! c'est toi, Hans ! en effet, je vais rejoindre l'isba. As-tu à me parler ?

— Oui, faisons route ensemble.

Celui qui répondait au nom de Hans jetait, un regard circospect dans les profondeurs des alentours ténébreux. Puis, tout bas à l'oreille de son camarade, il murmura :

— La réunion est pour cette nuit. Y viendras-tu cette fois ? tu te défiles toujours.

Une imperceptible hésitation se lut sur la physionomie pourtant bien impassible du jeune contremaitre. L'autre ricana.

— C'est Katherine qui te retient ? ou...

Sans le laisser achever, Boleslas l'interrompit brutalement.

— Mêle-toi de ce qui te regarde et dis seulement ce que tu as à me narrer.

— Eh bien ! fit Hans, maté par le ton péremptoire, c'est intéressant, le Sibérien doit parler...

— Pétoughine ! s'exclama Boleslas l'œil illuminé.

— Chut ! pas de nom propre ! surtout celui-ci ; tu sais bien que la police surveille.

— Il n'y a personne ici que toi à l'entendre, ne donne donc pas des coups d'épée dans l'eau, fit avec d'autant plus de dédain Boleslas qu'il se rendait compte de l'imprudencence de son exclamation.

— Les murs ont des oreilles à Pétersbourg, riposta l'entraîneur. Enfin, seras-tu des nôtres ?

— Pour voir et entendre celui-là, j'irai. C'est un convaincu et une victime. Puis, il dit de si belles choses poignantes et vraies qu'on peut l'écouter toute une nuit sans regretter son repos.

— Alors ne rentre pas chez toi, Boleslas Piotrevitch ; nous attendrons l'heure au café voisin et tu me remercieras de la bonne soirée qui te liera un peu plus à notre cause ; j'y compte.

C'était le dérivatif au chagrin causé par l'absence de Josanne. Boleslas recevait là le coup de fouet nécessaire à ses instincts combatifs. Puisqu'elle l'avait quitté, celle qui seule avait le droit de verser la douche froide sur ses illusions funestes, il s'en consolait en se jetant à corps perdu dans la lutte surnoise du nihilisme militant.

DEUXIÈME PARTIE

Le tram filait dans les ténèbres, à travers des plaines immenses et longeait des lacs.

De temps en temps, la locomotive haletante poussait un cri déchirant qui allait troubler au fond de leurs nids les oiseaux endormis de la steppe.

Autour de Josanne, de nombreux voyageurs faisaient les cent pas d'un bout à l'autre du couloir. C'étaient pour la plupart des officiers. On entendait leurs rires mêlés aux éclats peu assourdis des voix. De tous les coins occupés par eux, s'échappaient de minces spirales de fumée, dont le parfum pénétrait jusqu'au compartiment réservé où s'isolait Josanne.

Les trains russes étaient alors installés pour toutes les classes avec un confort spécial : spacieux wagons, sièges mobiles, terrasses à l'avant et à l'arrière, communications ouvertes sur toute la longueur. Josanne s'y trouvait à son aise.

Le ciel d'un bleu indigo éclatait d'étoiles. Par intervalles, au sortir d'une gare traversée sans arrêt, des lueurs phosphorescentes faisaient apparaître tout un coin de fugitive campagne. Bientôt bercée par les conversations voisines et le rythme martelé du rapide, la voyageuse s'endormit de ce sommeil profond de la jeunesse et de la santé que rien ne trouble, ni l'appréhension du lendemain, ni son espoir. Aucune frayeur non plus pour le long parcours nocturne, accompli sans protection, vers une destination toute nouvelle.

Celle qui s'appellera désormais M^{lle} Lesbart reposait en son wagon clos, confiante et rassurée par la présence autour d'elle de ces nombreux uniformes galonnés d'or : étincelante escorte de hauts gradés du meilleur monde dont

elle savait n'avoir à redouter ni les importunités, ni les indiscretions d'aucune sorte.

Ce fut un malin rayon de soleil matinal filtrant au travers des stores baissés qui éveilla Josanne.

Elle consulta sa montre. Quelques heures la séparaient encore du but. Il lui fallait s'apprêter, afin d'être à l'arrivée, sous les armes, c'est-à-dire en possession de tous ses moyens pour aborder ce grand inconnu où la jetaient sa charité amicale et sa curiosité.

La jeune femme fit une toilette rapide. Le couloir était désert, les compartiments voisins silencieux. Elle désirait apparaître à Silhoc, fraîche et reposée. De la première impression sur ceux qui l'attendaient, pouvait dépendre l'agrément ou le déplaisir de son originale équipée.

Il s'agissait aussi de faire apprécier, dans ce milieu étranger, l'âme française dans le charme de son incarnation féminine. Josanne, depuis qu'elle envisageait la pensée d'être là-bas, seule, sans doute, à représenter son pays, le cher pays de France, traversait une crise de patriotisme sentimental aiguë.

Le jeune professeur d'occasion n'ignorait rien de la hauteur et de la morgue, parfois poussées loin, des grands seigneurs russes vis-à-vis de leurs subalternes. Mais son titre de Française devait, à Silhoc, la mettre au-dessus de l'humble rang de ces derniers — Katherine du moins l'affirmait. — En tout cas, Josanne allait, résignée au pire, se promettant la compensation d'intéressantes remarques sur ces intérieurs princiers fermés aux simples mortels.

Les régions traversées avant l'immédiate arrivée donnaient l'impression de la pleine campagne. La petite gare de Silhoc où Josanne allait descendre précédait de quelques milliers de verstes la haute résidence qui lui donnait avec son nom sa seule raison d'exister. Tout le pays, très loin à la ronde, appartenait aux Lidvinof. Leur présence, durant l'été, y apportait l'animation et la richesse.

Avec un léger battement de cœur, Josanne mit pied sur le quai. A quelques pas, stationnait une élégante voiture découverte, attelée en trôïka. Le chef de gare, avisé depuis la veille de l'attente d'une voyageuse pour le château, s'empressa de lui désigner l'équipage; les bagages allaient suivre.

Après l'avoir enfouie sous une splendide peau d'ours blanc qui servait de couverture, le fonctionnaire, ayant rempli sa mission, se courba en deux, tandis que l'attelage enlevait comme une plume le léger véhicule qui allait introduire la jeune femme dans sa nouvelle existence.

Le soleil éclairait si gaiement la route fuyante qu'un sentiment de joie inconnue la pénétra toute, dissipant en fumée la mélancolie des semaines précédentes.

« Silhoc », villa de style russe, n'avait nullement, de l'extérieur, l'allure d'un palais. Sa construction, d'une originalité piquante, toute légère, la faisait riieuse d'aspect. Accueillantes étaient, à tous les étages, ses larges ouvertures, donnant sur des balcons faits d'entrelacs de bois, véritable dentelle. Sous le toit, en large saillie ornée de frontons, de corniches, de frises ouvragées, s'étendait une spacieuse vérandah qui suivait toute la façade. Balcons et fenêtres se fermaient de rideaux et de portières en toile rayée blanche et rouge. Contraste gai avec les sombres sapinières de toute essence ceinturant la villa.

Silhoc donnait ainsi l'expression d'une tente monumentale, coquettement décorée, posée au milieu de jardins fourmillants de fleurs, de bassins ourlés de verdure, dont les eaux brillaient au travers des multiples bouquets d'un parc sans fin.

Dans ce coin privilégié, l'art du paysagiste n'avait eu qu'à tirer parti, sans rien créer, d'une nature procédant par masses énormes : larges horizons, coulées gigantesques de lumière et d'ombre, arborescence splendide, harmonie d'ensemble sévère et simple.

Mais si, du dehors, la charmante villa n'offrait au regard qu'une grâce et un fini sans faste ni prétention d'architecture, à l'intérieur, c'était l'installation luxueuse, atteignant le suprême raffinement de la somptuosité et du bien-être : vastes et clairs salons d'un décor précieux, chambres d'un luxe inouï. L'art et le goût le plus délicat y groupaient les meubles, fondaient ou avivaient les nuances, multipliaient les choses exquises au point de donner au visiteur l'illusion de se trouver en pleine féerie : le tout combiné à souhait pour le plaisir des yeux, la satisfaction de l'existence. Les palais russes, même ceux dont l'apparence extérieure semble ne pas justifier cette ambitieuse appellation, atteignaient sous le rapport de l'agencement et du service un degré de confort et de richesse inconnu ailleurs.

On dormait encore à Silhoc, ou du moins rien ne révélait encore la présence des maîtres. Mais des ordres avaient été donnés. Josanne fut immédiatement conduite à son appartement.

Il fallut toute sa présence d'esprit et son habitude du monde pour retenir une exclamation admirative. Son pied n'osait fouler le tapis de velours blanc qui couvrait en entier le parquet. Les tentures, au même fond neigeux, se couvraient de guirlandes bleu pâle au milieu desquelles s'enlevait, gracieusement peint, un vol d'oiseaux de paradis. C'est dans cet opulent décor que Josanne allait se reposer de sa nuit de voyage.

— La princesse le désire ainsi, lui dit brièvement la camériste russe, en costume national orné de broderies multicolores, et elle commença son service près de la jeune Française, lui enlevant ses vêtements avec des mouvements adroits qui dénonçaient l'habitude. Cela fait, elle la revêtit d'une longue robe de nuit en soie souple, disposée d'avance; puis, la soulevant, elle la porta comme un enfant sur le lit, où elle l'adossa aux oreillers garnis de riches guipures.

Tout cela sans qu'une nouvelle parole fût prononcée. La jeune femme laissait faire, se rendant compte qu'une résistance ou une observation de sa part sembleraient étranges, puisque la coutume était ainsi. On lui présenta un en-cas chaud, réconfortant, auquel elle fit honneur. Après quoi, la camériste s'inclina profondément, baisa la main de Josanne et quitta la pièce où elle avait établi l'obscurité nécessaire au sommeil.

Seule, la petite flamme d'une veilleuse vacillait, coupant l'ombre. Elle éclairait doucement tous les coins de cette chambre de fée. Une merveilleuse icône faite d'or et de pierres souriait pensivement au-dessus.

Déposée là, comme objet d'art plus qu'en divinité classique protectrice du lieu, car en face s'élevait également une Vierge. Délicate attention de la Princesse, maîtresse de maison accomplie, dont l'orthodoxie sans intransigeance savait respecter et favoriser les croyances religieuses différentes des siennes.

Grande dame jusqu'au bout de ses ongles aristocratiques, la princesse Lidvinoïf dérobaît, sous des façons d'être froides et distantes, le cœur le meilleur. Une bienveillance sans effort la faisait apprécier et aimer de ceux qui l'approchaient assez pour ne pas la juger sur l'impassibilité de son enveloppe.

Par atavisme, imbue de la valeur et de la dignité de son rang, elle n'en faisait point souffrir les autres, mais ne transigeait sur aucun des principes et des devoirs s'y rattachant. Fièrre de sa patrie, tout ce qui pouvait contribuer à sa gloire ou ajouter à son prestige avait un retentissement chez elle. De même, les sympathies de son chef auguste, le Tsar, devenaient les siennes. De là était né, à la suite de l'alliance franco-russe si en honneur à la Cour, son désir effectif de rapprochement personnel vis-à-vis de la nation amie de la sienne. Mère de famille modèle, bien que sans expansion, elle élevait ses filles dans ses idées,

avec tout le soin possible. Nadège, Sophie, Claire et Nicole en prenaient et en laissaient, au petit bonheur, suivant leurs différentes natures.

Elles s'étagaient d'âge : l'aînée avait vingt-deux ans, la dernière seize.

Ces jeunes personnes possédaient, avec le charme frais de leur printemps, des manières irréprochables, fruits de leur éducation soignée. Elles avaient en plus ce qui manquait à leur mère : l'attrance. Vives, gaies, d'une spontanéité charmante, chacune offrait un type physique et moral bien tranché, se traduisant dans les moindres détails de leurs attitudes, de leur façon de parler et d'agir. En chacune aussi se discernait le mélange des qualités et défauts de leur race, avec des goûts et des habitudes éclectiques encouragées par leur mère. Le tout offrait un ensemble assez séduisant de femmes originales, sentimentales et pratiques, artistes, insouciantes et primesautières.

Contentes pour peu de chose, point blasées malgré les gâteries du sort, avides dans le secret de leurs petites âmes, encore mal informées, de ce bonheur tabuleux des merveilleux lendemains dont la jeunesse ne doute pas, ce qui la rend tour à tour gaie, rêveuse, imprévue toujours.

De cet aimable et bel aréopage, Josanne partageait depuis quinze jours l'existence. A leurs jeux, à leurs rires, à leur entrain, elle fournissait un actif élément de plus. Faite rapidement à son nouveau rôle, si elle s'appartenait de moins en moins, l'indépendante d'hier, loin d'en souffrir, en ressentait de l'agrément, joint à une étrange impression. Il lui semblait qu'entre le présent et ce qui avait été, un rideau de fer isolant était tombé. Elle s'imaginait n'avoir vécu qu'à partir du jour de son arrivée en ce milieu grandiose et simple, où son « moi » s'épanouissait enfin.

Du bagage de ses premières illusions, du magnifique trésor de ses rêves sur la vie, mis au

illage et dispersés avant qu'elle ait eu le temps de leur donner un corps, Josanne, avec surprise, retrouvait quelques bribes. Ceci, au contact des juvéniles sensations de ce bataillon aux intuitions neuves dont les fantastiques confiances entraînaient irrésistiblement son âme, jeune aussi, qui n'avait pas encore pris ses frontières.

Quelque chose de trop vaste et de trop subtil pour être fixé s'agitait de nouveau en elle. M^{me} Mirvan redevenait M^{lle} Lesbart sans effort, se surprenant à penser, et à agir avec autant de savoureuse ingénuité que ses élèves. Elle redevenait une renaissante jeune fille et savait parler à celles qui l'étaient vraiment.

— Vous ignorez la grande nouvelle, Mademoiselle, la grande nouvelle du jour?

La jeune princesse Nicole, au nez mutin et fluireur, à la chevelure ardente, crépelée, nouée sur la nuque d'un large ruban, prenait, en s'adressant à Josanne, une pose importante.

— Je la connais peut-être, sourit l'interpellée, non moins énigmatique.

— Vrai?... pas de chance! C'est maman qui me coupe ainsi mes effets de... comment dire ça chiquement?... de tambourineur public, ajouta-t-elle avec triomphe.

— Hum! sourit Josanne, si votre phrase manque un peu d'élégance, elle a du moins l'allure nécessaire, et je m'en contente. Non. Je n'ai rien à apprendre : on danse à Silhoc mardi, pour fêter les dix-huit ans de la princesse Claire.

— Et j'aurai en son honneur l'entrée des grands salons. C'est la première fois, j'en suis

folle de bonheur. Il ne faudra pas gronder trop, si, pour mieux dire ma joie, je me sers d'expressions... plus expressives que celles que vous nous permettez. A ce propos, Mademoiselle, est-ce qu'il n'existe pas un dictionnaire plus « licencié » que celui dont nous nous servons ?

Interloquée, le professeur releva ses fins sourcils, puis éclairée subitement se prit à rire.

— Oh ! princesse ! voilà qui est impropre. Vous voulez dire, n'est-ce pas, un livre donnant la licence d'un plus grand choix de mots pour exprimer la même pensée ? Mais il me semble que le dictionnaire qui est entre vos mains est suffisamment complet. Il ne manque pas de variétés d'expressions. Consultez-le, afin de ne pas employer, à tort et à travers, celles qui donnent un autre sens que le vrai. Oui, oui, je sais, petite futée, vous rêvez d'avoir l'autorisation de vous servir de notre argot parisien ; vous en émailleriez volontiers la conversation courante. C'est singulier combien le beau langage semble vous être moins familier ! Pourtant, c'est celui-là seul que je dois vous enseigner ; prenez-en votre parti.

Nicole riait. C'était vrai, elle avait une préférence marquée pour la phraséologie fantaisiste, et saisissait avec une incroyable facilité, au vol, ce qui dénature le pur français académique.

Son rire contagieux gagna Josanne qui, du reste, ne lui faisait pas un reproche bien sérieux. Tout au plus, une constatation pour l'acquiescement de sa conscience.

— Soyez tranquille, continua l'espiègle. Je profiterai quand même de vos leçons. Un peu d'argot, comme vous dites, n'y nuira pas. Avouez que c'est parfois plus gai, plus entraînant ; ça pimente l'entretien, ça traduit aussi plus énergiquement la pensée. Nous n'avons pas cela en Russie, c'est dommage, ça manque. D'ailleurs, du moment que c'est « très parisien », maman ne s'offusquera pas, croyez-le.

Nicole n'avait pas tort en cela, et tout bas

l'institutrice amusée en convenait. Certes, la princesse exigeait de ses filles un français élégant et correct, mais la phrase magique : « C'est très parisien ! » avait vite raison de son purisme.

La matinée ensoleillée riait dans ce coin du vaste parc où Nicole avait rejoint Josanne. Un groupe de beaux arbres ombrait l'enceinte sablée, récemment aménagée pour un tennis. On s'y était donné rendez-vous la veille.

Le climat des pays du Nord, au point de vue forestier, n'est favorable qu'à l'éclosion du pin dans toutes ses variétés, mais, à l'état d'exception, si d'autres arbres y croissent, ayant triomphé des rigueurs excessives de la température, c'est en sujets vigoureux qu'ils s'érigent. Parfois le lierre s'attache à quelques-uns comme une pieuvre à sa proie. Il monte sournoisement, s'élargit, grossit, grandit contre le tronc rugueux qu'il étreint, qu'il étouffe. Son feuillage brille lustré, gagne les branches de sa victime qui, bientôt, n'est plus que son soutien et perd vie avec son exubérance propre. Image de certaines dominations oppressives dont la tenace autorité peut arriver à supprimer toute volonté, toute lumière dans une autre âme... Josanne en savait quelque chose. Les hêtres séculaires en dôme au-dessus de l'emplacement du jeu étaient de ces rares spécimens. Les victorieux des frimas, ou les vaincus du parasite toujours vert se mêlaient vivants et morts : les premiers étalant leurs ramures gonflées de sève, les autres s'érigeant en colonnes tronquées, sans arceaux : ornements quand même sous le revêtement touffu de lianes conquérantes.

Au travers des feuillages surgirent bientôt les retardataires. Elles étaient accompagnées de leur oncle. Celui-ci représentait le type russe de haute race : grand, distingué, portant haut la tête, très affable dans ses rapports mondains. Nicole alla se suspendre câlinement à son cou, tandis qu'il saluait Josanne avec la bonne grâce

aisée et courtoise du grand seigneur qui sait rapprocher les distances.

— Bonjour, Mademoiselle, fit-il. Êtes-vous disposée ce matin à reprendre nos exercices?

— Je suis bien mauvaise partenaire pour vous seconder, comte Michel, cependant ma bonne volonté sera moins timide qu'aux premières tentatives. Voilà plusieurs matins que les princesses et moi nous nous essayons sans vous. Il y a déjà de bons résultats.

— A l'œuvre alors, sourit-il; je vais juger des progrès, mais d'avance tous mes compliments pour ce beau zèle. Il me prouve votre désir à toutes d'égalier bientôt les plus habiles. Mais, ajouta-t-il malicieusement à l'adresse des quatre princesses, fort affairées à tirer des étuis leurs raquettes — ce que j'admire encore davantage, c'est le silence si bien gardé sur ces essais dont je ne me doutais pas.

— Oncle chéri, ne jetez pas de pierres dans le jardin féminin, nous sommes en nombre pour nous défendre; vous ne seriez pas le plus fort, protesta Nadège. Êt puis, c'est un préjugé de croire les femmes incapables de savoir tenir leurs langues.

— On ne dit que ce que l'on veut dire, appuya la blonde Sophie, qui, en effet, ne parlait qu'à bon escient.

— Les princesses voulaient vous faire une surprise, confirma Josanne.

— Pourtant, j'ai bien failli me trahir, s'écria très franchement la grande fillette. Mais, oncle chéri, Mademoiselle, de qui vient l'idée de ces exercices, n'aurait pas été contente; et puis j'avais envie de vous « épater » — ce mot est permis, permis nouvellement, et il fait image : on voit la personne aplatie par la stupéfaction. Aussi, pour m'ôter la démangeaison de causer, Mademoiselle m'a dit...

— Cela n'intéresse personne, ce que j'ai pu vous dire, princesse Nicole, interrompit Josanne. L'heure passe, il faut commencer la partie.

Elle était d'autant plus confuse d'être mise

en cause que le comte la regardait avec un sourire de gratitude, découvrant que la pensée de lui être agréable en cette petite circonstance, venait de la gentille Française.

Le comte Goubarefvitch, en dépit de ses trente-six ans bien sonnés, mettait une conviction de néophyte à tout ce qu'il entreprenait. C'est à lui que revenaient l'inspiration et l'installation de ce jeu, nouveau à Silhoc. Nomade de goût, libre de toute attache, puisque célibataire par choix, il rapportait volontiers de chaque pays ce qui lui apparaissait agréable ou utile. Un séjour chez un lord ami lui avait révélé le tennis. Souple, adroit, rapidement exercé, il y était devenu très fort et initiait à présent ses nièces au maniement de la raquette. Josanne partageait ses leçons, et, déjà bonne joueuse, son adresse lui avait valu les éloges dont elle jouissait en enfant.

Ancien élève de Katherine — comme celle-ci l'avait dit à son amie — le comte profitait de ses rencontres avec elle soit à Pétersbourg, soit à Silhoc, pour prendre sa part des causeries françaises qu'il affectionnait. Cette année, d'accord avec sa belle-sœur, il jugeait nécessaire une certaine réserve vis-à-vis du nouveau professeur et s'exemptait des leçons. Il se contentait de noter pour son propre compte les observations faites aux jeunes princesses; ces observations s'adressaient surtout à l'émancipée Nicole, en désaccord, par choix, avec les règles du dictionnaire.

Moins fréquente qu'autrefois était donc la présence de Michel au milieu du juvénile bataillon, mais la raison des convenances cédait à l'heure du tennis où le comte devenait indispensable.

Par ce beau matin, toute à son affaire, M^{lle} Lesbart tenait à mettre en valeur non seulement ses progrès, mais ceux des princesses. Elle se mesurait avec Nadège sous l'œil attentif de l'initiateur dont les bravos encourageants saluaient chaque réussite. Josanne ou-

bliait, dans le feu de l'action, la qualité des personnages auxquels elle servait de comparse et sa situation parmi eux. Une houle de jeunesse et d'entrain la soulevait, débordait autour d'elle, transformant son habituelle retenue en un laisser-aller inusité. La fougue de son âge, si récemment déchaînée, prenait champ. Elle bondissait d'un bout du filet à l'autre, attentive à ne commettre aucune faute, à parer celles de l'adversaire qui, très brillamment, lui donnait la réplique.

Nadège, belle personne, déjà femme, sans poser pour telle, jouait avec un moins grand entraînement d'allures, mais une égale contention.

Gracieux spectacle, cette joute animée entre deux jolies femmes de même taille, de semblable sveltesse; l'une aussi brune que l'autre apparaissait blonde.

La Russe, moins exubérante de gestes, restait « princesse » jusqu'en l'ardeur déployée. La Française, harmonieusement excitée par le jeu, avait déposé la gêne de sa modération coutumière. Et cela lui allait bien d'être si complètement jeune, aisée, naturelle. Le soleil, en sournois, traversant les branches de rayons indiscrets, éclairait le joli tableau.

Toute son attention concentrée dans un suprême effort pour un coup difficile qui allait lui assurer la victoire, Josanne soudain manqua la dernière riposte.

— Ah ! zut ! fit-elle gaminement, la mine drôlement désappointée de sa maladresse.

A peine cette exclamation anti-académique sortie de sa bouche, le professeur, doublement en faute, se rendit compte de cette énormité. Elle qui veillait avec tant de soin à éviter tout barbarisme ! Consternée, Josanne jeta un coup d'œil anxieux autour d'elle. Claire, Sophie et Nicole, assises à l'écart, bavardant sans doute de la fête prochaine, n'avaient pas entendu, c'était visible; elles se désintéressaient du jeu puisqu'elles n'y figuraient pas pour l'instant. Nadège, en face d'elle, brandissait sa raquette,

un sourire de triomphe aux lèvres pour s'être montrée la plus habile. A elle non plus l'exclamation malencontreuse n'était pas parvenue.

Quant au comte, son stylographe d'or aux doigts, il prenait une note que Josanne, horrifiée et amusée en même temps, ne devina que trop. Le monosyllabe échappé des lèvres de la joueuse déçue prenait place, évidemment, dans la liste des mots français encore ignorés du Russe, qui s'empressait ainsi d'augmenter la richesse de son vocabulaire.

Que devenir? Allait-elle laisser le comte dans son erreur? Le fait prit dans son esprit la proportion d'un événement. Dans sa situation, il valait mieux avouer sur l'heure au comte Michel une faute de goût excusable dans l'entraînement du jeu. Mais il fallait rectifier sans mettre ses jeunes élèves au courant. La Providence avait sauvé, vis-à-vis de celles-ci, l'impeccabilité du professorat. Josanne redoutait leurs taquineries; Nicole surtout, oh! Nicole ne manquerait pas de se prévaloir d'un pareil exemple!

L'indécision n'était pas le défaut de la jeune femme. Elle saisit l'instant du retour. Dans l'allée sablée, marchaient en avant les quatre sœurs; elles traitaient l'éternel et passionnant sujet des toilettes. Josanne fit trois pas en arrière et se mit ainsi aux côtés du comte qui suivait solitairement le joli groupe, écoutant sans s'y mêler ce papotage de chiffons qui le faisait sourire. Le Russe s'écarta pour laisser à Josanne le milieu du chemin, et comprit tout de suite qu'elle désirait lui parler sans témoins. Il ralentit sa marche. Josanne, fort intimidée, ne savait comment débiter. C'était leur premier tête-à-tête et l'aveu lui coûtait.

Un homme du monde bienveillant, il vint à son aide.

— Vous avez une requête à m'adresser, Mademoiselle? Pour vous? Pour mes nièces? Je suis à votre disposition.

— Une requête! Oh! non, comte Michel, une

rectification. Il y a un instant, à la fin de la partie entre la princesse Nadège et moi, je vous ai vu noter quelque chose sur votre carnet et je crois... je crains... que vous n'ayez transcrit... une erreur... Je dois vous la signaler, continua-t-elle, la voix étranglée d'une émotion mêlée d'une vague envie de rire. « Zut ! » n'est pas un mot à employer. Rayez cela, je vous en prie; il ne faut pas s'en servir.

Tout d'une pièce, le comte s'était retourné. Bien que Josanne fût d'une taille au-dessus de la moyenne, il la dominait de beaucoup. Osant lever la tête à ce mouvement de brusque volte-face, elle vit sur le visage du comte un sourire amusé. Bon enfant, il reprit :

— C'est cela qui vous tourmente à ce degré? Avec quelle conscience, Mademoiselle, vous remplissez vos fonctions! Je ne suis cependant qu'un élève de racroç pour vous. Rassurez vos louables scrupules. Mes séjours à Paris ont familiarisé mon oreille et m'ont formé; je sais reconnaître l'argot et je ne m'en effarouche pas. Il y a façon de s'en servir. Tout à l'heure, ce petit mot de dépit qui vous a échappé était plus qu'excusable : il était joli. En jouant avec cette joyeuse bande, vous n'êtes plus le professeur, mais une gracieuse écolière de surcroît, voilà tout. Allons, vous reste-t-il une crainte, Mademoiselle? Tenez, voici ce que j'inscrivais sur mon carnet.

De la poche de son veston, le comte Michel sortit un mince bloc-notes et le mit sous les yeux de Josanne. Sur le feuillet, un minuscule dessin esquissait, en traits légers, deux silhouettes féminines : Nadège droite, la raquette élevée, attendant la balle et en face d'elle, vue de dos, Josanne ramassée sur elle-même, cueillant la sienne au ras du sol pour la lui renvoyer. L'artiste avait accusé, d'une façon parfaite, l'harmonie des formes et du geste. La jeune femme ne put s'empêcher de rougir.

Ainsi l'homme qu'elle frôlait avait complaisamment étudié les lignes de son corps dans

l'abandon du jeu? Au moins n'aurait-il pas dû l'en instruire. A sa pudeur effarouchée se mêla cependant le soulagement de savoir qu'aux yeux du comte elle n'avait pas contrevenu aux règles du savoir-vivre. Il n'abusa pas de la situation. Sans attendre un mot de louange ou de désapprobation pour son croquis d'amateur, Michel continua à l'entretenir paisiblement, ne l'embarrassant ni de regards, ni de propos qui, en ce moment surtout, eussent été particulièrement désagréables à Josanne.

Son aisance un peu hautaine ne posait pas plus pour l'indifférence que pour la familiarité; l'incident de la pochade était simple privauté d'artiste, sans conséquence après tout.

— Il y a longtemps que vous avez quitté la France? interrogea-t-il?

— Pas encore un an.

— Ah! notre Russie vous plaît?

Josanne hésita, se le demandant à elle-même. C'était si complexe...

Comme le comte n'insistait pas, elle se hâta de répondre :

— Silhoc est une délicieuse résidence; il serait difficile de ne pas s'y plaire.

— Alors, vous y êtes bien? Heureuse? fit-il avec son ton de banal intérêt.

Cette fois, d'un élan et sans ambage, elle dit :

— Oh! oui. Parfaitement heureuse.

Et c'était vrai.

Jamais Josanne n'avait éprouvé ailleurs cette plénitude de calme, cette sécurité parfaite, cette jouissance de vivre. Un élément jeune, gai, l'entourait à toute heure, l'entraînait, occupait sa pensée. L'oubli des compressions d'autrefois, de cet « autrefois » lui-même, arrivait par suite à être complet. L'agréable dépendance de ses occupations, de ses devoirs actuels dans ce cadre de paradis terrestre, ne contraignait en rien l'expansion de son âme. Pour la première fois, sa jeunesse essayait l'essor, se découvrait la capacité de monter haut, bien haut, de croire

à l'idéal. Cette extase aux sensations non définies, mais si apaisantes, si elle n'apparaissait pas à Josanne comme le bonheur complet, c'est qu'elle lui savait un terme. L'éternité des bonnes choses n'est pas de ce monde. Mais pourquoi se le dire? Gâter le présent par l'incertitude de l'avenir? Josanne ne commettrait jamais cette folie. Sur ses traits détendus passaient des lueurs de joie intime.

Et quelqu'un, en ce moment, la scrutait avec une curiosité, une sympathie subitement attirée et surprise. Le comte Michel avait saisi la sincérité de sa réponse. Il la regarda de côté, entre les cils, tandis que, pensive, elle ne soupçonnait point ce muet examen.

— Quelle surprenante chose! se disait-il. Comment une remarquable personne comme celle-ci peut-elle accepter, non seulement sans amertume, mais avec plaisir, une position subalterne pour laquelle elle semble si peu faite! Arrachée à son sol, transplantée au milieu d'étrangers indifférents — elle peut le supposer — à ce que sera son sort par la suite, elle respire quand même le bonheur et l'avoue. Que mes nièces jouissent de leur vie à plein cœur, avec une douce insouciance, c'est compréhensible; elles possèdent fortune, position, gâteries du destin. Mais elle, la pauvre enfant? Il est vrai qu'actuellement elle prend sa part de la même existence large et sans soucis; personne ne lui fait sentir l'inégalité de sa condition, mais elle la connaît, elle sait que bientôt il lui faudra dire adieu à tout ce qui l'enchantait et paraît avoir été créé pour elle. Cette jeune fille doit penser tout cela! Cependant sa joie de vivre éclate; elle se meut à l'aise dans notre luxe, notre confort. On est tenté de la traiter sur le même pied que mes jolies nièces, en égale, et même avec un degré de déférence. Bizarre! Bizarre!...

Le comte Michel était psychologue et rien ne l'intéressait plus que l'étude de l'humanité. N'ayant rien à faire qu'à penser et agir à sa

fantaisie, il pouvait se livrer, au long des jours, à l'analyse des gens qui lui paraissaient intéressants. Katherine Piotrowna aussi avait fixé son attention. Nature supérieure, elle attirait son admiration; et, malgré l'infériorité de son rang, le comte lui avait voué une cordiale estime. Sa remplaçante à Silhoc avait gêné d'abord Michel : elle était un obstacle à ses habitudes d'intimité familiale. Il ne jouissait plus de la société de ses nièces comme aux vacances précédentes. Or, ces dernières étaient la prolongation de sa jeunesse, l'objet, la raison de son arrivée à Silhoc. Mais, si le charme de Josanne ne s'imposa pas tout de suite à l'attention du comte, il subit peu à peu son attirance.

De son côté, Josanne, curieuse, s'instruisait. Elle découvrait qu'à tous les niveaux, dans tous les milieux, passions, défauts et qualités sont semblables. Le degré social, l'éducation en nuancent, en affinent, en atténuent les manifestations extérieures, mais partout c'est la même humanité.

*

* *

Depuis l'aube, Silhoc est en effervescence à l'occasion de la grande réunion du soir. La plus matinale a été l'impétueuse Nicole, arrachée au sommeil par la joyeuse perspective d'être la première à embrasser et fêter l'héroïne; elle a même ouvert ses fenêtres en grand, sans attendre sa femme de chambre. Le soleil entre à flots. Qu'importe, c'est gai ! Elle drapé sa gracilité d'adolescence dans une souple matinee rose et bondit pour éveiller ses aînées.

Les appartements des jeunes princesses communiquent entre eux, tout un étage leur étant réservé. Nadège, Sophie et Nicole pénètrent :

en tourbillon chez Claire encore assoupie. Elles portaient à elles trois une splendide corbeille de roses aigrettée de graminées légères. Un large nœud de tulle s'épanouissait en neige au-dessus de la vannerie embaumée. Ce bouquet de fête était l'œuvre des mains adroites de Josanne; elle y avait employé les heures de veille. Ce furent des cris de joie, des rires, des baisers. Une avalanche de souhaits tendres tombant de toutes ces lèvres fraîches et la princesse Claire disparaissait littéralement sous les fleurs. Un peu ahurie d'abord par cet assaut trop matinal, qui n'était pas du programme, elle se mit vite à l'unisson. Charmante sous la cascade dorée de ses cheveux un peu tous dont la mousse nimbaît de frisons son teint rose, elle goûtait l'ivresse d'être la reine du jour.

De la première à la dernière heure, tout convergeait vers elle. C'était un enchantement. On ne la traiterait plus en bébé. A l'égal de Nadège et de Sophie, désormais elle tiendrait sa place parmi les « grandes » personnes.

— Dix-huit ans, dix-huit ans! Tu as dix-huit ans, ma belle! scandaient les petites folles.

Sur son lit, avec les roses, gisent de mystérieux paquets noués de rubans, roses également. Tout doit être de cette nuance pour elle aujourd'hui.

C'est plaisir d'être ainsi comblée; bonbons, bijoux, mille fantaisies s'ajoutent à l'enivrante pensée qu'elle est enfin, pour tous, classée jeune fille.

— Claire chérie, je te souhaite dès ce soir un soupirant attitré, s'exclame Nicole qui clôture ainsi l'énumération des vœux de chacune.

— Oh! Ce soir! Pas si vite. C'est son entrée dans le monde, aucun ne l'y a vue encore, rectifie la superbe Nadège.

— Eh bien! Le coup de tonnerre, qu'en fais-tu?

— Le coup de tonnerre?

— Mais oui, mais oui, en France, ça se dit

de ceux que l'amour foudroie sans crier gare, le jour où on y pense le moins.

Toutes s'esclaffent.

— Et alors? s'enquiert intéressée la jeune néroïne.

— Alors, le monsieur électrisé surgira. Délicieux, aux petits soins pour toi, il ne verra que toi, ne parlera, ne dansera qu'avec toi. Trois ans après — pas avant, car il ne faut pas nous abandonner plus tôt — ce sera le grand mariage... Je te dirai le nom ce soir si je vois que le souhait se réalise. Et il viendra aussi, continua Nicole, mon tour d'avoir dix-huit ans, d'être présentée au monde. Je vais faire ce soir la répétition.

— Je ne sache pas que nous vous ayons donné l'exemple, nous deux, Nadège et moi, de ces façons romanesques, interrompt Sophie, petite personne qui ne se monte pas la tête. Et je ne vois pas l'obligation d'épouser, au bout de trois ans ou plus tard, un des messieurs auxquels on plaît au premier bal.

Elle hausse indulgemment les épaules en bousculant ainsi les plans enfantins de sa cadette.

Celle-ci la considère, un éclair de malice dans l'œil.

— O future célibataire! Cœur endurci par avance, tante à héritage pour nos mioches!... C'est vrai, ça ne s'est pas fait ainsi pour toi. Quant à Nadège, hum! hum! C'est le moment de l'hymen qui s'avance, l'année « fatidique » certainement. Partout où elle passe, pif, paf, des étincelles jaillissent. Mais pour lesquels le choc en retour? Combien de foudroyés? Et elle ne s'en émeut pas, oh! pas du tout! Du moins en apparence, ajoute Nicole.

Absente des bals où Nadège exerce des ravages de cœurs, continue la jeune fille, je n'ai pas eu encore l'occasion de faire d'observations sûres. Mais ce soir, oh! ce soir, mes enfants, ce que je vais ouvrir les oreilles et les yeux. Demain, sans plus tarder, je vous dirai les noms

de mes futurs et bien-aimés beaux-frères.

— Tu pourras bien te tromper, il y aura trop de choix, insiste Sophie. Tous les danseurs aimables et empressés ne sont pas des épouseurs. C'est leur rôle de se mettre en frais auprès des jeunes filles de la maison.

— Laisse donc, fait Nicole, dépitée mais non convaincue. Je suis perspicace; il y a des nuances à saisir, ou bien alors les jeunes gens sont plus dissimulés que nous, et je ne le crois pas.

— Ah! tu auras bien d'autres choses plus intéressantes à faire que d'étudier nos danseurs, s'écrie Nadège; puis, ce n'est pas de ton âge, ce genre d'observations, et si maman t'entendait, tu pourrais bien te faire refuser le plaisir d'être des nôtres ce soir.

— Oh! grande sœur, ne me le gâte pas, ce plaisir, en me sermonnant ainsi; je serai si correcte! Tu verras... Malgré toi, ma chérie, que tu le veuilles ou non, je ne pourrai m'empêcher de voir vos succès, doux présage des miens. Ainsi soit-il.

Elle était si drôlette, si animée, si jeune, en débitant ces folies, qu'il eût été difficile de chercher à détruire sa prétention enfantine, de découvrir, au milieu d'une cohue mondaine, les indices de sentiments sérieux et durables. Et puis, ce n'était après tout qu'un jeu sans conséquence.

*

* *

Les salons regorgeaient d'invités amenés de la gare par les équipages les plus divers. Voitures de grandes maisons avec cochers galonnés conduisant de beaux trotteurs à la robe noire, limousines, landaulets, droschkis à deux

places, élégantes victorias. Ces véhicules variés débouchaient à Silhoc par un clair de lune admirable qui veloutait d'argent les arbres, les pelouses, le sable blanc des allées du parc. D'un orage récent restait un léger vent agréablement frais qui agitait les branches et courbait l'herbe. Les pétales arrachés aux fleurs voltigeaient comme de souples flocons irisés.

A l'intérieur, sous le feu des lustres, éclairant une décoration des mille et une nuits, passaient et repassaient les couples de danseurs. A l'entrée, sous un dôme fleuri, la princesse et le comte Michel, côte à côte, recevaient les arrivants; un mot de bienvenue accueillait chacun. Josanne se tenait non loin d'eux. Bien que sa présence ne rentrât pas dans les obligations de son rôle, elle avait accepté avec plaisir la délicate mission de veiller sur l'inexpérience protocolaire de la jeune Claire et surtout de Nicole, toutes les deux faisant leurs premières armes mondaines.

La toilette de M^{lle} Lesbart, d'un ton mauve exquis, tranchait par la simplicité de ses mousselines de soie superposées, et l'absence voulue de tout bijou, avec les somptuosités endiamantées des autres femmes. Autour d'elle, ce n'était qu'aigrettes, diadèmes, colliers, rivières, fulgurantes parures, pluie d'étincelles d'où émergent des blancheurs d'épaules hardiment dégagées du frôlement des dentelles, des broderies, des soies ou des gazes nuancées.

Le bruit, le mouvement berçaient la jeune Française qui ne prenait aucune part active à la fête. Elle n'avait pas assez de ses deux yeux pour jouir à la fois du spectacle et s'acquitter de sa surveillance. Heureusement, les princesses facilitaient sa tâche. Nicole s'appliquait à tenir sa promesse d'impeccable tenue. Son ardeur à la danse et sa gaieté mutine n'en souffraient pas. La princesse Claire, avec un naturel absolu et une joie sans mélange, savourait sa royauté d'un jour. Rose de la tête aux pieds, sous la lumière blonde de sa chevelure, elle

avait le radieux sourire de la jeunesse choyée qui croit à l'éternel bonheur. L'attitude de ses élèves était si parfaite que Josanne, du coin de verdure où elle s'isolait, ne connaissant personne, put jouir en paix, pour son propre compte, de l'ensemble du coup d'œil.

Si l'aspect général était celui de toute élégante réunion, celle-ci offrait une particularité attrayante : l'association des types et usages russes avec les coutumes françaises dans leur parisianisme le mieux compris.

Dissimulée autant que possible, convaincue, peut-être à tort, qu'elle était indifférente à tous, Josanne, après avoir suivi d'un regard intéressé les évolutions gracieuses d'une danse pour elle inédite, sorte de pavane orientale, reporta machinalement ses yeux vers l'entrée.

Les maîtres de maison se disposaient enfin à se mêler à leurs hôtes d'une nuit, car le flot des arrivants diminuait. De rares retardataires se montraient cependant au seuil. Parmi eux, une silhouette masculine se détacha. L'invité s'avancait aisé, en homme que rien n'émeut ni n'embarrasse. Sa nationalité se précisa pour Josanne : c'était un Français, dégagé, élégant, le corps bien pris dans la coupe impeccable de l'habit noir, mais un Français rompu aux mœurs du pays, de ceux qui savent s'adapter partout et conserver cependant intacte leur personnalité, prenant et laissant de l'ambiance étrangère ce qui convient à leur goûts. Parfait mondain malgré cette indépendance louable, Gérard d'Estignac était attaché à la légation française. Profitant d'un congé, pas assez long toutefois pour qu'il valût la peine de rentrer à Paris, il venait le passer à Silhoc, suivant la promesse faite au comte Michel, son ami. Ils s'étaient liés depuis plusieurs années, à Pétersbourg. Le titre officiel de Gérard leur faisant des relations communes, une sympathie mutuelle les liait l'un à l'autre. Le comte avait saisi l'occasion de la fête pour l'exécution du projet de villégiature concerté entre les deux hommes.

Josanne ignorait ces détails qu'elle devait apprendre, par la suite, de la bouche de son compatriote. Du bosquet où elle s'était blottie, elle observait le nouveau venu. Celui-ci, après avoir rendu ses hommages à la princesse, demeurait près du comte en conversation animée. Josanne supposa qu'il se renseignait sur les personnalités présentes et qu'il félicitait son ami de l'enchantement du décor. Plus elle le considérait, plus il lui semblait que cette physionomie nouvelle ne lui était pas étrangère. Elle avait dû rencontrer déjà ce personnage dont le nom ne revenait pas à sa mémoire.

Elle se revit soudain dans le parc de Pétersbourg, cette matinée de printemps où elle errait solitaire... l'auto frôleur... l'homme au volant qui la saluait... c'était celui-là... Elle retrouvait ses traits à peine entrevus. Ce dont elle se souvint aussi, c'est qu'à cette apparition elle avait ressenti l'impression d'un « déjà vu » qui s'accroissait, mais, pas plus que l'autre fois, n'arrivait à se préciser.

Cette impression renaissait ce soir, la plainte amoureuse des violons berceurs bourdonnaient à son oreille, tandis que, les yeux fermés, elle essayait de ressaisir sa mémoire impuissante. Elle fut tirée de sa contemplation intérieure par le son d'une voix qui s'adressait à elle.

— Madame, lui disait l'inconnu s'inclinant très bas, quelle heureuse fortune de vous retrouver ici.

Il n'acheva pas. D'un regard suppliant, la jeune femme lui imposait silence.

— N'ayez pas l'air de me connaître, murmura-t-elle hâtivement; je vous expliquerai pourquoi et quittez-moi, de grâce. Vous reviendrez plus tard vous faire présenter comme si je vous étais inconnue.

Très surpris, mais obéissant, Gérard recula de quelques pas. Il était temps, le comte Michel le rejoignait, n'ayant rien saisi de cette scène aussi rapide qu'imprévue. Prenant le

bras de son ami, le Russe, au moment de l'entraîner au milieu de la mêlée dansante, aperçut Josanne, mal remise de son émotion.

— Vois-tu cette jolie personne, violette de Parme des pieds à la tête? souffla-t-il gaiement dans le dos de l'attaché. Mon cher, c'est une de tes compatriotes, M^{lle} Lesbart, charmant professeur de français; elle remplace cet été chez nous l'illustre Katherine Piotrowna, empêchée par un accident.

Gérard d'Estignac avait eu le loisir de se reprendre. Il répondit, impassible en apparence :

— Tu me présenteras. Mais, d'abord, j'ai hâte d'aller, sous ton égide d'oncle peu vénérable, saluer les princesses tes nièces, avec lesquelles j'eus l'honneur de danser cet hiver. Je veux présenter mes hommages à celle que je ne connais pas encore : la reine de cette fête.

Ils se perdirent dans le remous lumineux.

Josanne se souvenait, à présent.

De près, au son de la voix, elle venait de reconnaître en Gérard un de ses danseurs les plus assidus des bals parisiens, où son tuteur la produisait, l'année qui avait précédé son mariage. M. d'Estignac faisait alors partie de la coterie masculine dont les noms figurent sur toutes les listes mondaines. Il ne refusait aucune invitation, aimant la danse et recherchant avec soin les meilleures hostesses. Parmi celles-ci, M^{lle} Lesbart, jolie personne, réputée riche héritière, ne pouvait manquer de l'attirer dans son sillage. A cette époque, la seule exempte de mauvais souvenirs, Josanne n'avait encore envisagé que l'étroit horizon du pensionnat. Elle ne connaissait que les distractions innocentes et puérides de l'existence fermée. Jetée sans préparation, ni conseil maternel, du jour au lendemain, en pleine vie mondaine, elle était trop jeune pour en analyser les sensations. Ce qu'elle éprouvait, c'était la griserie du bruit, du mouvement, de la cadence, un joyeux ahurissement sans pensée, une jouissance de se

sentir emportée au bras d'un bon danseur; consciente d'être parée à souhait, de posséder l'instinctif talent d'une mesure parfaite jointe à une légèreté d'oiseau. Là se bornèrent ses impressions durant cette courte période où, promenée de matinées en soirées, Josanne n'avait pas un instant pour faire, à tête reposée, la connaissance de son cœur, ni la découverte de celui des autres.

Aussi l'émotion ressentie à la vue de Gérard n'avait-elle pour cause aucun tendre souvenir. La crainte seule de sa vraie personnalité dévoilée, l'ennui aussi d'avoir à expliquer la raison de sa présence à Silhoc dans une condition dépendante, salariée, et sous son nom de jeune fille... Il ne comprendrait pas et blâmerait sans doute son invention romanesque. Elle ne voulait pas expliquer les intimes et spéciieuses questions personnelles qui avaient déterminé sa résolution, ni trahir la connivence de Katherine, ni dévoiler le généreux dévouement qui servait en même temps son besoin de diversion.

Josanne décida de ne se confier qu'à demi; elle laisserait d'Estignac libre d'interpréter à sa guise ses réticences. S'il errait dans ses conclusions, qu'importait à la jeune femme? L'essentiel était d'obtenir de la courtoisie de son compatriote la promesse de ne point divulguer vis-à-vis des Lidvinoff son identité.

Le diplomate restait intrigué de l'accueil étrange fait au mouvement si naturel qui l'avait porté vers M^{me} Mirvan. Les rencontres d'autrefois ne nécessitaient pas, lui semblait-il, l'intervention d'un tiers dans leur reconnaissance. C'est pourquoi il n'avait pas hésité à l'aborder. Comme elle avait paru effarouchée! Cet « autrefois », Gérard se le remémorait avec la constataction de son oubli jusqu'à cette heure. Il ne se souvenait qu'à présent — depuis deux années écoulées — du léger désappointement ressenti par lui lorsque l'on avait annoncé le mariage de sa bostonnense préférée. Il avait alors questionné l'informateur, qui paraissait bien renseigné :

— M^{lle} Lesbart se marie? Déjà! Après une seule année de monde! Elle est bien jeune, il me semble.

— Jamais trop tôt pour bien faire, avait répondu l'interlocuteur.

— Ah! dommage! Je comptais la retrouver l'hiver prochain. Et, quel est l'heureux mortel?

— Un M. Mirvan; connais pas; riche propriétaire du centre, quelque peu ours, dit-on; en tout cas, il nous l'enlève, car il n'est pas parisien, tant s'en faut.

Ainsi cette délicieuse jeune fille, fraîchement échappée du couvent, était l'étoile filante qu'on ne revoit plus... Gérard n'en pensa pas davantage. Pourtant un léger regret lui était venu, mais si léger, léger; aussitôt disparu que né; et depuis, tombé aux oubliettes! A l'heure actuelle, seulement, lui revenait tout cela. La vie n'en fait pas d'autres, elle tisse autour de nous le réseau le plus compliqué de sentiments fugitifs et divers. Les uns ne font que nous effleurer le cœur, puis c'est fini d'eux. Mais parfois quelques fils, qui paraissaient ténus, sans consistance possible, se renouent au coin de la mémoire. On chemine de nouveau avec la sensation retrouvée, renouvelée par une circonstance, un mot, une rencontre et, tout naturellement, le présent se relie au passé en dépit de l'interruption. Gérard devait ressentir cela plus qu'un autre, car c'était un sentimental. Il portait en lui toute une réserve de tendresse insatisfaite; l'écho d'une ancienne sympathie se réveillait chez lui : agréable souvenir auquel il faisait bon accueil.



Rien ne diffère moins d'un bal à Paris qu'un bal à l'étranger. On y danse, on y joue ici comme là. Des salons de danse et des salons de jeu, on se rend tour à tour au buffet. Les somptuosités du souper, les élégances du cotillon, le choix de l'orchestre n'ont d'autres variantes que les inventions inédites d'un luxe plus ou moins imaginatif. A Silhoc, il n'y avait eu qu'à ajouter une décoration de fête au noble ensemble des objets d'art, des tapisseries, des tableaux de maîtres, prodigués partout.

Le jeune attaché pouvait se croire transporté à deux ans en arrière lorsque, ses politesses rendues à l'héroïne du jour et à ses sœurs, il rejoignit Josanne, mû par une curiosité doublée de l'ancienne attirance.

M^{me} Mirvan lui avait dit : « Vous reviendrez plus tard. » C'était impliquer qu'une explication lui serait donnée; elle se doutait bien qu'avant de les chercher près d'elle il se documenterait discrètement auprès de son ami. Et la jeune femme souriait — malgré son ennui d'avoir à mettre un tiers dans ses relatives confidences — à l'idée de l'imbroglio où devait se débattre M. d'Estignac retrouvant sous son nom de jeune fille celle qu'il savait mariée, s'il l'ignorait veuve.

Tout ce qu'il put apprendre fut, en effet, peu de chose et acheva de le dérouter. Évidemment, d'elle seule il arriverait à savoir le mot de l'énigme.

Mais il ne trouva pas l'occasion en cette nuit de fête de l'approcher de nouveau, et le pauvre curieux dut s'en tenir aux suppositions. M^{me} Mirvan avait-elle ou non perdu son mari? En était-elle séparée et pour quelle cause? ou

divorcée? Ce dernier cas aurait expliqué la reprise du nom paternel. En tout cas, la magnifique fortune qu'on lui attribuait ne devait plus exister, puisque la jeune femme donnait des leçons. La ruine de cette jolie personne fut la seule chose qui ne laissât aucun doute à Gérard.

Le reste, il le saurait, croyait-il, sans tarder.

Malgré l'heure matinale où s'est clôturée la fête, Josanne n'a pas prolongé son repos. Le souci de la présence de Gérard, qu'elle redoutait comme une complication, a suffi pour éloigner le sommeil. Elle se croyait si bien à l'abri de tout commentaire, de tout contrôle de ses actes; il y aura maintenant quelqu'un au regard de qui elle paraîtra double et fausse, puisqu'il saura qu'elle se donne ici pour ce qu'elle n'est pas. Le passé se dressait ainsi, d'une façon inopportune devant elle, sous les traits de M. d'Éstignac, au moment où elle avait réussi à en abolir l'empreinte.

Il faudra de toute nécessité que cet homme consente à devenir l'allié discret, muet, complice.

Pour rafraîchir sa tête fatiguée et combiner ses plans, la jeune femme quitte la maison où tous sommeillent encore et gagne les solitudes du parc. Le soleil-y harmonisait délicieusement sa lumière avec les choses fraîches caressées par les premiers rayons : l'herbe luisante s'émaillait de pâquerettes, de roses, fleurs de trèfle; les oiseaux chantaient à plein gosier; dans le lointain, des coqs se répondaient; le vent très doux faisait dans les rameaux des pins un bruit de mer montante.

« Comme on est loin de Pétersbourg, de ses rues encombrées, de ses murs à maisons hautes, pensait la promeneuse. Quelle idéale paix! Je m'en grise, et pourtant me revoilà avec la sensation du pauvre être esseulé, fuyant, qui ne peut ni ne veut se rattacher à personne. Je refaisais ma vie, et cela devenait presque le bonheur.

Je la refaisais? C'est-à-dire je la laissais glisser en moi, autour de moi, dans la sensation étrangement exquise de n'y prendre aucune part active et voulue. Elle est bonne, elle est douce ainsi dans le vague de l'âme, de l'esprit, du cœur. Je sens que je possède tout cela à moi, bien à moi, en pleine jouissance, mais en sorte de rêve. Faut-il donc m'éveiller?

Oh! ma jeunesse retrouvée, conquise, qu'importe ce que je ferai de vous! Vous posséder, vous sentir, cela me suffit, m'allège.»

Telles étaient les pensées de Josanne. Le témoin de son existence antérieure allait-il troubler l'endormante quiétude où elle se délectait?

Derrière elle, un pas froissa le sable. M^{me} Mirvan se retourna : c'était M. d'Estignac. Chercheur, à son exemple, de matinales impressions, la promenade hygiénique, le bain de nature dans le calme lui avaient semblé vraiment plus reposants que le sommeil prolongé.

Sans s'être entendus, les deux Français avaient eu la même idée et choisi le même but. Leur rencontre, aux allures de rendez-vous, était fortuite, mais elle servait leurs désirs.

Josanne se ressaisit la première, et tout de suite aborda la question.

— Vous avez été surpris, Monsieur, de mon accueil! Vous vous en demandez, n'est-ce pas, la raison?

M. d'Estignac eut un geste de demi-protestation laissant entendre qu'il ne se reconnaissait pas le droit de se mêler de choses qui ne regardaient qu'elle. Pourtant, il corrigea ce geste de politesse discrète par un mot plus franc.

— J'avais hâte, en effet, Madame, de m'entendre avec vous, pour éviter toute bévue. Je ne veux vous être ni désagréable, ni nuisible.

— D'abord, sourit-elle amusée quand même de cette fausse situation de grâce, prenez l'habitude, je vous en prie, de me nommer, comme tout le monde ici, Mademoiselle. Cela ne vous sera pas difficile : quand nous nous rencontrerons à Paris — mon Dieu, qu'il y a long-

temps de cela ! — vous ne m'appeliez pas Madame, n'est-ce pas ? Je suis veuve, ajouta-t-elle, pressée d'en finir avec ce sujet qui lui était désagréable. Pour des raisons personnelles, non seulement j'ai dû reprendre, au moins pour la durée de mon séjour à Silhoc, mon nom de jeune fille, mais j'ai volontairement laissé ignorer mon mariage. Personne ne m'interroge sur le passé. Je n'ai donc pas eu à mentir. Oubliez comme moi et avec moi la période écoulée entre l'époque où nous dansions ensemble et le moment où nous sommes. Rendez-moi, de plus, le grand service de m'avoir ignorée jusqu'à ce jour. Vous m'obligerez. Je puis me fier à votre absolue discrétion, n'est-ce pas ?

Gérard n'avait aucune raison d'hésiter. Il promit chaleureusement, ne voulant pas laisser un doute sur l'acceptation de cette complicité facile. S'il remarqua que Josanne ne lui témoignait qu'une demi-confiance, il n'en fut ni surpris, ni blessé. Cette jeune femme gardait une réserve naturelle. Il n'avait aucune qualité pour être mis au courant des choses la concernant : Gérard se rendit compte aussi que cette façon sommaire de l'instruire lui interdisait toute tentative d'enquête plus complète.

M^{me} Mirvan lui avait dit ce qu'elle jugeait indispensable à sa tranquillité présente et elle s'en rapportait à sa courtoisie, ce qui flatte toujours un homme.

D'un ton détaché, jugeant le pacte établi et le sujet par suite épuisé, elle changea de conversation, parla du bal, de la belle résidence des Lidvinoff, des différences et des similitudes de coutume.

— Salade franco-russe très réussie, ajouta-t-elle.

Quelques mots fixèrent Gérard sur la grande sympathie de Josanne pour ses élèves. « si affectueuses, si gentilles, de véritables petites amies pour elle ». La princesse, leur mère, eut aussi sa part d'éloges. Sur le comte Michel, elle s'abstint, volontairement ou non, de donner son impression.

Ils causèrent ainsi, en bons camarades de même patrie et de même monde, se retrouvant sur un sol étranger, avec une satisfaction égale. Ils arpentaient, sans souci du temps écoulé, les sinuosités d'un sentier ombragé de bouleaux dont les souples branches retombaient légères du sommet de leurs fûts d'argent.

Mais Josanne consulta sa montre et s'écria, rebroussant chemin :

— Il est grand temps de rentrer, Monsieur, le déjeuner n'est pas retardé; je m'en suis infirmée, et cette course à l'air m'a donné de l'appétit, ajouta-t-elle gaiement.

— C'est mon congé que vous me donnez, n'est-ce pas? sourit à son tour Gérard; je vais vous laisser prendre les devants ou rentrer par un autre côté. Veuillez m'indiquer le plus court. Nous ne nous connaissons plus jusqu'à l'heure très prochaine où je vais avoir l'honneur de vous être présenté protocolairement.

— Mais non, mais non, reprit vivement Josanne, rentrons ensemble, au contraire. Il n'y a pas lieu de céler notre rencontre au Parc et, quant au protocole, cher Monsieur, pensez-vous qu'il existe vis-à-vis d'un professeur à gages? Je ne suis que cela ici.

Nous sommes compatriotes, ajouta-t-elle, personne ne trouvera singulier, ni choquant, que, nous étant trouvés ce matin, nous nous soyons abordés. Cela ne vous empêchera pas, par la suite, de conserver vos distances, Monsieur l'attaché d'ambassade.

*
* *

— A quoi pensez-vous, princesse Nicole?
Celle-ci, qui bavardait depuis un quart d'heure, allant et venant, le pas vif, sur le

tapis de velours de Josanne, s'immobilisait, sans raison apparente, et, silencieuse soudain, tapotait du doigt les vitres où se collait son nez mutin.

Sous la fenêtre, caracolant, M. d'Estignac escortait à cheval une voiture découverte contenant la princesse et les trois aînées.

Sans se retourner, la jeune Russe répondit :

— Je songe à un tas de choses, Mademoiselle. Vous ne pouvez vous figurer la fourmière de mes pensées. Depuis trois semaines, dès le lendemain du joli bal dont je rêve encore, ma tête est devenue une véritable usine où se brassent cent idées à l'heure, et très intéressantes, je vous assure.

— Vous ne pouvez pas m'en donner un aperçu? Je vous aiderais peut-être à les porter sans fatigue.

Josanne avait un faible pour cette jolie gamine de seize ans, si amusante et si futée.

— Il y en a que je peux vous dire complètement; d'autres à moitié; et, enfin, une qui doit rester ma propriété absolue.

— Vous m'intriguez; dites-moi donc les premières, car ma curiosité s'arrête toujours, par principe, devant ce que l'on ne me donne pas le droit de deviner; je n'insisterai pas, soyez tranquille, pour savoir ce que vous désirez garder si jalousement pour vous seule.

— Vous êtes un ange, Mademoiselle; on n'en fait pas deux comme vous, c'est certain; aussi je vous aime, je vous aime follement.

La mignonne blondine se suspendait au cou du jeune professeur :

— Pas plus que maman, mon oncle et mes sœurs; mais... autrement... A eux je ne peux pas dire le quart de ce que je vous raconte; ce serait un vrai désastre : des gronderies d'un côté, des taquineries ou des rebuffades de l'autre. Et puis... un sentiment très drôle que je ne définis pas me fermerait la bouche, quand bien même je ne craindrais pas tout cela.

— La confiance ne se commande pas, ma

petite enfant, et elle n'accompagne pas toujours l'affection et puis, instinctivement, vous sentez peut-être que votre famille n'aimerait pas à vous entendre parler de certaines choses.

— Ah ! que vous êtes fine mouche, Mademoiselle. Bien sûr, c'est ça qui m'arrête. Maman, Nadège, même l'oncle Michel, seraient indignés ou... me renverraient honteusement à mes poupées que je ne touche plus, du reste. Sophie et Claire, intéressées sans doute, s'agaceraient tout de même de ma franchise et me conseilleraient de ne pas me mêler de leurs affaires... de cœur.

Nicole continua, étudiant l'effet de ce qui allait suivre :

— Mes idées ont rapport à M. d'Estignac, le beau Gérard, qui fait ici la pluie et le beau temps, surtout le beau temps. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il n'est pas du tout le mari rêvé ni pour Sophie, ni même pour Claire ? Nadège, je n'en parle pas, elle est à moitié fiancée; pas officiellement, mais je le sais. Il doit vous apparaître, c'est trop visible, que maman, mon oncle et même Nadège ont jeté leur dévolu sur le charmant Français, pour Sophie ou pour Claire ! Or, ni l'une ni l'autre — seconde observation de mon esprit sagace — n'ont et n'auront, j'en jurerais, la moindre envie de l'épouser, quelque charmant qu'il soit. Sophie, pratique, très terre à terre, veut pour mari un riche monsieur, fait n'importe comment, pourvu qu'il disparaisse sous les dollars. Claire a un béguin — pardon du mot, Mademoiselle — depuis le bal; mais personne ne le sait que moi. Le parti est raisonnable, du reste; ils se marieront dans trois ans, comme je le lui avais prédit.

M^{me} Mirvan fronçait ses fins sourcils, stupéfaite.

Nicole s'en avisa.

— Ah ! vous non plus vous ne voyez rien; mais qu'avez-vous donc tous sur les yeux ?

— Ma petite amie, c'est vous qui êtes extra-

ordinaire d'être ainsi au courant des choses vraies ou rêvées. Et M. d'Éstrignac? Dans tout ceci, quel est, à votre judicieux avis, son opinion?

— Moquez-vous, moquez-vous! riposta la fillette dans un rire communicatif. Sur lui, autant que sur les autres, j'exerce ma perspicacité. Seulement, là, je suis en déroute; il est aussi impénétrable que gentil, votre compatriote, Mademoiselle, et s'il a une idée derrière la tête, soit pour regimber contre les transparentes avances, soit pour se laisser faire en fin de compte, je n'arrive pas à le démêler. Pourtant c'est mon grand ami; nous ne nous quittons guère, et cela, au moins, vous le voyez, je suppose? Dès qu'il m'aperçoit seule avec vous, crac, il emboîte le pas et nous tient compagnie. C'est donc qu'il nous préfère au reste de la troupe. A moins, continua, subitement mélancolique, la drôle de petite fille, avec une comique expression de certitude désappointée, à moins que ce soit parce que, moi, je ne compte pas; il peut se dépenser en guirlandes, me traiter en grande personne, faire le joli cœur avec nous deux sans se compromettre. Personne ne lui dira : Épouse Nicole, mon garçon, puisqu'elle te plaît. Avec un attaché d'ambassade de trente ans, les dix-huit ans de Claire font déjà un écart sérieux; me voyez-vous sa femme?

Et Nicole fut prise d'un fou rire qui se termina presque en sanglot.

Josanne effrayée, surprise, la prit sur ses genoux, la câlina doucement. Cette petite scène et ses révélations diverses l'étonnèrent moins à la réflexion, mais au premier moment elle restait un peu suffoquée.

Lorsqu'elle eut bien calmé l'enfant, elle la gronda, avec douceur et tendresse, de l'effervescence qu'elle mettait à s'occuper, à s'inquiéter de ce qui n'était ni de son âge ni de son ressort.

— Je ne vous renverrai pas, moi, à vos poupées, ma chérie; j'admets qu'elles ne soient

plus un plaisir susceptible de vous charmer, mais il faut que ma petite princesse cherche et trouve la transition raisonnable entre les amusements du bébé d'hier, et les imaginations auxquelles elle demande ses nouvelles distractions. Voyez comme elles vous causent un énervement fâcheux; puis ce rôle de petit policier, ma chérie, n'est pas digne de vous, avouez-le.

Nicole, confuse, avoua et reconnut avec franchise que, si elle avait mis d'abord de la malice à découvrir ce dont on ne lui parlait pas, elle en était bien punie. Cela l'avait amusée au début et maintenant, sans savoir pourquoi, elle éprouvait plus de chagrin que de joie à voir se brouiller des cartes qui, dans aucun cas, ne feraient son jeu, puisqu'elle ne compterait pour personne avant longtemps.

Rassérénée tout de même par les caresses et les exhortations de Josanne qu'elle aimait, qui lui inspirait autant de confiance que d'admiration, elle promit de ne plus penser aux choses qui ne la regardaient pas.

— Vous me permettrez bien pourtant un petit signe de connivence, Mademoiselle chérie, quand ça nous crèvera les yeux? Mais m'en préoccuper, c'est trop sot, je ne le ferai plus; à partir de cette heure, je prends tout à la blague.

— Oh! Nicole!...

— Je veux dire... Enfin, vous me comprenez. Adieu, je me sauve, il fait beau, tout le monde est parti, je vais dévaliser les serres et mettre des fleurs partout, ça fera enrager le jardinier; il n'ose rien dire et c'est amusant de voir sa tête consternée du pillage.

Josanne la suivit des yeux et soupira.

Pauvre fillette! en train, si l'on n'avisait, de donner, sans s'en douter, son premier et bien innocent amour au « beau Gérard », comme elle appelait M. d'Estignac.

Ce sentiment non défini, mais éprouvé par l'enfant, devait être ce qu'elle avait la prétention de garder secret.

L'aveu naïf venait de s'en faire jour; à son insu, c'est vrai, au travers des gâtés fébriles coupées de larmes sans cause.

La clairvoyance du professeur, pour être en retard, rattrapait le temps perdu. Et combien d'autres ignorances venaient de lui être enlevées!

Nadège fiancée! Rien de surprenant. On a négligé de lui en faire part à elle, l'étrangère entrée si récemment dans le cercle familial. Elle ne peut s'en formaliser. Mais quel est le nom de l'heureux élu? Fait-il partie de la garnison ou du voisinage de Silhoc? Ce n'est pas M. d'Estignac, certainement, ou alors Nadège serait bien dissimulé. La jeune princesse gardait vis-à-vis de lui la réserve un peu hautaine qui est dans sa manière.

Non, ce n'est pas Gérard. Josanne l'écarte résolument et du moment qu'il s'agit d'un inconnu, la question n'intéresse qu'à moitié M^{me} Mirvan. Nadège a toujours été la plus indifférente de ses élèves.

Mais que la princesse Lidvinoff ait jeté son dévolu sur son hôte pour une des cadettes, cela devient vraisemblable et rentre dans les intentions connues de la grande dame. Avoir un pied à Paris, garer l'autre à la Cour Impériale, grâce à la situation de M. d'Estignac, serait le rêve réalisé. Si Gérard ne possède pas une fortune pareille à celle des jeunes Russes, — ce qu'ignore M^{me} Mirvan, — ce ne serait sans doute pas obstacle. Sa nationalité le dotera toujours aux yeux de la princesse, et il a de l'avenir.

Sophie servirait alors les visées maternelles? Or, Josanne ne le croit pas; elle partage, sur ce point, l'opinion de la perspicace Nicole. Sophie, très patriote, est d'autre part désireuse de gros revenus avant tout... Claire reste donc seule sur les rangs. Mais un roman ailleurs ébauché risque de compromettre les plans ou le simple désir de la mère... Car Josanne admet la possibilité du « béguin », ainsi que s'exprimait tout à l'heure son élève, toujours en

mal d'argot. La première cour, faite de compliments, de chaudes déclarations, a pu emporter d'assaut le cœur affectueux, romanesque, de Claire, grisée par la royauté temporaire de ses dix-huit printemps. Cette première cour ne vient pas de M. d'Éstignac; elle date, et le roman aussi, du bal mémorable. Le héros, quel est-il? Josanne n'en a aucune idée.

En cette nuit de fête, elle-même était prise tout entière par des préoccupations personnelles, nées de l'apparition soudaine du revenant de son passé. La surveillance dont elle avait accepté la charge, ce soir-là, s'en est ressentie; il lui est impossible de se souvenir avec qui la princesse Claire a dansé le plus souvent, ni des assiduités particulières dont elle a pu être l'objet... Depuis, préposée uniquement aux cours de diction, M^{me} Mirvan ne s'est point mise en peine d'épier les actes et gestes des jeunes filles.

Depuis l'arrivée de Gérard, le comte Michel, autant pour distraire son ami que, sans doute, pour servir les projets matrimoniaux qui doivent avoir son approbation, propose habituellement au jeune attaché d'escorter la voiture des princesses. Il a souvent fait aussi l'office d'une place à Josanne. A sa courtoisie de grand seigneur, heureux de procurer un plaisir, se mêlait une imperceptible insistance. La jeune femme l'a remarqué. Elle a cependant décliné ces flatteuses invitations, qu'elle acceptait presque toujours avant la venue du nouvel hôte.

Vis-à-vis de Claire, elle ne se fait pas de reproche. Aucune responsabilité ne lui incombe; elle n'a pas à s'immiscer dans les questions de sentiment, ni même de convenance. La formation morale des princesses et leurs agissements relèvent de l'autorité maternelle.

Maintenant que Josanne est renseignée, elle ne s'ingérera pas davantage dans ces affaires hors de ses fonctions. Sur la petite Nicole uniquement portent ses perplexités, parce qu'elle l'aime et lui veut du bien.

Cette enfant charmante lui a toujours laissé lire jusqu'au fond de son cœur aussi ardent que pur; elle ne la trahira certes point; mais elle ne peut traiter comme chose négligeable ce qu'il est encore temps d'enrayer. Nicole, inconsciente, va, si on ne lui vient en aide, gâcher ses insouciances heureuses en entretenant en elle le sentiment déjà éveillé.

Si ce n'est encore l'amour, c'est la route qui y conduit, sans autre perspective pour l'ingénue que du chagrin. M^{me} Mirvan ne veut pas que sa petite amie soit déçue et malheureuse. Puisque personne, à Silhoc, ne paraît se douter des dangers que lui feront courir ses spontanéités naïves, l'affection de Josanne lui inspirera la conduite à tenir. Il faut que l'affection de Nicole pour le « grand ami » reste au point ou change de nature. Le concours de l'intéressée est indispensable; elle se l'assurera. Tâche délicate!

M. d'Estignac est un homme sérieux; elle peut faire appel à sa fine intelligence et à son cœur sans avoir besoin d'insister; il comprendra la situation et y remédiera, Josanne n'en doute pas.

*
* *

Le lendemain, avant l'aurore, la jeune veuve fut prompte à se lever. Pieds nus, sur la douce blancheur des velours, elle courut ouvrir les persiennes de ses deux fenêtres. L'aube riait dans un ciel d'acier pâle, annonçant une journée splendide.

L'air aigu, des ablutions froides, la gaité du soleil montant affermirent sa résolution de la veille : parler à Gérard le plus tôt possible.

L'astre, son idole, soudain se montra; les vitres de la chambre flambèrent comme des

diamants. Le balcon buvait la lumière par tous ses bois, la vigne-vierge par toutes ses feuilles.

Josanne descendit; elle connaissait les habitudes de chacun. M. d'Estignac passait les premières heures du jour à fumer sous les ombrages; il attendait ainsi patiemment le réveil très tardif de ses hôtes. M^{me} Mirvan le trouverait au parc à coup sûr, ou l'y attendrait en compagnie d'un livre, s'il ne l'avait pas devancé.

Depuis leur première rencontre dans les mêmes conditions, la jeune femme, rompant avec ses habitudes, s'était abstenue de ses sorties matinales, évitant ainsi de nouvelles entrevues gênantes pour l'un et l'autre.

Cette fois, elle fut la première arrivée et prit place sur un banc rustique, vis-à-vis d'un point de vue, ménagé entre les enchevêtrements d'un groupe de bouleaux.

À l'occident, l'horizon se baissait comme un mur de brume bleue au-dessus duquel se développait un dais de nuages empourprés; de minces nuées roses se déliaient de cette flambee magique pour se répandre en traînées de flocons de plus en plus pâles. L'azur s'avivait dans cette gloire.

La jeune femme ressentit un frisson d'admiration pour la nature. Êt puis, elle se sentait heureuse. Son cœur savait un gré infini à Gérard de la déferente réserve dont pas un instant il ne s'était départi vis-à-vis d'elle. Ne la recherchant ni ne l'évitant à faux, il n'avait jamais dans leurs rares tête-à-tête fait même une allusion aux sujets qu'elle ne voulait point traiter. Elle allait l'en remercier par une seconde preuve d'estime.

Après une attente qui ne sembla pas longue à Josanne, perdue dans de reposantes pensées, Gérard parut enfin. Il sembla charmé de trouver en ce coin joli quelqu'un avec qui converser. Jetant au loin sa cigarette, il vint à la jeune femme : elle lui tendit la main avec un sourire.

— Je vous attendais, dit-elle simplement.

Le visage du diplomate s'éclaira.

— Vous avez à me parler, Madame?

Ce titre oublié qu'il lui rendait les replaçait tous les deux dans l'entente commune. De la part de M. d'Estignac, c'était le rappel voulu de bien des choses. Cela voulait dire encore : « Comptez sur moi. »

— Oui, reprit-elle; il s'agit de la princesse Nicole.

— De ma petite amie? interrogea-t-il d'abord surpris.

Puis, dans un rire jeune :

— Rien de grave, alors. Elle est amusante au possible, cette enfant; la gaieté de la maison. Nous avons ensemble des conversations intimes, qu'elle panache d'expressions et de tournures de phrases tout à fait piquantes. Cela fait ma joie et la sienne, car elle se livre avec moi, sans craindre que je les lui reproche, à des fantaisies de langage.

— C'est justement de vos causeries avec elle que je veux vous parler... sérieusement. Vous avez trop le sens des nuances, — par vocation, sourit-elle, autant que par nature, si je vous juge bien, — pour ne pas saisir celle qui vous a échappé jusqu'ici.

— Oh! oh! Madame! Est-ce un reproche du trop consciencieux professeur? Alors, je m'excuse, car je me sens en faute, ayant encouragé, je l'avoue humblement, sans méchante intention, du reste, les plaisantes dispositions de votre élève à dénaturer spirituellement notre belle langue. Entre nous, cependant, croyez-vous que des gamineries puissent nuire au bon effet de vos leçons? La petite princesse, quand elle le veut, parle aussi correctement le français que vous et moi.

— Il ne s'agit pas de mon enseignement, Monsieur. Je ne prends pas du tout au tragique les libertés de langage de Nicole, sans aller comme vous jusqu'à les encourager, car je sortirais de mon rôle. Mais dites-moi : quel âge lui donnez-vous?

— Mais je ne sais, murmura d'Éstignac, étonné de la question. Quinze ans, j'imagine; une enfant sans conséquence, en tout cas.

— Je vous supplie de m'écouter sans sourire. Nicole a seize ans, très au juste, il est vrai. A cet âge, l'esprit et surtout le cœur évoluent; on commence à sentir, à vibrer, à . . . aimer en jeune fille, non plus en enfant. Là-dessus, j'attire votre amicale attention; la tendresse véritable que j'éprouve à l'égard de celle qui nous intéresse également me donne un peu charge d'âme. Je la connais assez pour analyser la formation qui s'opère, déjà transparente, sous ses dehors et ses allures de fillette ardente, emportée même dans ses impressions, jusqu'ici peu profondes. Elle peut, du jour au lendemain, à son insu, accorder plus d'importance aux choses. Par exemple, Monsieur, acheva Josanne toute vibrante, mais n'osant lever les yeux sur son interlocuteur attentif, par exemple à une amitié du genre de la vôtre; et elle souffrirait, j'en suis sûre, plus qu'une autre, le jour où elle démêlerait que l'on ne prend et ne peut prendre au sérieux la tendre sympathie, qu'elle témoigne aussi naïvement qu'elle la ressent.

— Je n'avais pas songé à tout cela, murmura Gérard.

— Eh! justement, vous n'y avez pas songé. C'est naturel; les hommes n'apprécient pas comme nous l'importance des subtilités de sentiment qui font notre destin plus ou moins heureux, plus ou moins accablé. Je parle pour celles d'entre nous dont l'épiderme moral est doué d'une trop grande sensibilité.

— C'est une qualité, Madame; les sensibles sont des raffinées, et c'est leur charme.

— Oui, peut-être, à condition que ce ne soit pas pour elles une cause de souffrance; ce n'est pas un charme de débiter dans la vie par une déception, un choc au cœur, une tendresse inutilisée ou méconnue. Les sensibles, comme vous le dites, ne devraient jamais tomber sous

une main brutale, ou simplement maladroite. C'est atroce, pour elles, cela embrume, dessèche, paralyse le temps exquis de la jeunesse dont on se promet de si douces joies, où tout nous apparaît épanoui, merveilleux. On s'incline, on se résigne à l'inévitable, puisqu'il faut arriver à découvrir l'illusion au bout de tout... Je voudrais retarder l'apprentissage cruel de la petite âme fraîche dont il s'agit. N'êtes-vous pas disposé à m'aider dans la mesure du possible?

Emportée par son sujet, Josanne ne songeait pas qu'elle livrait à des yeux étrangers et intéressés son âme à elle, son âme si jeune encore, dont se dévoilait le désenchantement précoce, l'amertume désabusée, en des phrases destinées à plaider la cause d'une autre.

« Pauvre femme, pensait Gérard, apitoyé; la vie lui a été dure, en effet. Rester veuve si tôt, perdre sa fortune et la situation qui la plaçait au premier rang des privilégiées... Et il ressort de ses paroles, qu'une épreuve intime l'a, par surcroît, démoralisée profondément. Connaîtrait-elle sans cela, les rancœurs auxquelles elle fait allusion. Si elle semble ainsi à bout de forces et déçue à vingt ans, c'est que l'essai si court du mariage ne lui a pas fait connaître les douceurs de l'amour partagé. Elle serait triste de les avoir perdues; mais, les ayant ressenties, elle ignorerait les désillusions premières qui, pour jamais, dit-elle, empoisonnent et déflorient la vie.

La pensée de Gérard déviait ainsi. Il oubliait que Nicole seule était l'objet de cet émuvant entretien.

M^{me} Mirvan le rappela à la question.

— Vous ne m'avez pas répondu, Monsieur. Me suis-je fait comprendre assez pour être assurée de votre concours?

— Mon concours, mais il vous est acquis, Madame. Cependant, je ne vois pas encore mon rôle exact en tout ceci. Indiquez-le-moi, et je vous promets d'être le plus obéissant des serviteurs. Vous dites craindre, pour la jeune princesse, une précocité romanesque?

— Oui, c'est cela même, soupira, allégée, Josanne.

— Je ne la crois pas sentimentale, pourtant, répondit-il. Il est vrai que je ne suis pas bon juge en la matière, à cause de mon âge. Je dois faire à cette enfant malicieuse l'effet d'un vieux monsieur; et c'est pourquoi rien entre elle et moi n'a pu me faire soupçonner un éveil du cœur capable de troubler sa paix intérieure. L'enfantillage éclate dans tous ses mots. Croiriez-vous, Madame, qu'elle m'a interrogé le plus naïvement du monde sur mon état d'âme par rapport au mariage.

Êt sur un mouvement involontaire de Josanne, Gérard affirma, rassurant :

— J'ai pris naturellement le questionnaire pour ce qu'il valait; mes réponses ont été aussi peu sérieuses que l'était le petit confesseur d'occasion. Tout s'est terminé en fou rire sur de mutuelles plaisanteries. Vous vous alarmez bien à tort; mais, si votre avis est qu'il faille enrayer même ces puériles curiosités de fillette en quête de connaître le fond du sac d'un diplomate mûr, j'y couperai court, c'est promis. Du reste, je quitte Silhoc dans deux semaines. Sera-ce, Madame, ajouta-t-il, avec la compensation d'espérer vous retrouver à Pétersbourg? Vous y séjournerez l'hiver, n'est-ce pas?

— J'y étais, du moins, la saison dernière. Pour l'avenir, continua-t-elle et un accent mélancolique brisa un peu sa voix je n'ai pas de projets. Je suis un oiseau sur la branche; mais enfin, il est possible qu'une fois ou l'autre...

— Je le désire de toute ma respectueuse sympathie, Madame, et surtout je voudrais pouvoir vous prouver, une fois ou l'autre, comme vous dites, que mon dévouement vous est acquis. Nous sommes deux morceaux de la France, rejoints par hasard; grande raison pour nous étayer mutuellement.

Josanne sourit, tendit la main à son compagnon et lui rendit sa liberté.

Il porta les fins doigts à ses lèvres.

Cette disposition à la servir, M^{me} Mirvan l'enregistra plus appréciable, plus appréciée surtout, que l'autre dévouement dont on lui avait donné l'assurance, quelques mois plus tôt, à son départ pour Silhoc. Les paroles de Boleslas, pour la première fois, revenaient à sa mémoire : « Je vous appartiens corps et âme, et n'ai rien à vous refuser. » La jeune femme, à l'occasion, pouvait donc user de l'un ou de l'autre. Mais quelle différence s'établissait entre ces deux appuis mis à sa disposition. À Gérard elle irait volontiers demander une protection, une preuve d'amitié, un conseil. N'étaient-ils pas de même race, de même monde, de semblable sélection morale? Vis-à-vis de Boleslas, une crainte, une gêne tout au moins, se glisserait, glaçant des rapports qui ne pouvaient exister d'égal à égal.

Renversant les rôles, Josanne se voyait bien venant en aide au frère de Katherine; mais il lui serait pénible d'avoir à réclamer, en retour, la moindre assistance personnelle du beau moujik.

Le service des hors-d'œuvre, véritable repas, qui, en Russie, se répète plusieurs fois par jour, sans préjudice des autres, plus importants, venait de rassembler à dix heures tous les hôtes de Silhoc.

Dans l'immense salle à manger, le jour filtrait par des vitraux anciens pour glisser sur de vieux bahuts, de précieuses faïences, de fins cloisonnés. L'argenterie massive étincelait ainsi que les carafons et les verres aux mille facettes taillées en plein cristal, que les matinaux rayons irisaient de nuances opalines.

L'aéropage féminin, dont faisait partie Josanne, se détachait, vêtu de clair, en gai contraste sur les teintes effacées des antiques panneaux de tapisserie. C'était le moment intéressant de la journée : l'heure du courrier. Ses plis nombreux couvraient un plateau de vermeil présenté d'abord à la princesse; celle-ci le repassait à son frère Michel pour la distribution particulière.

Chacun et chacune en avait ordinairement sa part, sauf le professeur, pour laquelle une lettre était l'événement rare. Katherine seule lui écrivait, mais de loin en loin, sans régularité d'habitude.

Le dépouillement postal est une distraction en tous pays, sous toutes latitudes; à Silhoc, l'élément jeune s'en faisait une vraie joie: missives d'amitié, invitations, journaux de modes, réponses aux commandes élégantes, autant de sujets d'attente joyeuse provoquant mille réflexions.

Le comte prenait un malin plaisir à aiguïser l'impatient curiosité de ses nièces, mettant une lenteur voulue à exhiber du tas de papiers ce qui les concernait.

Ce jour-là, au cours du triage, il eut un mouvement de surprise.

— Quel peut bien être ce personnage inconnu à Silhoc? dit-il, les yeux sur une lettre d'apparence modeste : « M^{me} Mirvan, chez la princesse Lidvinoff »; suscription très bien tracée : « Urgent et Personnel », souligné deux fois.

L'interrogation circulaire s'adressait aussi bien à l'équipe des serveurs qu'aux convives.

Un silence général répondit éloquent; le jeu des différentes physionomies indiquait la même ignorance sur la question posée.

Josanne avait frissonné jusqu'au fond d'elle-même et pâli d'émoi. Heureusement, personne ne songeait à l'observer, sinon Gérard, que ses yeux angoissés cherchèrent instinctivement.

Il y lut un appel de secours immédiat qui

le galvanisa; sa voix s'éleva, tandis que Michel tournait et retournait le pli d'un air perplexe.

— Mon cher ami, affirma-t-il, très résolu, je connais à Pétersbourg une Française de ce nom. Par quelle erreur, inexplicable encore, une missive a-t-elle pu lui être adressée à Silhoc? Cela n'est point de mon ressort. Mais, sans aucun doute, il s'agit d'elle; voulez-vous me passer l'enveloppe?

— Tenez, mon cher, et chargez-vous également, par le moyen de votre ambassade, si vous avez les indications assez précises, de retourner cette correspondance fourvoyée à sa destinataire. Je m'en décharge sur vous avec plaisir.

Josanne, soudain allégée, vit le papier mystérieux passer des mains du comte dans les profondeurs du portefeuille de M. d'Estrignac.

Par sa présence d'esprit, celui-ci venait de la tirer du plus cruel embarras.

En dépit du léger tremblement nerveux qui lui restait encore de cette minute d'affolement secret, la jeune femme put reprendre assez d'aplomb pour sourire aux commentaires variés soulevés par ce petit incident.

— C'est une étrangère alors, cette correspondante inconnue?

— Une Française?

— Jeune? Jolie? Laide? Agée? ajoutait Nicole avec une insistante malice.

A cette avalanche de questions, Gérard, doué d'un beau sang-froid, riposta, mi-rieur, mi-grave. Il évita toutefois d'arrêter ses yeux sur Josanne, que le rire gagnait, malgré l'ennui d'avoir à s'entendre discuter elle-même.

— Très belle, comme en général mes compatriotes, assura-t-il, saisissant l'occasion de marivauder à couvert.

Il ne s'était jamais permis de complimenter directement celle qu'il admirait chaque jour davantage.

— Jeune? En doutez-vous, princesse Nicole? Est-ce que les femmes charmantes vieillissent?

A la première réponse qui discernait le brevet de beauté à toutes les Françaises, le comte Michel s'était incliné avec une grâce très chevaleresque du côté du professeur. Il manquait rarement l'occasion de lui témoigner publiquement une attention admirative très marquée; personne n'en prenait ombrage. La tenue correcte de Josanne, qui n'attachait visiblement à cela aucune importance, sans paraître dédaigneuse des hommages qu'elle ne recherchait pas, faisait d'elle une sorte de « princesse lointaine », à l'abri de tout soupçon de coquetterie.

— Mais pourquoi cette lettre est-elle adressée chez nous, demandait Nicole, plus intriguée que les autres, parce qu'elle flairait toujours une aventure possible, un mystère à sonder.

— Je ne suis pas un devin, princesse.

Et Gérard coupa court par cette phrase sans réplique à l'énervement dont Josanne se sentait reprise.

Comme elle était sur les épines, la pauvre intéressée ! Mieux que personne, elle eût pu renseigner tout le monde, mais elle ne le voulait, ni ne le pouvait. Qui donc lui écrivait à ce nom de M^{me} Mirvan, dont elle s'était déposée en venant à Silhoc ? Katherine avait-elle eu une impardonnable distraction ?

Josanne a hâte de connaître le mot de l'énigme. Hélas ! il faut attendre que M. d'Estignac ait l'occasion de lui remettre, sans témoins, ce document dont il reste jusque-là le discret dépositaire. De nouveau, elle se félicite de la présence providentielle du Français à Silhoc. Combien elle réproouve, à présent, le sentiment de trouble, d'ennui ressenti à son apparition. Non seulement Gérard n'a entravé en rien, par une ingérence maladroite, sa fière indépendance, mais il a respecté aussi les réticences dont elle enveloppe l'histoire du temps écoulé jusqu'à leur fortuite réunion. Et il n'est point sans mérite, car il est clair qu'il s'in-

téresse vivement à cette personne charmante mêlée aux meilleurs souvenirs de sa première jeunesse.

Il se rend compte de la tristesse, des dangers mêmes, inhérents à cette absence totale de protection dont il souffre pour elle. Jeune, jolie, orpheline et veuve; privée de toute fortune il le pense, puisqu'il la voit soumise au travail, à la dépendance et, par surcroît, exilée.

Grand, robuste et fin tout à la fois, Gérard donnait une impression de calme et de fermeté. Quand la petite princesse Nicole avait dit, non sans fierté, à Josanne : « M. d'Estignac est mon grand ami », elle s'enorgueillissait à juste raison d'avoir pu attirer à elle une personnalité dont la société russe se disputait la faveur. Hélas ! sans s'expliquer pourquoi, l'enfant constate un changement subit dans la manière d'être du grand ami d'hier. « Tout à fait indifférent et sot, M. d'Estignac à présent », se disait-elle avec plus de dépit que de vrai chagrin. Il paraissait ne plus s'apercevoir des petits signes de connivence adoptés entre eux, gaminement, quand la fillette invoquait son aide pour un désir, une fantaisie. Hier, complaisamment, Gérard se prêtait à ce jeu de muette entente. Que de leçons ainsi escamotées ! Combien de fois, grâce à lui, avait-elle réussi à faire partie de la bande joyeuse dirigée par l'oncle, peu sévère, pour d'intéressantes escapades, dont à l'ordinaire, à cause de son âge et de ses études, Nicole était exclue ! Eh bien ! depuis huit jours, on eût dit qu'une fatalité s'acharnait à rendre difficile, impossible même, toute dérogation aux règles de travail établies. Finis aussi les gentils tête-à-tête du matin, quand, échappée de sa chambre en contrebande, tandis que ses aînées dormaient encore, la petite princesse venait rejoindre le Français. Elle arrivait en courant, les cheveux en bataille et sans apprêts, pour se suspendre au bras du fumeur et arpenter avec lui les allées humides de rosée. Une cigarette à sa lèvres

rose pour obliger Gérard à ne pas interrompre la sienne, elle trouvait délicieux de jouer un tout petit peu à l'émancipée avec ce beau chevalier. Oh ! il ne la traitait pas comme elle eût voulu, en jeune fille, mais il la laissait exposer ses idées, raconter ce qui lui passait par la tête et riait de tout son cœur du jargon pittoresque dont elle usait. Il paraissait si bien s'en réjouir, qu'elle se grisait elle-même de paroles et de joie.

Hélas ! Tout cela est devenu de l'histoire ancienne. Gérard avait été docile à l'injonction de Josanne, et ses nouvelles façons, habilement amenées, impliquaient le changement volontaire. La fine intuition de la fillette se trouvait désorientée. Le grand ami savait se dérober à tout tête-à-tête et, pour les éviter, prenait des airs absorbés, absents, bien dans la note d'un parfait diplomate. Cet aspect nouveau interloquait, intimidait Nicole et vieillissait Gérard à ses yeux.

Peut-être à la veille de reprendre sa part de responsabilité dans les affaires, s'y entraînait-il à l'avance ? Ou bien, voyant arriver la fin de ses vacances, s'attristait-il de quitter Silhoc ? « Cela serait gentil, songeait Nicole, mais pourquoi ne me le dit-il pas ? » Et tour à tour indignée, peignée ou indécise, la jeune Russe, ne sachant que penser, prenait finalement le parti de jouer la dignité et l'indifférence.

Cette décision changea ses allures, mais aussi le cours de ses idées. La passionnette se mourait, faute d'aliment. Ainsi l'avait voulu Josanne, la sagace donneuse d'avis.



M^{me} Mirvan est en possession de la lettre.
M. d'Estignac vient de la lui remettre avec

un sourire d'entente amicale et courtoise. Sans un mot, il l'a déposée entre les mains de la jeune femme et, vivement, il est parti.

Dans la solitude de sa chambre, Josanne considère d'abord l'écriture inconnue. « Urgent, personnel » ! La calligraphie est appliquée et paraît celle d'un enfant. En effet, la missive est rédigée en russe et porte la signature du jeune Dimitri.

Katherine serait-elle malade ? Car, empêchée seulement et chargeant son frère de la remplacer, l'adresse eût été tracée par elle, ou tout au moins, dictée suivant les conventions. Josanne, intriguée, lisait :

Bien-aimée Barina,

Je ne peux m'adresser qu'à vous dans l'inquiétude que me donne Boleslas. Hier soir, un hasard m'a fait découvrir des choses terribles; bien vite, j'ai fait causer Katherine pour avoir le nom des amis et du château qui vous possèdent, pour tout vous écrire. Je m'apercevais depuis quelque temps que le grand frère fréquentait des hommes dangereux, des nihilistes. C'est une bande de révolutionnaires. Ils organisent les mauvais coups et les font exécuter par un d'entre eux qu'ils tirent au sort. Tout le monde sait ça. On en cause tout bas; la police les surveille. De cette bande, Boleslas s'est mis ou va se mettre. Je ne suis pas complètement au courant. Il parle avec eux au sortir du chantier, sans se méfier de moi. Ce ne doit pas être bon ! Inquiet, j'ai écouté ce qu'ils lui disaient. On veut obtenir de lui une promesse, un serment, qu'il n'a pas encore voulu prêter, paraît-il. — Laissez-moi agir comme je l'entends, disait le grand frère. — Non, répondaient les autres; tu as nos secrets maintenant. Tu sais beaucoup de choses, il faut être avec nous et donner ton concours, ou bien... — Ils avaient tort d'essayer de le menacer : Boleslas a de l'orgueil, il est susceptible, brave et pas endurant. — Si je partage vos idées, a-t-il répondu, je garde mes droits et la liberté de me retirer si vos agissements ne me conviennent pas. C'était entendu ainsi quand vous m'avez demandé d'assister à vos réunions. Je vous en ai juré le secret

et je mourrai plutôt que de le trahir. Inutile de me menacer, ce n'est pas le bon moyen. Je n'ai peur de rien et, de plus, je suis un loyal compagnon incapable de vous vendre. Vous le savez tous. — Il devait avoir, en disant cela, sa méchante figure obstinée, car ils n'ont pas insisté ce soir-là.

Que faire pour obtenir qu'il n'aille plus avec ces gens-là? Car ils finiront par l'entraîner dans quelque vilaine affaire. Si je parle de cela à Katherine, elle aura du chagrin, car elle ne se doute pas de choses semblables. Sa santé n'est pas forte depuis l'accident; le médecin lui trouve une faiblesse au cœur, une secousse pourrait la mettre en danger! Puis, Boleslas aurait vite fait de deviner que c'est moi qui l'ai mise au courant et qu'est-ce qu'il ferait alors au pauvre Dimitri? Si vous étiez ici, le grand frère écouterait vos conseils, vous saviez si bien vous moquer de ses idées et les remettre en place. S'il n'avait pas l'air de se rendre, au fond, il comprenait que vous parliez juste, et puis, il vous aime tant! Je l'ai vu, après votre départ, si triste, si absorbé que chez nous on le disait malade. Il le laissait croire. Mais, comme au chantier je le voyais travailler avec toute sa force, sa santé d'avant, je n'étais pas inquiet : le cœur lui faisait mal parce qu'il ne vous voyait plus. Je comprenais cela, car, moi aussi, je vous ai bien pleurée.

Son grand chagrin a dû passer, on s'habitue de force à l'absence comme à la misère, comme à tout : il le faut bien! Mais quand même, c'est vous que Boleslas écouterait mieux qu'un autre, car il n'a pas oublié, bien sûr, votre amitié si bonne.

Cette lettre est donc pour vous mettre au courant. Je vais être plus tranquille quand je la saurai dans vos mains. S'il vous est possible de parler vite au grand frère pour l'empêcher de faire un malheur, c'est le moment. Vous seule le pouvez et vous le ferez pour la tranquillité de Katherine et de nous tous. Trouvez le moyen, Barina très chère. Vous avez tant de finesse et d'intelligence. Je vous souhaite le bonjour et je vous dis à bientôt avec tout le respect, la tendresse reconnaissante d'un humble petit serviteur qui voudrait bien vous revoir.

Dimitri PIOTREVITCH.

Josanne avec une certaine difficulté, a pu ainsi traduire l'appel simple et attendrissant du jeune Russe affolé.

Où, la situation est grave, très grave pour les pauvres Piotre? Mais que peut-elle? De loin, une intervention semble impossible, et puis serait-elle suffisante pour détourner cet illuminé et le convaincre?

Que décider? De quelle façon s'y prendre? Aller à Pétersbourg joindre Boleslas est une entreprise presque irréalisable; abandonner ses fonctions avant le temps révolu ne se peut pas; et un congé de quelques jours seulement ne se demande pas à pareille distance; d'ailleurs là-bas, il lui sera difficile d'agir avec chance de succès. Boleslas doit être surveillé. D'un autre côté, quel motif assez puissant invoquer près de lui pour l'amener jusqu'à elle, obtenir de lui un déplacement que rien d'urgent n'expliquerait vis-à-vis du Russe.

Seconde complication : le rendez-vous ne peut être donné à Silhoc. Car M^{me} Mirvan, en cette circonstance, doit agir seule, sans prendre conseil de quiconque; il faut qu'elle se décide si promptement qu'elle a à peine le loisir de discuter avec elle-même.

Le bureau de télégraphe voisin transmit le soir même à Boleslas Piotrevith ces mots énigmatiques pour tous : *« Besoin urgent de vous voir; avez promis venir à premier appel. Descendez vendredi matin gare précédant celle de Silhoc. Y serai vous attendant; inutile de répondre. Silence et discrétion. Je me fie à votre amitié, votre honneur. Prenez billet aller et retour. Josanne »*

Quarante-huit heures devaient s'écouler avant l'entrevue. L'accepterait-il? Elle ne le saurait qu'au lieu et à l'heure fixés par son télégramme. Deux jours durant lesquels la jeune femme passa par les trances les plus angoissantes. Une fièvre d'attente craintive faisait battre ses tempes, la plongeant dans un pénible état d'incertitude et de regret pour

cette décision précipitée. Avait-elle agi avec sagesse et prudence?

Vingt fois elle fut sur le point d'aller à M. d'Éstignac et de lui dire : « Voilà ce que j'ai fait, ce que je vais tenter; sachez-le du moins. Même si vous me blâmez de me jeter à l'aveugle dans cette aventure, je me sentirai plus forte, moins seule pour en braver les conséquences ».

Josanne réagit contre ce besoin d'appui moral qui n'arrêterait rien maintenant, puisque le sort était jeté.

— Une de mes amies, dit-elle la veille seulement à la princesse, passe tout près d'ici; je désire la rencontrer; mais, comme il y a trop peu d'arrêt aux petites stations, avec votre autorisation, je prendrai le train pour aller jusqu'au changement de ligne. Je serai de retour à Silhoc le même soir.

C'était la première fois que le jeune professeur demandait une journée de liberté.

Paisible dans la douceur des choses, la petite gare de Silhoc se réveille à peine pour le court arrêt du train où monte Josanne. Elle n'a qu'une faible distance de voie ferrée à parcourir jusqu'à la station plus importante, but de son voyage si matinal. Il lui faudra alors attendre l'arrivée de l'express où Boleslas a dû prendre place.

En vain, durant le trajet, la jeune femme a tenté une sorte de répétition à la scène qui va se jouer. Comment abordera-t-elle l'acteur? De quelles expressions se servir pour ne pas heurter, froisser ce susceptible et dangereux personnage? S'il vient, c'est convaincu du besoin qu'elle a de son aide, de son secours, tout au moins de son conseil. Il va falloir le détromper. Quel rire de mépris accueillera l'audacieuse qui ne l'a désiré près d'elle que pour peser sur ses propres décisions...

L'orgueil du Russe le dressera en face de Josanne, d'autant moins malléable et facile à convaincre qu'il se croira joué dans sa confiance en elle.

Voici Boleslas. Car il arrive; il est là, fidèle à la parole donnée, obéissant, en dépit de lui-même, à l'appel de la belle Française. Le souvenir ardent qu'il lui garde n'est-il pas le mobile de tous ses actes? S'il s'insurge, fanatisé, contre la société actuelle, surtout contre les hiérarchies dont elle est faite, n'est-ce pas sous l'inspiration d'une misérable et folle vengeance contre le sort qui le sépare de cette femme, seule désirée? Puisqu'il ne peut s'élever jusqu'à elle, il a voulu se grandir à ses propres yeux de toute la hauteur d'une indépendance rebelle qui ne reconnaîtra désormais ni Dieu, ni maître, ni lois : mais vainement, car lui, pour qui cet être faible, la femme, comptait si peu, voilà qu'il en a rencontré une dont la supériorité s'impose à lui, dont l'intelligence domine la sienne, dont la faiblesse féminine dégage une force qui vaut plus que sa brutalité d'homme.

L'éclair de deux grands yeux calmes, fiers et railleurs, a réduit Boleslas, quoi qu'il fasse. C'est pourquoi il accourt sans discuter, sans chercher à connaître le motif de l'injonction pressante. Pour retrouver Josanne, la voir quelques fugitifs instants, il n'a pas hésité à faire le long voyage. Elle l'appelait, cela suffit; le voilà!

Et, comme deux amis, ils s'abordent de la façon la plus naturelle et courtoise.

Le révolté, le nihiliste met de côté pour un instant les irritantes questions, les préjugés vrais ou faux. Il ne voit que la beauté de la Française et ploie sa haute taille pour baiser presque servilement la main gantée qui se tend sans apparence d'embarras ni de crainte.

Ils échangent des paroles de bienvenue banales, comme s'ils s'étaient quittés la veille. Josanne s'informe, avec une sollicitude qui touche le Russe, de la santé de Katherine, des vieux parents, de son petit ami Dimitri. Avec son aisance revenue, elle traite des questions sans portée, paraissant ne pas songer à la bi-

zarrerie de ce rendez-vous au lever du jour sur le quai désert d'une gare de bifurcation aussi inconnue à l'un qu'à l'autre.

Pourtant, dans l'échange de leurs mutuelles politesses, ils éprouvent tous deux le frémissement intérieur de ceux qui savent que la parade des attitudes, des phrases convenues, va cesser, qu'il va falloir arriver à se dire sans détour la raison évidemment grave qui les met en présence.

Boleslas n'ose parler le premier; il ignore ce que la jeune femme va lui demander. Mais sa subtilité, mieux avertie qu'au premier abord, découvre maintenant la fébrilité qui se cache sous l'impassible apparence de sa compagne. Cela ne le surprend qu'à moitié : pour l'avoir fait venir de Pétersbourg, il faut qu'elle ait un motif bien grave.

Ah ! il est tout prêt à la servir, à la protéger au besoin; son orgueil exulte à cette idée et double son amour. Josanne Mirvan, malgré sa beauté, ses millions, n'est, loin de son pays, qu'une pauvre petite femme sans protecteur ! Dans son abandon, elle n'a pas songé à en appeler un autre que lui ! Aussi respecte-t-il l'émoi deviné et attend-il avec patience...

Josanne enfin se décide; elle a pris son grand courage.

— Il nous faut aller plus loin, dit-elle. Ici nous sommes trop près des maisons. Ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu de personne.

Il la suit docilement. Elle prend au hasard un chemin qui les mène en peu d'instanths hors de vue sans les éloigner beaucoup de la gare.

Brisée par les précédentes émotions, M^{me} Mirvan s'assoit à l'ombre; son geste invite le frère de Katherine à prendre place vis-à-vis d'elle sur le talus de l'étroit sentier qui les sépare.

Le temps est radicausement beau; une brise douce tempère l'ardeur des premiers rayons de ce soleil de juillet. Josanne paraît calme. Du

bout de son ombrelle, elle brode sur le terrain caillouteux des dessins incohérents et entame l'entretien sans lever les yeux.

— Boleslas Piotrevith, je tiens d'abord à te remercier : tu n'as pas oublié ta promesse d'il y a deux mois, puisque, sur mon appel, te voici.

Il est attentif et charmé. Elle emploie le tutoiement dont, à Pétersbourg, ils faisaient usage en famille.

— Je n'ai rien oublié, Josanne Mirvan, fait-il avec ferveur et force.

— Eh bien ! redis-la-moi, cette promesse, que je sois certaine d'être écoutée, comprise et exaucée, quelles que soient mes demandes. Tu m'as dit, lorsque nous nous sommes quittés : « Tout ce que tu voudras ne rencontrera jamais un refus de moi ».

— C'est vrai.

— Tu m'affirmais être à mon service à la vie, à la mort, corps et âme; t'en souviens-tu? Es-tu encore dans cette disposition?

— Je m'en souviens. Parle, ordonne, je suis prêt; pour toi, rien ne me sera impossible.

Le Russe s'était levé, rapproché de la jeune femme, les mains étendues, comme pour un serment.

— Ne me touche pas, fit-elle avec hauteur qui le fit reculer malgré lui. Tu ne sais pas encore si mon désir, ma volonté ne feront pas de toi mon ennemi. Êt pourtant, ajouta-t-elle avec plus de douceur, Dieu sait que ton intérêt seul inspire ma démarche.

Étonné, mais subjugué, le moujik la dévisageait d'un regard ardent.

— Que veux-tu donc?

Il s'approchait de nouveau; elle le dompta encore par un énergique mouvement.

— Est-ce ma faute, s'écria-t-il, si tu es belle, si je suis captivé par cette beauté. Je te regarde et mon sang brûle, tu respires et ton haleine m'enivre...

— Un mot de plus, fit-elle avec autorité, et

je te considérerai comme un lâche, oui, un lâche qui trahit la confiance témoignée par une femme qui s'est fiée à ta loyauté.

Il poussa une sorte de rugissement. Ses yeux et ceux de Josanne se défièrent comme ceux des duellistes qui se provoquent.

Le Russe céda le premier; il eut honte de cet entraînement de passion qui diminuait, il s'en rendait compte, l'estime à laquelle son amour-propre d'homme tenait avant tout...

— J'ai promis, j'obéirai, reprit-il, avec un violent effort dont Josanne lui sut gré.

— A présent, je te retrouve tel que je t'avais jugé, dit-elle doucement.

Et, la première, elle lui tendit la main.

— Dieu t'a fait généreux et bon, Boleslas. Pourquoi ne pas t'en tenir aux qualités précieuses qui feraient de toi un être supérieur au commun de tes pareils? Écoute et comprends bien que tes compliments sont pour moi un outrage; n'y reviens pas. Un hasard, dont je bénis Dieu, m'a appris que, depuis notre séparation, tu faisais cause commune avec les nihilistes...

— Ne prononce pas ce mot si tu tiens à la vie, interrompit le Russe à voix étouffée. Ne sais-tu pas que ceux-là sont partout? Qui te dit que je n'ai pas été suivi en quittant Pétersbourg? Leur police est bien faite, va. Et comment oses-tu, toi, femme et étrangère, te mêler à nos querelles sociales? Mes raisons d'agir ne te regardent pas.

Josanne haussa dédaigneusement les épaules. Elle préférait l'impertinence et la colère du Russe à l'explosion des sentiments passionnés qu'elle avait su maîtriser à temps.

— Laisse-moi parler, reprit-elle. J'ai ta promesse, souviens-toi; tu n'as pas fait d'exception. Moi aussi, j'ai ma police, ajouta-t-elle avec un calme qui la surprit elle-même. Or, je ne suis pas là pour discuter tes droits à penser et agir hors du bon sens, mais pour t'avertir à temps des dangers que tu cours.

Boleslas eut un mouvement de suprême indifférence. Lui aussi avait repris la maîtrise de lui-même.

— Oui, je sais; pour toi la vie ne compte pas et tu ne cèdes à aucune crainte, mais tu n'es pas seul en cause et tu l'oublies; j'ai tenu à te le rappeler.

Les yeux du Russe brillèrent, mais cette lueur s'éteignit, et ce fut d'une voix mordante, avec une profonde ironie, qu'il rétorqua :

— Le danger dont j'assume les conséquences, et que tu prétends détourner, m'atteindrait personnellement. En quoi peut-il t'affecter?

M^{me} Mirvan ne comprit pas qu'il tenait à la mettre seule en cause.

— T'aurais-je fait venir, si d'autres que toi ne devaient en souffrir? Mais, pour ne parler que de toi, Boleslas, tu n'es pas fait pour servir d'instrument à des infâmes, à des lâches qui n'osent combattre à visage découvert, qui préparent dans la nuit, pour affirmer leurs odieux principes d'universelle dévastation, la bombe que demain ils te feront jeter?...

La main du Russe se posa fiévreuse sur les lèvres de la jeune femme. Prompte à se dégager, elle se redressa, le repoussant avec indignation :

— Non, je ne me tairai pas. De quoi as-tu peur? Nous sommes bien seuls, regarde autour de toi. Mais je me trompe, ce n'est pas l'espion que tu redoutes; tu sais aussi bien que moi qu'il ne s'en trouve pas auprès de nous. Ce que tu crains, c'est la vérité; je te la dirai malgré toi. Boleslas, tu trouves les théories nihilistes entraînantes, leurs orateurs admirables et convaincus. Tu me l'as dit, je m'en souviens, leurs grandes phrases te subjuguent, t'emballent; ils flattent, idéalisent le vide, le néant, la sottise de tes préjugés; mais à présent, pour toi, vis-à-vis d'eux, il ne s'agit plus de se payer de mots. En les fréquentant, tu es devenu leur chose, ta volonté va être liée à la leur sans dégagement possible. Toi, si fier, si

dressé contre tout commandement, voilà ton indépendance morte; tu t'es donné des maîtres aux ordres fanatiques desquels tu n'auras pas le droit de résister et tu devras marcher, obéir, sans discussion possible, si tu ne te dégages à temps de leur emprise. Sinon, enrôlé dans leurs rangs, une fois ou l'autre tu devras, à ton tour, devenir l'exécuteur lâche et sanguinaire d'un attentat commandé. Et tu trouves cela grand et beau de frapper l'ennemi par trahison? De sacrifier, pour l'atteindre, des milliers d'innocents? Aurais-tu la prétention, persilla-t-elle, d'élever au rang de héros ceux qui ne sont que de vulgaires assassins?

Sans paraître prêter attention à la rage concentrée qui blémissait les lèvres du beau moujik, elle lui jetait ainsi à la face l'indignité, la folie de ses théories favorites et chaque mot portait, car Boleslas, en dépit de sa colère, en sentait la justesse.

Mais il était trop orgueilleux pour s'avouer vaincu.

— Oui, ce sont des héros, des martyrs, reprit-il avec force. Ils font bravement le sacrifice de leur propre vie en cherchant à supprimer tous ceux qui font obstacle à leur juste cause.

M^{me} Mirvan, confondue d'un pareil fanatisme, considéra le Russe pour bien s'assurer qu'il parlait de bonne foi.

— Voyons, Boleslas, reprit-elle plus doucement, ne désespérant pas encore d'arriver à le convaincre; vouloir la ruine, l'anéantissement de tout, pour la réalisation d'une chimère, c'est ce que tu nommes une juste cause? Ton esprit, que je jugeais loyal et sain, admet alors comme possible de se mettre au niveau et au service de fous furieux, de bêtes sauvages lâchées à travers la société? Car ils sont cela ceux qui t'entraînent, et je veux, de toute la force de mon intérêt pour toi, t'arracher à ce rêve insensé qui t'hypnotise, avant qu'il ne devienne l'atroce réalité qui, j'en suis sûre, te ferait

horreur, dès qu'elle prendrait corps et tuerait à jamais mon amitié pour toi.

Il l'écoutait, entendait les phrases sans plus chercher à en rétorquer l'argument, car Josanne avait touché la seule corde sensible chez cet être tout d'une pièce en qui rien d'autre qu'elle ne comptait vraiment, depuis qu'elle était apparue sur sa route.

Quoi ! cette étrangère jeune et délicieuse n'était, en cet instant, occupée que de lui ! Seul l'intérêt qu'elle lui portait la faisait agir et parler ! Ses duretés alors lui devinrent douces, car il goûtait le pur dessin des traits, la courbe lourde de la chevelure dorée ; il regardait la prunelle foncée se mouvoir dans l'ardeur convaincue de la physionomie des yeux purs, les cils battre, la bouche articuler les syllabes. Il sentit ce choc au cœur que donne soudain, à certaines minutes de la vie, la main de la destinée. Après que l'on a subi ce choc, on n'est plus tout à fait le même... La voix de la Française coulait comme un baume sur le mal de sa conscience éveillée.

— Si je te fais de la peine en parlant ainsi, continua-t-elle, toujours douce, c'est que je ne puis rester indifférente au sort de ceux que je considère comme des amis, et ce sort, heureux ou malheureux, tu le tiens entre tes deux mains, Boleslas. En ce moment se joue par toi leur destin à tous.

Un dernier levain de rancune restait encore au fond de la pensée du Russe.

— Si vraiment tu avais tant d'amitié pour nous, Josanne Mirvan, pourquoi avoir abandonné notre sœur Katherine quand elle aurait eu besoin plus que jamais de ta présence ? Estropiée, malade, tu l'as laissée seule à Pétersbourg, alors que ta société lui aurait été si utile ; mais d'autres amis, des grands seigneurs ceux-là, plus fortunés que nous, t'offraient le luxe de leur palais d'été, les jouissances journalières en regard desquelles l'affection ressentie pour les pauvres moujiks que nous

sommes, les pauvres moujiks qui pourtant ont été les premiers à t'accueillir quand tu étais exilée et triste, devenait bien peu de chose.

A ce reproche inattendu et immérité, Josanne eut un singulier sourire.

— Sais-tu, Boleslas, pourquoi je suis venue à Silhoc? Sais-tu en quelle qualité je partage l'existence, il est vrai large et confortable, des grands seigneurs dont tu es si jaloux? Je suis chez eux comme simple professeur de français, en remplacement de ta sœur Katherine.

— Toi? Toi? Professeur? Êt ils te paient? Êt tu n'es pas humiliée de toucher cet or dont tu n'as pas besoin?

— Que tu es naïf!

Êt Josanne souriait.

— Il n'est pas pour moi, le prix de ces leçons bien payées. J'ai voulu profiter du seul moyen à ma portée d'acquitter, vis-à-vis de ta sœur, ma dette de reconnaissante affection. L'ingrate que je suis se donne la joie — oh! la grande joie! — de vous être utile à tous. A présent, tu sais tout; me refuseras-tu encore la promesse de redevenir l'honnête travailleur que tu étais, et auquel je pouvais donner, sans frémir, mon estime? Reconnaîtras-tu, enfin, que l'amitié, même de ceux qui possèdent plus que toi, peut être sûre et serviable?

A l'étrange confiance à laquelle il était si loin de s'attendre, la résistance de Boleslas céda, définitivement vaincue. Toutes ses préventions, ses convictions intransigeantes s'effondrèrent comme un château de cartes. Pas un instant il ne douta de la véracité de Josanne. Le raffinement de délicatesse dont témoignait la façon simple et discrète de l'acte de dévouement qu'elle lui révélait, l'atteignit en plein cœur.

L'appréciation de l'orgueilleux moujik s'en exagéra même l'héroïsme. Pouvait-il savoir et comprendre combien avait été facile, salutaire et non pénible à M^{me} Mirvan le service rendu à la pauvre malade? Ainsi, sans autre obliga-

tion que la volonté de son cœur dévoué, la jeune Française n'avait pas hésité à descendre au même rang que ses obligés ! Elle, digne, à ses yeux, de tous les hommages, de toutes les couronnes, s'était faite dépendante ! Elle ! Salarinée !... Venue en leur pays pour jouir avec plus de liberté de sa fortune, de ses loisirs, M^{me} Mirvan aliénait tout cela ; son travail remplaçait celui de Katherine et son gain servait à entretenir chez eux le bien-être coutumier.

Il se courba presque à ses pieds.

— Ceux qui possèdent l'amitié d'une femme telle que toi, murmura-t-il avec ferveur, ont un ange invisible à leur côté. Le miracle, le voilà ; ta fascination, je la subis. Ah ! Josanne Mirvan, pardonne et fais de moi ce que tu voudras. En retour, seulement, aie donc un peu plus que de l'amitié pour celui que tu as sauvé aujourd'hui. Non que je le mérite, je suis indigne, mais plus tard, si je réussis à me hausser jusqu'à toi...

Sur un mouvement d'effroi de la jeune femme, il reprit, d'un ton plus humble, sinon plus calme :

— Non, je suis fou, je sais que je ne suis pas de ton rang, je sais que je ne m'élèverai jamais à ta hauteur, mais vois combien je te respecte. Je n'aurais qu'à fermer les bras pour t'avoir et tu es libre. Je te regarde et je ne comprends pas moi-même ce qui me retient de t'adorer autrement que par mon âme. Laisse-moi m'éloigner, il est temps...

Il posa ses deux mains puissantes sur les épaules de Josanne, qui cachait sa violente émotion, et plongea ses yeux sombres dans les yeux humides qui ne se détournèrent pas.

— Aime-moi un peu dans ton cœur, dans ton souvenir ; cela me sera doux à penser. Adieu ! Il est l'heure de partir ; mais à bientôt le revoir, le bienheureux revoir à Pétersbourg, n'est-ce pas ? Êt vis en paix : ce que tu condamnes et défends, je le rejette pour mériter toute ta confiance, reconquérir ton estime.

— Tu es un brave, je te considérerai désormais comme un loyal serviteur de l'ordre; ta promesse vaut un serment. J'ai mesuré la force de ton cœur. Ne sois pas malheureux, ne désire pas ce que je ne puis te donner. Tu sais te commander, tu le sauras encore. Va, retourne près de Katherine, soutiens-la de ton affection; elle ne se doute de rien et ne l'apprendra jamais de moi, je te le jure. Adieu, Boleslas, reprends ta vie d'honnête homme au point où tu l'avais laissée. Dieu fera le reste.

Avec énergie pour rester calme, mais tous ses nerfs tendus à se briser, la jeune Française, debout en face du Russe presque agenouillé, avait repris son attitude voulue de statue froide qui la rendait pour lui si distante.

Boleslas, dompté, redressa sa haute taille, et, sans oser toucher la main qui, volontairement, ne s'offrait pas, il effleura seulement de ses lèvres émuës, avant de se relever, l'étoffe flottante de la cape de drap bleu rejetée sur le bras de la voyageuse.

Puis, il partit sans se retourner.

Josanne entendit quelques instants le bruit de ses pas sonnait sur le sol pierreux. Ce bruit décrut, puis s'éteignit. Le coude du chemin fuyant lui dérobait maintenant la haute silhouette du beau moujik. Elle retomba alors assise sur le talus, sa tête fatiguée entre ses deux mains, anéantie, sans force, sans pensée. Un quart d'heure de ce repos dont elle avait à peine conscience s'écoula ainsi. Puis, un sifflet aigu déchira l'air, la faisant violemment tressaillir. Le train qui allait emmener Boleslas entra en gare. Un second appel de sirène suivit de près le premier et, comme un long serpent noir, l'express fila dans la vallée, suivi du regard soulagé de Josanne.

A présent seulement qu'il est loin, elle se rend compte du danger couru et ne peut plus comprendre son audace de l'avoir affronté; mais enfin, c'est fait; elle a réussi. Boleslas ne reviendra pas sur sa parole; de cela elle est cer-

taine. Mais elle ne pourra plus feindre l'ignorance sur ses intentions audacieuses à son égard; le séjour à Pétersbourg pour elle deviendra impossible. Quelles folles espérances enporte-t-il avec lui? Se fait-il vraiment l'illusion d'arriver un jour à prétendre à sa main? Espère-t-il la toucher, l'émouvoir par son amoureuse soumission? N'a-t-il pas pris la mesure de ce dont elle est capable pour obliger des amis, même inférieurs et obscurs!

A son tour, le cœur lourd et se sentant plus craintive que jamais devant la vie, M^{me} Mirvan, une heure plus tard, reprenait en sens inverse, pour rentrer à Silhoc, le train qui l'avait amenée le matin.

L'existence ne lui réserverait-elle pas enfin la quiétude, la sécurité : ces indispensables bases de la paix intérieure? N'est-il pas étrange que, maîtresse en apparence de la direction de ses actes, elle ne puisse arriver à en écarter l'emprise d'autrui?

Quoi qu'il en soit, la jeune femme garda le silence sur l'aventure qu'elle avait eu un instant la velléité de conter à M. d'Estignac.

Si une sympathie grandissante la rapprochait de Gérard, l'indépendante jeune femme ne voulait pas l'alimenter davantage. Non qu'elle songeât à se soustraire à la douceur d'un mutuel attrait, mais elle voulait s'en tenir là. Car aimer d'amour, non! Josanne ne connaît de l'amour que l'horreur de la chaîne...

Une affectueuse amitié, voilà ce qui peut exister entre elle et lui; et, bien que M^{me} Mirvan éprouve un vif regret à voir s'éloigner le diplomate dont le départ est prochain, elle arrive à se persuader qu'elle y sera indifférente. Elle est trop inexpérimentée sur les choses du cœur, pour prévoir que l'amitié entre eux a toute chance de se transformer en l'autre sentiment, qu'elle repousse.

Gérard arrive cependant à prendre dans le cours habituel de sa pensée une place prépondérante. La volonté de jouir avec quiétude du

présent ouvrit une phase psychologique nouvelle en Josanne. Une sérénité inattendue l'imprégna; rien ne subsista du désarroi torturant où l'avait fait retomber l'incident du frère de Katherine. Comme des ténèbres se déchirent s'entr'ouvrit, pour l'exilée volontaire, une ère de magie, une éblouissante vision levée en son esprit; légères jouissances, sans motif précis, mais si secourables qu'elles noyèrent dans leurs ondes lumineuses la nuit des heures passives écoulées sans joies.

Josanne s'en métamorphosait. Un éclat de radiuse jeunesse colorait maintenant ses joues. Dégagée de la lassitude morale, rendue au besoin de vivre, laissant là les sursauts de pessimiste détresse pour des pensées d'espoir non formulé, la jeune femme de vingt ans apparaissait subitement dans toute la splendeur de son épanouissement. Elle se contentait à présent de goûter la douceur paisible de son existence à Silhoc. Elle y promenait des idées sages, des désirs simples, en accord avec le calme et l'occupation qu'elle y était venue chercher.

Le comte Michel la regardait aller, venir, l'écoutait parler, attentif, intéressé à sa transformation.

La jeune Française, à son arrivée chez la princesse, donnait l'impression d'une âme inquiète, non fixée, en dépit de l'aisance extérieure. Depuis, tout récemment, elle avait déroncé l'observation du Russe. Alors, une grande curiosité s'était éveillée en lui. Il eût aimé à connaître tout ce qui la concernait. Un cortège de revers — il s'en doutait — devait avoir tenu trop fidèle compagnie à cette jeune femme pensive qui, tout à coup, en rejetait l'accablement. Sous quelle influence? De par quel réconfort invisible? Une floraison d'enthousiasmes, de communicative gaieté, réprimée jusque-là dans les tréfonds de son être voilé, naissait visiblement. Quelle cause soudaine, connue d'elle seule, éclairait maintenant le vi-

sage de cette jeune fille, attachante autant par sa grâce que par l'intérêt du mystère dont elle enveloppait son passé?

Michel était hanté, obsédé en quelque sorte de l'idée d'intéressantes découvertes. Katherine Piotrowna, en recommandant Josanne à la princesse, avait pris toutes responsabilités sur son introduction dans l'intimité familiale. Aucune ombre fâcheuse ne planait donc sur la jeune étrangère déléguée en ses lieu et place. Mais Katherine n'avait pas parlé du milieu social de M^{lle} Lesbard. D'où venait-elle? Que deviendrait-elle en quittant Silhoc? Pourquoi ce silence sur tout ce qui la concernait? Autant de questions que se posait Michel.

Le stage de M^{me} Mirvan touchait à son terme; l'événement qui seul en avait troublé l'agrément n'avait pas eu de répercussion. Bolleslas, remis par elle dans le droit chemin, avait eu le tact de ne l'importuner ni de lettres, ni de nouvelles incursions du côté de Silhoc. « Après une période de désœuvrement, écrivait Katherine à son sujet, mon frère a repris le travail interrompu, j'ignore pour quelle cause, et s'y adonne avec ardeur. » Les objurgations pressantes avaient donc porté leurs fruits.

Le double service rendu à son humble amie — dont le plus important à l'insu de cette dernière — était pour la jeune institutrice la source du grand bénéfice moral enfin réalisé. Elle avait repris goût à la vie. L'ennui, le terrible ennui démoralisateur ne la déprimait plus. La guérison semblait définitive. Attachée chaque jour davantage à la famille chez laquelle sa charitable entreprise l'avait introduite, des liens de véritable amitié se nouaient entre les princesses et leur jeune professeur.

Depuis le départ de M. d'Estignac, Josanne recommençait l'intimité de vie des premiers jours, ne quittant guère ses élèves. Joignant à un tact parfait une bonne grâce jamais démentie, elle leur devenait presque indispensable. La fière Nadège elle-même s'humanisait au

point d'en oublier sa « superbe ». Ce n'était plus par condescendance qu'elle recherchait la société de M^{lle} Lesbart. Elle confiait à celle-ci ses projets d'avenir, car la princesse Nadège se décidait à accepter la demande d'un haut dignitaire allemand présenté récemment aux Lidvinoff par des amis communs. Après quelques entrevues, ayant envisagé à froid le pour et le contre de cette union qui possédait l'approbation tacite de sa mère et de l'oncle Michel, elle arrêtait son choix, sans emballement comme sans répugnance. Le mariage se ferait, l'hiver suivant, dès la rentrée à Pétersbourg.

Malgré tous ces témoignages d'intérêt, M^{me} Mirvan se tenait toujours sur la réserve. Mais elle ne tremblait plus à l'idée qu'on découvrirait peut-être son originale supercherie. A qui faisait-elle tort en dissimulant son vrai nom, son état social, sa fortune? Quel inconvénient pouvait-il résulter de cette dissimulation, puisqu'elle avait rempli à son honneur toutes les conditions exigées lors de son entrée à Silhoc? Nul ne pouvait trouver à redire au motif qui l'avait guidée, et sa conscience dormait bien en paix. Une seule impression de malaise, mal défini, subsistait en elle, vis-à-vis du frère de la princesse, mais c'était en raison seulement de l'examen dont elle se sentait l'objet et qui la gênait. Si le comte s'en fût tenu aux prévenances courtoises, chevaleresques et toujours correctes du début, Josanne aurait pu n'y voir qu'un intérêt flatteur. Mais le regard pénétrant la suivait, l'enveloppait toute. Quelle raison nouvelle avait-il de l'observer ainsi? Perçait-il son incognito de femme? Elle ne le croyait pas. Mais cette attention soutenue, jointe au désir visible de se trouver sur son chemin, de chercher toutes occasions de causer avec elle, de lui être agréable, prenait elle seulement sa source dans un sentiment de pitié protectrice et dévouée? Aux yeux du Russe millionnaire, la jeune institutrice devait paraître un pauvre oiseau migrateur obligé de

chercher le nid provisoire avec l'incertitude terrible de le savoir où se blottir demain. Que l'hirondelle française eût choisi sans cette raison l'exil, pouvait-il le supposer? Et M^{me} Mirvan souriait à l'idée de cette compassion, qui tombait à faux.

Ce qui échappait à la jeune veuve, c'est que sur ce sentiment de pitié s'en greffait un autre. Ce n'est pas impunément qu'un homme dans la force de l'âge côtoie durant plusieurs mois une jeune et jolie personne digne du plus admiratif intérêt. L'élégante dignité de celle-ci, sa gaieté simple, sa parfaite éducation témoignaient d'un atavisme de bonne race et d'une énergie de volonté peu commune qui se devenait aussi au pli fermé des lèvres, pourtant ornées d'un joli sourire. L'institutrice égalait en tous points ceux devant lesquels elle s'effaçait, sans orgueil, avec l'aisance exquise qu'elle savait mettre en tout. L'homme déjà mûr se rendait compte de la place que conquerrait dans son estime d'abord, puis maintenant dans son cœur — jusque-là fermé à tout sérieux amour — l'attrayante étrangère.

Vainement le noble Russe sondait la profondeur de l'abîme social qui les séparait; vainement il entrevoyait les résistances, les objections sensées que soulèverait chez sa sœur d'abord, à la Cour, dans le cercle de ses hautes relations, la réalisation d'une pareille mésalliance. Il en était arrivé à vouloir de toute sa volonté épouser M^{lle} Lesbart.

L'équilibre du comte Michel se trouvait subitement en défaut.

Mais aussi quel rêve délicieux ce serait de passer la vie près de cette enchanteresse, dans l'intimité de ce cœur énigmatique et troublant! Quel rêve d'en être aimé, de voir tomber de ces lèvres fières, si closes à toute expansion, les mots qui unissent deux êtres.

Pour en être arrivé, même à l'état de rêve, à envisager la possibilité de fixer l'existence

toute de caprice et de variété qui avait été jusque-là la sienne, il fallait que le célibataire endurci fût bien pris dans les filets de l'amour. Il avait suffisamment appris à connaître Josanne pour savoir que les efforts d'une vulgaire séduction n'entameraient jamais le pur cristal dont elle était faite, dont son âme avait la limpidité et aussi l'apparente froideur.

Vis-à-vis de lui — comme de tous, du reste — la jeune Française, en effet, tout en se montrant gracieuse, gardait une attitude qui créait autour d'elle une barrière isolante. Le fin psychologue — qui se flattait, avec quelque raison, de pouvoir déchiffrer les plus incompréhensibles dessous d'âme féminine — s'arrêtait devant la complexe et irritante énigme réalisée par Josanne. Celle-ci avait de la vierge la juvénile apparence, les roseurs délicates des subites impressions; mais à certains indices, en plusieurs circonstances soigneusement notées par le tenace analyste, quelque chose d'inusité, une nuance fugitive la marquait soudain de l'empreinte qui n'appartient qu'à celles à qui la vie a livré tous ses secrets.

Et ce mélange de fière candeur et de savoir avait pour Michel un grand attrait. Il se désintéressait d'ailleurs de tout ce qui n'était pas Josanne.

On était cependant à l'heure où partout couvaient les forces mauvaises qui bientôt allaient exploser, soulevant les pays, entraînant malgré eux les peuples, bouleversant la quiétude où s'endormait l'imprévoyance générale. En Russie comme ailleurs, on ne voulait pas croire à la guerre, et pourtant chacun en parlait. Quelques avisés, traités d'affreux pessimistes, d'augures sinistres, l'entrevoyaient fatale. La masse comptait sur une solution pacifique. Il avait été si souvent question d'inévitables chocs, et toujours les choses s'étaient arrangées. En d'autres circonstances, Michel eût été du nombre des rares clairvoyants, mais son éloignement actuel des centres politiques, l'hyp-

notisme ambiant de la campagne tranquille où l'amour chantait en lui pour la première fois sa berceuse, tout contribuait à dérober à son esprit engourdi la vision menaçante. Le présent seul retenait sa pensée, ce présent charmeur...

A peine jetait-il des yeux distraits sur les feuilles du jour; il en remettait à plus tard la lecture autrefois quotidienne, parcourait, l'esprit ailleurs, quelques colonnes sans fixer son attention sur les pronostics chaque matin plus accentués. Replié sur ses préoccupations amoureuses, il fallut une lettre de Gérard d'Estignac pour dériver brusquement le cours où il laissait paresseusement s'engager la barque de ses destinées.

Mon cher ami, écrivait le jeune homme, il n'y a plus de doute, l'Allemagne veut la guerre. Elle arme en ce moment l'Autriche contre la Serbie pour déchaîner les hésitants. Les pourparlers de paix n'aboutiront pas. Il y a quelques jours, lorsque notre Président offrait en rade de Cronstadt, à bord de la *France*, son dîner d'adieu à vos Souverains, on espérait encore. Aujourd'hui, finie la quiétude! Ma démission d'attaché à laquelle je travaillais depuis mon départ de Silhoc vient d'être acceptée. Je vais regagner mon pays menacé, décidé à servir dans le rang, si, comme je n'en doute plus, il a besoin de ses fils. En ce cas, votre Tsar étant notre fidèle allié, bientôt peut-être, mon cher Michel, nous serons frères d'armes. Voilà de quoi doubler les liens de notre solide amitié, car, tel que je te connais, tu reprendras du service, si votre armée venait à s'ébranler pour notre juste cause. Par quel hasard n'as-tu pas encore regagné Pétenbourg? Je t'y croyais si bien qu'hier je sonnais chez toi! A Silhoc, terre bénie, les nouvelles sont tardives; c'est pour moi la seule explication à ton absence de la capitale en ce moment de crise.

Dépose aux pieds des princesses hommages et bons souvenirs, suivant le rang et l'âge. N'oublie pas la toute charmante M^{lle} Lesbart, dont le cœur français doit battre à la possibilité de la revanche, si Dieu permet la grande et inquiétante secousse et s'il bénit nos armes.

Demeurera-t-elle en Russie? On y est du moins

à l'abri de toute invasion, tandis qu'en France... nous sommes si mal préparés!

Adieu, mon vieil ami, en attendant un revoir contre lequel la marche des événements m'a tout l'air de conspirer.

GÉRARD.

P. S. — Dans le cas où M^{lle} Lesbart désirerait rentrer à Paris, dis-lui que, par mes fonctions encore en vigueur, je suis à même de lui faciliter le retour qui deviendrait un peu plus tard bien difficile.

Cette lettre réveilla Michel de sa béate torpeur et tomba à Silhoc comme un bolide dont il ne put ménager l'effet. La consternation, le désarroi succédèrent sans transition aux jolis rires insoucians, aux gais projets subitement bloqués.

Dès qu'elle connut la lettre de Gérard, M^{me} Mirvan n'eut pas d'hésitation. En dépit des instances, des conseils contraires, elle décida son départ immédiat.

Le comte n'eut pas l'idée de contrarier cette décision. Il partait lui-même. Les événements tranchaient brutalement et mettaient Michel en face de devoirs austères qui reléguaient au second plan les fiévreuses imaginations de la veille.

Josanne s'écartait de son horizon; il ne la perdrait pas de vue pour cela. Elle resterait pour lui une douce vision. Il en garderait pieusement le secret, vivrait de souvenirs et d'espoir. L'adieu serait ainsi moins pénible.

Car la décision de Michel était prise : Français d'attaches, de relations, de sympathies et d'amour, il allait demander (sûr de l'obtenir) un commandement dans le corps des premiers volontaires russes, en formation, déjà prêts à embarquer, pour combattre aux côtés de l'alliée du Tsar. Il n'attendrait pas la mobilisation générale, si lente à organiser, il le prévoyait. L'immense armée slave, le fameux « rouleau compresseur », sur la force et la cohésion duquel il s'illusionnait comme tant d'autres, n'aurait pas à s'ébranler de sitôt, tandis que l'action

allait se dérouler formidable là-bas, suivant toutes prévisions, au pays spécialement visé : la France.

Michel y serait au premier appel, et peut-être reverrait-il Josanne.

Quant à celle-ci, elle accepta l'offre de Gérard. Se reposer sur quelqu'un de tout embarras matériel, quelle quiétude ! Combien différentes d'autrefois évoluaient, on le voit, les idées de la jeune veuve. C'est qu'elle était autre, bien qu'elle n'eût pas encore la révélation complète du changement de son cœur. Ou était l'âme frémissante, troublée, chercheuse inlassable du vrai de la vie ?

La vie ! Après son veuvage, en face de la liberté reconquise, elle la voyait comme un grand chemin droit, clair, illimité où elle pourrait courir dans la lumière. Or, elle y avait trouvé, tout comme avant, des détours, des ombres, des obstacles, des abîmes aussi, d'un genre différent sans doute. Pour s'y guider, Josanne ne pouvait compter sur personne ! Son cœur inquiet perdait un peu de son assurance primitive. Sans se l'avouer, il lui semblait bon maintenant de l'étayer, de l'appuyer, au moins pour un temps ; ce qui n'engageait en rien sa libre direction d'elle-même.

Si l'on veut garder intacte l'indépendance de sa vie, ne faut-il pas d'abord réserver celle de son cœur ? Celui-ci une fois livré, c'est avec joie et de toute volonté que s'abandonne le reste...

Josanne Lesbart emporte de Silhoc l'assurance d'une affectueuse estime et de fidèles souvenirs.

— La guerre sera courte, lui dirent les princesses ; alors vous nous reviendrez, n'est-ce pas ? En amie, si ce n'est plus autrement.

— Et si vous ne revenez pas, ajouta Nicole, dont les yeux rieurs s'emplirent de larmes, c'est nous alors qui irons vous chercher en France.

— Pauvre France ! songeait Josanne malgré elle ; qu'en sera-t-il advenu alors ?

A Péetrograd, elle ne fit que toucher barre, à peine un hâtif adieu à Katherine, bien remise de son accident. Elle ne vit pas Boleslas déjà mobilisé au camp de Krasnoié-Sélo ; ce lui fut un soulagement. Sa sœur apprit à Josanne qu'il les avait quittés, déterminé à faire son devoir de soldat sans récrimination, lui si insoumis par nature, si hostile à la discipline du rang, à l'humiliation de servir :

— Je ne sais ce qui l'a changé à ce point, ajouta Katherine.

Dans le fait accompli, elle oubliait les dangers qu'allait courir le nouveau converti ; elle était tout à la joie de lui voir renier la pratique de ses théories néfastes.

Josanne qui sait le mobile de cette évolution n'en paraît pas surprise.

L'amour farouche qu'elle inspire au beau moujik soulève celui-ci et le fait agir à l'encontre de ses rébellions. Il tient résolument sa parole ; c'est bien !

Mais M^{me} Mirvan trouve préférable de n'avoir pas à l'en féliciter, supposant bien qu'au fond de l'être orgueilleux sommeille l'espoir d'une récompense future...

Tout s'arrange ; la distance va les séparer.

Et Josanne ne reverra pas Boleslas Piotrevitch, car il tombera en brave lors des premiers succès russes en Prusse orientale.

Au sein de l'agreste campagne creusoise est toujours le château de Presles, aux toitures moussues, plus vétuste que jamais. Les inoubliables années de guerre ont passé sans altérer le calme, la paix de cette demeure. Même après le retour précipité en France de sa châtelaine, seul le concierge, antique à l'instar du logis, a continué à franchir le seuil des appartements dont il avait les clefs et la garde.

Mais M^{me} Mirvan, après la difficile et pénible traversée faite à temps, s'était fixée à Paris. Enrôlée volontairement comme infirmière-major

militaire, elle avait mis ses loisirs et sa fortune au service du pays. Prise dans l'engrenage fiévreux de ses nouvelles responsabilités, à peine avait-elle eu le temps, durant cette longue période, de songer à son propre destin qui, l'arrachant à Silhoc, l'avait rejetée brusquement sur le sol de la patrie ensanglantée.

Au chevet de ses malades, de ses blessés, s'estompèrent également les incidents de son exode. Dans les alternatives d'inquiétudes et d'espoirs, de succès et de revers successifs, ni le passé, ni l'avenir ne comptèrent pour elle; le palpitant présent absorba tout.

Quand arriva la défection de la Russie, suivie de sa révolution bouleversante, Josanne multiplia inutilement les démarches pour arriver à connaître le sort de ses amis. Le hasard seul devait la servir plus tard.

Après la signature de la paix, le printemps venu, les hôpitaux militaires évacués, la jeune veuve avait trouvé que sa présence à Paris devenait inutile. Il lui vint une nostalgie de verte campagne. Presles lui apparut le refuge naturel, le foyer bien à elle, qu'elle parerait à sa guise, où ne l'enchaînerait du reste que sa propre fantaisie. Telle l'hirondelle fatiguée, surmenée, Josanne avait donc regagné le vieux nid abandonné jadis, alors qu'elle y redoutait l'inclémence des frimas pour son cœur craintif et transi.

Mais, peu de semaines avant cette rentrée, M^{me} Mirvan était allée une dernière fois au Consulat de Russie. Là, depuis sa dernière démarche, un chef obligeant s'était chargé de mettre tout en œuvre pour arriver, si possible, à découvrir ce qu'il lui tenait au cœur de savoir.

Les récits rapportés par les rares échappés de l'enfer bolcheviste donnaient lieu, aux plus terribles suppositions sur le sort des habitants de la résidence princière de Silhoc. Existait-ils encore? Dans quel lamentable état devait être cette région charmante, où Josanne avait

repris goût à la vie, où sa jeunesse épanouie avait enfin battu des ailes, laissant entrevoir la possibilité d'un avenir moins décevant que le passé?

A peine introduite dans le bureau du secrétaire de légation, celui-ci l'avait accueillie par ces mots :

— J'allais vous écrire, Madame. J'ai reçu, hier, la visite d'une jeune personne qui dit être la princesse Nicole Lidvinofva. C'est bien la désignation d'un des membres de la famille dont vous m'aviez laissé la liste. Tout ce qu'elle m'a rapporté du reste confirme son identité. Mais, chose étrange, votre nom ne lui a rien rappelé; elle est à la recherche de son professeur de français, une M^{lle} Lesbart, sur laquelle je n'ai pu lui donner de renseignements. Elle m'a appris également que son oncle, le comte Michel Gombarefvich, avait dû faire toute la campagne chez nous. J'ai pu, sur ce point, coordonner ses dires avec les propres indications recueillies sur ce dernier depuis votre première visite à nos bureaux.

— Le comte Michel est encore en vie? interrompit Josanne, haletante à l'idée heureuse qu'il restait encore une protection aux malheureuses femmes dont Nicole était sans doute la messagère.

— Oui, Madame, bien qu'il ait combattu à nos côtés depuis le début des hostilités. Il est encore en France, car il commandait un des régiments russes dont les soldats ont refusé plus tard de continuer à se battre. Ce régiment est relégué au camp de la Courtine, près d'Aubusson. Il apparaît même qu'il aurait terriblement malmené ses officiers dans les échauffourées de rébellion sur lesquelles on a fait silence. L'intervention des Français commis à la garde du camp les a sauvés. Je suis heureux, Madame, de voir vos démarches couronnées de succès. Il y en a tant qui restent et resteront toujours ignorants du sort des malheureux que leur situation de fortune ou d'intelligence ont

désignés comme victimes à la sauvagerie des Soviets. Que de ruines, de disparitions!...

Mais Josanne n'écoutait plus. Nicole à Paris! Nicole à sa recherche sous un nom qui la rendait introuvable! Elle avait hâte de serrer dans ses bras sa petite élève favorite, malgré l'appréhension d'apprendre d'elle peut-être les pires choses, si elle seule avait réussi à échapper par miracle soit au massacre, soit à l'emprisonnement.

M^{me} Mirvan, au sortir du Consulat, avait couru à l'adresse laissée par la jeune rescapée; elle ne rentrerait pas seule à Presles, Nicole la suivrait.

C'est une pauvre petite épave qu'a ramenée Josanne au vieux logis creusois. Brutalement séparée de sa mère et de ses sœurs, Nicole ignore leur destin. Il ne lui reste qu'un bien faible espoir de les retrouver. Avant de quitter la Russie, le comte Michel les laissait installées dans leur bel hôtel de Pétrograd... Pouvaient-ils envisager, les uns et les autres, l'atroce révolution où sombrerait le pays? Lors de l'envahissement par les gardes rouges de cet asile, hélas! trop en vue, les princesses avaient pu fuir, mais séparément, pour éviter d'attirer l'attention dans les rues de la capitale terrorisée. Hélas! Nicole s'était trouvée seule, le soir, au rendez-vous fixé pour se rejoindre toutes, chez les Piotre. Les autres n'y parurent jamais. Aucune recherche ne fut possible. Défense étant faite, sous peine de mort, de donner abri aux amis du Tsar, Nicole ne pouvait sortir de l'isba protectrice sans compromettre la famille qui la recueillait. Jours d'angoisse, de misère atroce, physique et morale, dont la jeune princesse ne pouvait se souvenir sans trembler encore. A partir de ce moment, elle n'avait eu qu'une idée, toute son énergie tendant à ce but : partir, gagner la France, rejoindre son oncle, le supplier de mettre tout en œuvre pour retrouver la trace des disparues, peut-être, comme elle-même, erraient-elles par

la grande Russie pour essayer de se sauver de la mort.

Ce fut le récit de tout cela que Josanne recueillit des lèvres de sa petite amie. Du moins celle-là était en sûreté ! Mais l'aurait-elle reconnue ? Quelle transformation, chez la grande fillette de Silhoc ! Nicole a passé vingt ans ; c'est aujourd'hui une femme, que le malheur, les souffrances ont hâtivement mûrie. Dans les yeux immenses brille toujours le vif rayon d'intelligence de l'enfant d'autrefois. Il s'y ajoute une lueur de décision, d'intense énergie. A ces deux forces morales, Nicole doit la réussite de son plan après des années de patiente endurance, adoucies, il est vrai, par le dévouement de Katherine et du jeune Dimitri.

C'est grâce à ce dernier surtout que la jeune Slave a pu déjouer les suspicions et enfin, sous un nom et des papiers d'emprunt, arriver à se glisser parmi les rares évadés. La petite princesse ne possède plus un centime, mais, sous la robe d'étoffe commune, comme elle a grand air toujours ! Sa taille est élevée ; son apparence est celle d'une belle plante fatiguée que supporte une longue et frêle tige. Plante à laquelle il a manqué l'aliment nécessaire, l'eau rafraîchissante, les soins journaliers d'une main experte, attentive.

A Presles, rien ne lui fera défaut ; la fleur sauvage pourra s'ouvrir dans la serre d'amitié confortable et claire ; le cœur de Josanne saura doser pour elle l'ombre douce et les rayons réparateurs.

*

* *

L'auto qui les emporte sur la route relativement déserte d'Aubusson vole à une telle allure que toute conversation devient difficile. Du

reste, les deux voyageuses vivent avec leurs pensées. Elles se sont confié mutuellement le récit, dans les plus petits détails, du temps cruel écoulé depuis leur séparation. Maintenant, M^{me} Mirvan conduit Nicole à son oncle, avec l'espoir fondé qu'il la lui laissera jusqu'à l'heure qui paraît bien éloignée d'un retour possible dans leur patrie.

Le laconisme forcé du télégramme a dû émouvoir profondément le comte Michel. Il demeure étreint d'angoisse. Que lui reste-t-il à apprendre? Car l'officier, depuis l'effondrement de la Russie, était sans nouvelles des siens. Les étoiles d'or brillent sur l'uniforme kaki qui sied à la haute taille, peut-être un peu épaissie, du général Goubarefvich. Enfin, la limousine, fiévreusement attendue, est là. Nicole bondit dans les bras de son oncle; elle pleure de joie et de tristesse sur son épaule, tandis qu'il l'entraîne dans le baraquement bien aménagé qui lui sert de logis.

Josanne, discrètement, ne s'est pas montrée; elle reste au dehors. Il est naturel d'être oubliée dans le premier épanchement d'un pareil revoir. Le comte ne l'a pas aperçue.

Autour d'elle, c'est l'animation d'un camp d'internement militaire. La Courtine ressemble à une étrange ville. De larges voies, faisant fonction de rues, se bordent de tentes alignées, groupées par endroit, de baraques en planches, de magasins bâchés. Plus loin, le bourg d'avant-guerre. L'immense emplacement de la Courtine a été tour à tour un camp de concentration pour « indésirables », un camp de formation américaine ensuite. Pour le moment, il renfermait plus de quarante mille Russes, soldats relégués. Magnifiques brutes pour la plupart, matées par la présence des sentinelles bleu horizon, qui arpentaient le camp, haïonnette au canon. Que sommeillait-il de mauvais ferments ou de stupide indifférence en ces êtres mal civilisés, transplantés sur un sol qui n'était pas le leur? Les révoltes récentes que l'on avait

dû châtier sévèrement provenaient-elles des échos arrivés jusqu'à eux de la tempête sociale qui bouleversait leurs steppes?

La contemplation de Josanne a été courte; car Nicole, se souvenant soudain, s'est écriée, interrompant le flot des questions de Michel :

— Que faisons-nous, oncle chéri? M^{me} Mirvan est à la porte!

Ce nom familial maintenant à la jeune princesse, ne dit rien à l'officier qui ignore la double personnalité de Josanne.

Aussi reçoit-il un coup au cœur en se trouvant en présence de celle qui lui ramène l'enfant perdue. Quoi! C'est la délicieuse Française, l'hôte passagère de Silhoc, dont le souvenir, en dépit des événements et du long temps écoulé, a continué à dormir au meilleur de lui-même!

— Oh! Mademoiselle, dit-il, s'inclinant pour baiser à la française les mains tendues spontanément vers les siennes, je vous dois l'unique compensation à mes dures épreuves.

La jeune princesse rectifie :

— Ce n'est plus M^{lle} Lesbart, oncle chéri, vous retardez! C'est désormais M^{me} Mirvan...

Sur le cœur de l'officier retombe soudain le voile obscur qui tout à l'heure s'écartait. Depuis qu'elle les a quittés, la séduisante Française s'est donc mariée? Ce devait être. Fini, le rêve de passion, fini comme tout le reste.

« Cela vaut mieux, pense-t-il. Exilé, ruiné, je ne comptais plus, et cependant nos situations s'égalaient à présent. »

— Mes excuses, Madame, reprend-il, sans laisser transparaître dans ses paroles d'homme du monde ce qu'il ne peut exprimer. J'aurais dû penser que, pour vous du moins, la vie ne s'était pas arrêtée; l'amour devait venir à vous.

— Non, non, oncle Michel, continue sa jeune nièce, vous n'y êtes pas!

Et elle explique. M^{me} Mirvan était veuve lorsqu'elle vint au cher Silhoc; elle y avait repris son nom de jeune fille pour exercer, en

amateur, au profit des Piotre, une profession dont elle n'avait nul besoin.

Le Russe ne s'exclame ni ne s'étonne. Il admire seulement la force de volonté, la souplesse d'esprit qu'il a fallu à cette jeune Française pour tenir jusqu'au bout, à Silhoc, son rôle secondaire. Comme elle a su, sans se trahir une seule fois, se plier aux exigences de sa position, dérober son passé, sa condition de femme riche !

— Savez-vous quelque chose de notre ami, d'Éstignac ? demanda soudain Michel.

Josanne avait légèrement rougi. Bien qu'elle eût touché la trentaine, la jeune femme avait gardé la pudeur d'âme qui la conservait si jeune. Son attachement pour Gérard, entretenu presque malgré elle, faisait partie de ces choses dont on ne convient qu'avec soi-même. Oui, certes, elle était informée de tout ce qui concernait l'ami précieux qui avait veillé sur elle avec tant de respectueuse sollicitude quand, sur le même paquebot, grâce à lui, elle regagnait la France. De quelle rassurante et inappréciable protection il l'avait alors entourée ! Dans les causeries de la dangereuse traversée, il se découvrait sympathique, dévoué, oubliant pour elle ses préoccupations personnelles.

— M. d'Éstignac a pu échapper à la mort, répondit-elle sans apparente émotion. Malgré deux blessures assez graves, il a tenu chaque fois, au sortir de l'hôpital, à retourner au front. Mon poste aux ambulances m'a permis de le suivre de loin, bien qu'il ne se soit jamais trouvé parmi les blessés soignés à Paris, ce qui nous eût permis de nous revoir. Depuis l'armistice, je l'ai perdu de vue, mais je pense, ajouta Josanne, qu'une fois démobilisé, il a dû rejoindre sa mère dans les Pyrénées. Il nous parlait souvent, vous devez vous en souvenir, de la propriété qu'ils possèdent près de Pau.

— Vous devez avoir raison, Madame ; le re-

pos complet a dû sembler nécessaire à Gérard après les tranchées. J'en sais quelque chose. A certaines heures, j'apprécie même l'ennuyeuse inaction forcée, en dépit de tout ce qu'elle m'apporte de mélancoliques pensées. D'Estignac est du moins exempt de ces dernières; il peut goûter les douceurs de la paix.

Nicole entourra son oncle de ses deux bras

— Si nous arrivons un jour prochain à être tous réunis, dit-elle de sa voix caressante, nous oublierons tout le reste et ce sera encore bon de vivre. Oncle chéri, comme moi et plus que moi encore, vous aimiez tant la France! Nous y resterons; elle deviendra notre seconde patrie.

Le comte Michel soupira.

— Elle a raison, cette enfant, fit-il, s'adressant à M^{mo} Mirvan, le découragement ne doit pas éloigner l'espoir. Je vais écrire à Gérard; il doit être possible d'organiser une rencontre ici ou là. A nous deux, avec l'aide de ses anciennes relations diplomatiques, nous remuons ciel et terre. Pas plus que Nicole, je ne puis me faire à l'idée de la disparition de nos pauvres errantes...

— Je mets Presles à votre disposition, général, pour le rendez-vous, déclara spontanément la jeune veuve que le malheur de ses amis touchait profondément. Vous n'en êtes qu'à quelques heures d'auto. La Courtine est presque un voisinage et je compte que vous viendrez du reste souvent y voir Nicole. Car je la remène et la garde. Je suis si heureuse de ne pas me retrouver solitaire dans mon vieux logis.

Le comte Michel ne pouvait qu'approuver avec reconnaissance. Lui aussi sentait l'impérieux besoin d'appuyer sa pénible situation sur cette amitié offerte avec tant de simplicité qu'il en oublia, sur le moment, le danger qu'aurait couru le repos de son cœur. Accepter de côtoyer à nouveau l'intimité de celle qui reparaisait dans sa vie plus accessible qu'à Silhoc,

devenait pour le Russe, toujours amoureux, la plus douce des obligations.

Quant à Josanne, l'offre qu'elle venait de faire s'était présentée à son esprit sans la moindre arrière-pensée. Elle se retrouvait vis-à-vis du grand seigneur russe sur un pied d'égalité qui donnerait plus d'agrément, de facilité à leurs relations amicales. Réunir chez elle les deux exilés, leur faire oublier par une affectueuse commisération la perspective de deuils possibles, la perte probable de tous leurs biens, la chute de leur haute position de jadis. Oui; la jeune femme se trouvait à même d'adoucir un peu tout cela. Elle se sentait capable de cette douce tâche.

Durant le trajet du retour, elle revint sur l'idée qui maintenant l'obsédait : l'appel à Gérard suggéré au comte, la possibilité par suite que celui-ci sans tarder devînt son hôte d'un jour.

Nicole n'avait rien manifesté à la Courtine quand s'était débattue la question. Elle désirait, cela va sans dire, de toutes les forces de sa tendresse filiale et fraternelle, que M. d'Éstignac revînt vers eux. Mais elle semblait étrangement se désintéresser de sa prochaine rencontre avec lui.

L'auto fuyait d'une allure plus sage qu'à l'aller. Personne ne les attendait à Presles, et la jeune femme avait donné l'ordre au chauffeur de ne point trop accélérer la vitesse. On jouissait mieux ainsi du beau calme de cette soirée de juin qu'un secret contentement rendait doublement exquise à Josanne.

— Petite amie, vous serez contente de retrouver votre ex-chevalier?

— Oui, assurément, fit la voix un peu lassée de Nicole; mais sa présence me fera souffrir, ajouta-t-elle presque aussitôt. Tout ce qui me retrace le joli passé introuvable me torture un peu.

— Et moi, est-ce que je vous produis ce triste effet, ma pauvre chérie? J'en serais navrée...

La jeune Russe se blottit tout contre Josanne.

— Oh ! non, vous et l'oncle Michel, c'est la protection, la tendresse retrouvées. M. d'Estignac ne sera pour moi qu'un souvenir sans consolation et puis... hésita-t-elle si, quand j'étais enfant, il s'est montré un grand ami qui me devenait très cher, quand il a quitté Silhoc, le vent avait tourné. Depuis quelque temps, l'ami se montrait pour moi un monsieur quelconque. Je l'ai jugé changeant à cette époque, et cette impression demeure.

Changeant ! Cette épithète, accolée à celui qui occupait sa pensée, empoisonna pour Josanne, l'espace d'une seconde, la sérénité de ce beau soir. Puis, elle se souvint. D'elle seule était venu le changement si bien constaté par la petite victime au cœur trop tendre alors. Mieux valait laisser celle-ci dans l'ignorance de son intervention d'antan, intervention dictée à ce moment par la prudence d'un sage jugement. Au reste, l'indifférence actuelle de Nicole pour le jeune homme n'était point pour déplaire à M^{me} Mirvan. Changeant ! Inconstant ! Le pouvait-il être, le seul homme qui parlât enfin au cœur de la jeune veuve ? Non ; oh, non ; elle écarta résolument de son esprit cet écho de l'intransigeant et amer ressentiment d'une adolescente déçue dans ses premières ardeurs...

*

* *

Presles, le sombre bâtiment qu'ont envahi les lierres semble rajeuni. Et ce n'est pas seulement le soleil qui y met une insolite gaieté, gaieté de lumière, sans doute, animatrice des choses, mais surtout présence de gracieuses femmes en pleine vie.

Au dedans, les vieux corridors résonnent,

pour la première fois peut-être depuis un demi-siècle, de rires et même de fredons joyeux. Devant les ancêtres accrochés aux tentures s'épanouissent des bouquets. Au dehors, une roseraie folle enguirlande et voile les porches effrités, monte à l'assaut des troncs rugueux de chênes vénérables, s'accroche à des arceaux de fer d'où retombent à profusion les grappes embaumées : dômes fleuris sous lesquels s'étaient les belles variétés de roses remontantes, la passion de Josanne.

Au bout d'allées fuyantes aux lentilles vertes, qui gardent encore une saveur de bourgeons, s'entrevoit le miroir d'un étang bordé de joncs empanachés et de glaïeuls.

L'ordre et le goût ! Une main de femme les font régner dans les moindres recoins avec le « je ne sais quoi » que l'on goûte dès le seuil du château rébarbatif qu'a touché une baguette de fée.

C'est toute une transformation et rien n'est changé. Les mêmes boiseries, mais redevenues plus claires. Appartements et couloirs toujours tendus de toiles de Jouy, exquises par le ton inaltéré de leurs dessins vieillots. L'inimitable rococo des meubles, les pastels vaporeux dont les regards tendres ou malicieux vous guettent, les gestes mièvres des biscuits surannés, tout le décor d'autrefois, simplement remis en valeur, et réenvahi par le charme d'une grâce mélancolique de jeunesse atténuée. On songeait, en le contemplant, aux belles âmes que la sagesse conserve et que l'espoir renouvelle.

Quand Gérard d'Éstignac aborda Presles, en cet intérieur inconnu, en ce pays si différent du sien, il ne se trouva pas étranger aux choses familières. Pourtant pesait sur son esprit le poids de cinq années, d'oubli momentané de ce qui avait composé son existence d'avant-guerre : contraste si absolu des journées d'horreur et de douloureux héroïsme. Cela avait été plus qu'une trêve, un arrêt de tout. Depuis, il s'essayait à goûter l'avenir tranquille, désireux de bienfaisante inaction.

Accouru quand même au premier appel de son ami malheureux, le calme des vallées creusoises le saisit délicieusement. Ce fut d'abord en compagnie de Michel, aux environs de la Courtine, qu'il en subit l'envoûtement. Les deux amis se retrouvaient aux côtés l'un de l'autre dans un paysage aussi changé que leurs situations d'hier. Les routes contournaient, en multiples lacets à brusques tournants, des croupes rocheuses au-dessus de ravins ombreux. De l'eau, des prés, sous un ciel clair. Des fougères, des genêts aux fleurs d'or ourlant des sentiers recueillis. Des chênes, des bouleaux couvrant des pentes non cultivées; en bas scintillait le fil d'argent de ruisseaux cachés sous l'enchevêtrement d'une flore de ronces d'un rose mauve. Partout un silence presque absolu, de rares passants, des troupeaux à robe claire et, tout autour, de distance en distance, des bois, des bois profonds, touffus, paisibles...

Au bout d'une semaine passée avec Michel (déjà réconforté par la présence de son ami), ils arrivèrent ensemble chez M^{me} Mirvan. Leur premier coup d'œil glissant sur le château poétiquement sévère, grandiose en sa grâce archaïque, s'arrêta, également charmé, sur la châtelaine. Debout, à la marche supérieure d'un haut perron moussu, elle attendait l'arrêt de l'auto. Sa tête blonde légèrement rejetée, elle apparaissait en sa maturité de beau fruit aussi fine et souple que la belle jeune fille qui se silhouettait derrière elle. Plus aérienne même que celle-ci, sous la robe légère bleu de lin dont les mille petits plis, tombant droit depuis l'encolure largement échancrée, ouvraient et refermaient à chaque mouvement, sans se déformer, leurs lignes minces. Le visage légèrement rose éclairait les grands yeux sérieux où souriait l'accueil affable. La pleine lumière n'altérait pas l'éclat de jeunesse intacte, ou soudain retrouvée, que les vingt ans éblouissants de Nicole n'arrivaient point à éteindre.

Mais, si intense que fût l'admiration des arrivants, une sensation s'y mêlait, irrésistible : la crainte, chez l'un comme chez l'autre, de n'oser, pas plus qu'autrefois, tenter de franchir le jardin secret de l'intimité. Une pensée, un rêve dérobé à tous, dormaient encore à l'abri du front pur. Une expression passagère de léger embarras, vite réprimé, aurait pu se lire sur la physionomie de Josanne, quand Gérard empressé baisa la main que toute souriante elle lui avait tendue. Même la voix était un peu émue pour dire :

— Ne vous semble-t-il pas étrange, presque invraisemblable, de nous retrouver ?

Elle parlait de leur séparation comme d'un fait que seul un bienfaisant, mais anormal destin, avait pu faire cesser.

— Mais non, reprit-il; ce qui me paraît incompréhensible, c'est d'avoir pu rester si longtemps, depuis la fin de la guerre, sans chercher à me rapprocher de vous, Madame.

Cet étonnement, avivé d'un regret, sonnait très sincère dans les paroles du jeune homme.

— Si vous le pouviez, pourquoi ne l'avoir pas fait ? Mais les bonnes amitiés sont à l'image de mes roses qui se dessèchent l'hiver pour mieux refleurir au printemps, et même encore sous les ondées d'automne, insinua-t-elle doucement. Alors, vous êtes content que l'amitié dont vous m'avez donné la preuve sur le bateau sauveur fasse un nouveau rejet sur le vieux sol de Presles ?

Puis, sans attendre la réponse, que sans doute elle ne voulait pas banale, la jeune veuve se tourna vers le général que sa nièce embrassait follement.

Gérard, un peu bouleversé, songeait combien l'amour lui semblait proche de cette amitié ressuscitée, si simplement offerte de nouveau.

Il se dirigea seulement alors vers Nicole, tandis que Josanne introduisait Michel par le vestibule fleuri. La jeune Russe en robe blanche, très simple, accusait le type slave dans

tout son bel épanouissement. Gérard eut un mouvement si spontané vers elle qu'une détente se fit dans l'ancien ressentiment de Nicole. M. d'Estignac lui souriait comme autrefois, et cet autrefois, dont par avance elle craignait de souffrir, ne lui fit aucun mal. Bien au contraire, ce sourire la fit s'écrier, presque enfantine :

— Comme je vous reconnais ! Vous n'avez pas du tout changé.

— C'est vous, princesse, qui êtes transformée, dit-il, si naturellement extasié qu'elle eut un joli rire; vous voilà une femme imposante qui ne rappelle guère la petite amie de jadis...

— Et je ne parle plus argot, monsieur le Français, jeta-t-elle drôlement.

— C'est dommage, répondit étourdiment Gérard.

Il retrouvait dans les larges prunelles dorées, fixées sans intimidation sur lui, le même reflet de coquetterie innocente et malicieuse qui l'aguichait si fort chez la spirituelle fillette.

— Que vous étiez gentille, alors que vous dévalisiez mon étui à cigarettes dans nos promenades matinales ! Les jolies choses fraîches que vous me contiez ! Pensez-vous que je les ai oubliées ?

Cette fois, le rappel de ces vibrants souvenirs amena sur les beaux traits soudain contractés une expression nouvelle. Une brume embua et éteignit la jolie flamme gaie des minutes précédentes.

Gérard comprit.

— Oh ! pardon, fit-il à demi-voix, contus d'avoir maladroitement touché une corde qu'il aurait dû deviner trop sensible. C'est vrai, vous avez tant souffert, depuis ! Et c'est si triste ! Je suis un brutal de n'avoir vu en vous tout d'abord que l'heureux passé.

Avec effort, Nicole courageusement se reprenait. M^{me} Mirvan, dont la fine oreille avait saisi les phrases échangées, se hâta d'intervenir, tandis que la jeune fille regardait au loin

par la porte restée entr'ouverte avec l'évidente envie de s'éloigner. Josanne l'entoura de son bras :

— Ma chérie, savez-vous ce que votre oncle m'a dit? Il y aurait quelque espoir d'être sur la trace de la princesse et de vos sœurs...

Nicole, les yeux agrandis, devint si pâle que Gérard eut un mouvement pour la soutenir. La jeune Russe s'en aperçut. Sous son teint mat, un peu de chaleur courut.

— Oh! racontez, racontez vite, dit-elle, en s'adressant à Michel.

C'était exact et presque invraisemblable. Gérard avait pu apprendre, sans détails, que Dimitri, le fidèle, après avoir réussi l'exode de Nicole, ne craignant plus de faire découvrir celle-ci, s'était mis en rapport avec d'anciens amis de son frère Boleslas. Par eux, omnipotents aujourd'hui parmi les Soviets maîtres absolus de Pétrograd, ne réussirait-il pas à savoir si les autres membres de la famille Lidvinofo étaient, oui ou non, au nombre des victimes de la révolution. Il lui fallait vivre, faire vivre les siens, et, devenu chef de maison, le jeune moujik en assumait les charges. Aucun préjugé de race ne l'embarrassant, il trouvait préférable à la mort sans phrases d'être du côté puissant, quel qu'il fût. Katherine, dont la clarté d'esprit se doublait de l'intelligence du cœur, le conseillait aussi dans ce sens. Il fallait utiliser, pour eux et ceux qu'il pourrait servir, l'influence malfaisante des bêtes de proie auxquelles il se mêlerait. Avec une adresse, une ruse dont on ne l'eût pas cru capable, le jeune moujik, jouant du nihiliste Boleslas, se fit bien voir des camarades de l'ancien exalté. Grâce à cela, n'étant pas suspecté de tsarisme, il put, avec une patience infatigable, explorer durant des mois les quartiers de Pétrograd, ses recoins les plus sordides, les moins connus, que négligeait la police rouge.

Personne n'y répondait au signalement des recherchées. Sans doute, les malheureuses se

terraient-elles plus loin. Il y apprit du moins qu'en pleine campagne, à quelques verstes de la grande ville, il existait en forêt quelques misérables isbas, sortes de huttes formant village où vivaient, à l'écart des centres habités, de paisibles indigènes.

Parmi eux, quelques proscrits, oubliés dans le massacre; on parlait d'une femme à la chevelure toute blanche et de trois autres plus jeunes. Ce devaient être la princesse, Nadège, Sophie et Claire, ses filles. Pauvres épaves échouées par quel miracle en une telle solitude! Par quel égal prodige ces miséreux arrivaient-ils à ne pas mourir de faim ni de froid? Pour l'instant, on ne pouvait rien faire, ni savoir davantage. Combien de temps s'écoulerait encore, prolongeant le martyre des isolées? Serait-il possible à Dimitri d'aborder sans leur nuire à cet actuel refuge pour y faire luire l'espoir d'une libération?

— C'est un adoucissement à votre chagrin, conclut Josanne, de savoir au moins les princesses en vie sous une protection de vrais amis.

Gérard était reparti très vite après son apparition à Presles, mais avec la promesse formelle d'y revenir pour un plus long séjour vers l'ouverture de la chasse en septembre. Le général l'y précéderait. A cette époque, déchargé de son commandement, le camp évacué, Michel comptait reprendre sa nièce et gagner avec elle Bordeaux ou une autre grande ville. Ils y vivraient dans l'attente de jours meilleurs.

Heureusement pour Michel, dont la fortune territoriale était perdue, il lui restait quelques bons placements. De quoi vivre et faire vivre les siens. Rien, en comparaison des revenus de jadis; beaucoup, en regard du complet dénuement; pas assez pour permettre encore l'aveu de son amour. Car le Russe est au courant de la situation de celle qu'il désirait quand il la croyait déshéritée de tous biens. Que va peser son pauvre titre dédoré? La fortune de Josanne fait d'elle un parti inespéré. Une seule

chance lui demeure : M^{me} Mirvan traite Nicole en sœur très aimée, elle ne cesse de répéter combien sa présence lui est nécessaire et douce. Que de fois elle est revenue sur ce qu'aurait de pénible sa solitude à Presles ou ailleurs. Elle l'avoue avec un léger frisson qui n'est pas sans charme pour celui qui ne demande qu'à lui enlever cette angoisse.

S'il doit réussir, Michel rêve alors de faire épouser Nicole à son ami.

*

* *

Septembre vint, chaud, radieux. La vieille tour de Presles avait grand air sous le manteau de pourpre dont l'enserraient jusqu'au faite les sarments rougis de sa vigne vierge. Au-dessus de la longue avenue de feuillage, souple comme une étoffe, des hêtres en colonnes élargies formaient un berceau dont le rideau se pailletait d'or. Josanne y promenait de mélancoliques pensées. La vie se gâte souvent au moment précis où paraît devoir s'ouvrir la période de bonheur attendu. Pour M^{me} Mirvan, ce bonheur qui prenait désormais les traits de Gérard allait-il se dérober? M. d'Estignac était là, cependant, fidèle au rendez-vous. Mais la réunion tant souhaitée ne réalisait qu'en partie la joie que s'en faisait la jeune femme. Oui, sans doute, l'ami cher, très cher, se trouvait sous son toit; il ne s'était pas dérobé. Un peu préoccupé et grave par instants, il semblait, à d'autres, joyeux comme un écolier en vacances. Nicole était pour beaucoup dans cette dernière disposition; redevenue l'enfant ricieuse, insouciante, la liberté sans contrôle auprès de sa grande amie Josanne l'avait rendue à sa primitive nature, faite de fougue sauvage. Pour

avoir été interrompue trop tôt par les terribles événements, l'éducation de la jeune Russe était restée à son point de départ. Seuls, un tact naturel, une finesse rare d'intuition la sauvaient des excentricités d'allure ou de langage auxquelles l'aurait incitée son tempérament.

Et Josanne se rendait compte qu'elle n'était pas seule à goûter l'agrément de sa jeune compagne. Gérard subissait certainement son charme pimenté d'exotisme. Nicole révolutionnait un peu le calme pays : écuyère consommée, on la rencontrait dès l'aube à cheval, caracolant au travers des bois, ses longues nattes d'or sur le dos, son fin nez kalmouk au vent, le teint à peine animé par ces courses folles.

Et Gérard paraissait trouver cela charmant. Parfois, à la suggestion de son oncle, elle réclamait l'escorte du jeune homme et prenait un malin plaisir à l'effrayer de ses audaces. Puis soudain, forçant l'allure, elle semait le cavalier. Il la laissait agir à sa guise, décidé à ne pas lutter de vitesse, dans la double crainte de rouvrir sa dernière blessure et aussi de surmener la monture qui lui était confiée.

Les taquineries pleuvaient au retour; il y ripostait gaiement :

— Vous êtes unique, princesse, se contentait-il d'affirmer.

Point d'ironie dans cette phrase laudative. Quelquefois, rarement, les jeunes gens s'isolaient pour des conversations plus sérieuses dans lesquelles Nicole, animée, Gérard, recueilli, semblaient se complaire.

Josanne pouvait-elle se douter qu'elle en faisait habituellement les frais? Le comte Michel l'accaparait. Tandis que, jalousement préoccupée, elle l'écoutait à peine, le Russe l'entretenait, avec son accent doux et chantant, de mille jolies choses entremêlées de confidences personnelles. Moins distraite et surtout moins ignorante des sentiments de son hôte, elle en aurait compris le sens, mais son esprit et son cœur étaient si loin de lui!

Maîtresse de maison parfaite et femme du monde, M^{me} Mirvan soutenait ce verbiage sans intérêt jusqu'au moment où, à bout de nerfs, elle alléguait une raison quelconque pour rompre ce tête-à-tête importun et fuir la vue de l'autre couple qui la torturait.

Oui, qui la torturait.

Car le destin a vraiment l'air de se jouer parfois de nos résolutions les plus fortes, de nos décisions les plus absolues.

La page est tournée et Josanne revient à son point de départ dans la vie, alors qu'elle comptait l'organiser à sa guise, résolue à rejeter toute emprise, décidée à ne plus se donner de maître. La voilà au bout du délicieux, mais inutile vagabondage rêvé, au terme de la sensation — qui seule lui semblait exquise — de s'appartenir uniquement, de ne dépendre de personne, de ne tenir son bonheur ou son malheur, ses joies ou ses regrets que de soi. Oh ! sa chère indépendance...

Mais s'en aller seule par le monde et pour toute l'existence, avec l'insouciance du chemineau épris de liberté, c'est la renonciation à trop de joies.

Gérard n'a donc rien compris à l'amitié qu'on lui offrait ?

Nicole ! La petite amie dont elle a fait une sœur. Nicole ! La petite princesse dont la malheureuse destinée est actuellement aux mains de celle qui lui fait la vie bonne ! Va-t-il falloir se sacrifier pour l'enfant recueillie ?...

Dans l'angoisse qui la tenaillait, lui mordant le cœur, Josanne, franche avec elle-même, incapable de repousser le profond sentiment de son âme, étouffait en elle ce cri désespéré : « Mais je l'aime, moi, je l'aime ! »



Depuis l'aube, les chasseurs sont partis à la poursuite des beaux perdreaux rouges égaillés partout. Les coups de fusils se succèdent; le tableau comptera de nombreuses victimes.

Nicole a suivi, une mignonne carabine à l'épaule. Josanne s'est refusée à quitter le logis. Elle erre par le parc. Sa résolution est prise après d'amères réflexions : elle laissera le destin, quel qu'il soit, s'accomplir. Sa dignité de femme s'accorde pour cela avec le sourd remords ressenti à l'idée de souffler à sa folle petite amie la chance, peut-être unique, d'un mariage avantageux. Avec un stoïcisme qui répond bien, du reste, à la nature énergique et de prime saut de la jeune veuve, si la question matérielle seule fait hésiter M. l'Éstignac, elle annoncera son intention de doter généreusement la jeune Russe. En attendant le coup qu'elle va se porter ainsi à elle-même, Josanne se permet un retour sur les duretés du sort à son égard. Elle imagine une dernière fois, dans une vision rapide, l'idylle perdue qui eût pu naître entre elle et un compagnon de vie doux, aimant, tel que celui auquel demain il ne faudra plus penser. Idylle qui aurait effacé les mauvais souvenirs et l'image du mari qui lui a fait si longtemps méconnaître l'amour.

Dans la gaieté de septembre, les hirondelles jetant leurs cris pointus glissaient en flèches noires. La jeune femme songeait au décor tranquille et reposant des solitudes de Presles. Pour se consoler, elle n'aurait que la sympathie des choses muettes : les lignes chuchot-

tantes des bouleaux échevelés, des peupliers hautains; les eaux claires qui roulent joyeusement sous des couchants merveilleux, le parfum des roses finissantes... Tout cela si ravissant à contempler à deux... Et elle y demeurerait seule, misérablement seule en pleine jeunesse, ayant tout ce qu'il faut pour se procurer « tout », excepté le seul bonheur envié. Sans famille, sans enfants, seule, seule en face du petit tas de cendres du secret immolé. Oui, la tristesse, même en face d'une belle nature que n'animerait nulle tendresse, aurait raison de son courage.

Plusieurs détonations d'armes à feu, plus rapprochées, firent tressaillir M^{me} Mirvan; un cri étouffé leur succéda. Puis, le silence... Un frisson la secoua toute. Qu'arrivait-il? Était-ce un accident?

Dans un éclair, son imagination malade évoqua l'apparition d'un corps sanglant qui, ici même, un jour, lui fut rapporté. Allait-elle encore avoir l'horreur d'un semblable drame? Et sous quels traits la seconde victime?

A quelques pas de la promeneuse, les enchevêtrements du taillis se sont écartés; un épagueul en a bondi; à sa suite un chasseur dont la haute taille s'immobilise à la vue de Josanne. C'est Michel; il paraît très agité et fait des gestes d'appel. Elle a compris. Son appréhension était justifiée. Gérard! Gérard! Oh! mon Dieu! Elle accourt. Le Russe, sans l'attendre, s'était rejeté dans le fourré; de la crosse de son fusil, elle le voyait se frayant un passage. Les branches craquaient autour de lui, s'affaissaient sous le poids de ses bottes. Sans paroles, l'haleine coupée, Josanne suivait, inconsciente.

La voilà au but; dans un enfoncement tapissé de hautes fougères, apparaissait le tableau redouté : d'Estignac étendu, le visage exsangue, Nicole soutenant sur ses genoux la tête aux traits immobiles. Ce n'est pas tant la

douleur qu'un mortel effroi qui convulse ceux de la jeune fille.

— Vous me l'avez tué ! jette dans un cri Josanne, tombée près du corps sans mouvement. Le comte Michel, arrivé le premier, penché aussi vers son ami, se releva brusquement, comme cinglé d'un coup de fouet inattendu.

« Vous me l'avez tué ! » Quel désespoir fou dans ces mots qui trahissaient leur auteur ! Mais déjà M^{me} Mirvan s'était ressaisie ; l'instinct de l'infirmière l'emportait sur la sensibilité de la femme. Nicole, qui n'apparaissait ni surprise, ni peinée de l'injuste reproche, lui murmurait :

— Il perd tout son sang !

Et sa main d'enfant continuait à comprimer de toute sa force la poitrine du jeune Français. Alors, son sang-froid revenu, Josanne écarta vivement, bien qu'avec délicatesse, la veste et la chemise rougies.

Non, personne ne l'avait touché, son Gérard. C'est l'ancienne blessure qu'un mouvement trop brusque, ou une chute, a fait rouvrir. Aidée du général silencieux, auquel elle indiquait ce qu'il y avait à faire, la jeune veuve ligaturait de bandes fortement serrées autour du torse la plaie aux lèvres saignantes. Nicole, à deux pas maintenant, appuyée à un arbre, contemplait, avec une expression énigmatique sur sa physionomie blanchie, les mouvements adroits, mesurés, de sa grande amie. Ses yeux à reflets scrutaient le visage à présent impassible de celle que, tout à l'heure, elle avait vue transformée au premier choc par une douleur que nul dans son entourage ne l'eût crue capable d'éprouver.



Dans la vaste chambre claire, adossé aux oreillers que maintient une main attentive, Gérard a repris connaissance; mais dans un coma de délicieuse langueur il demeure anéanti, sans souffrances, ignorant de l'émoi profond causé à tous. L'hémorragie arrêtée, il restait à combattre la grande faiblesse. La châtelaine n'a confié à personne le soin de son malade. Un docteur appelé dès le transfert au château n'avait eu qu'à approuver l'intelligent et rapide travail de la chirurgienne d'occasion. Les points de suture refaits, la cicatrisation des chairs demanderait l'immobilité complète quelque temps. Puis l'hygiène, le bon air feraient le reste.

Aussitôt rassuré sur les suites du fâcheux incident, le comte Michel a décidé de brusquer son départ. Qu'avait-il à faire maintenant auprès de la femme tant désirée qui lui échappait? Souffrir! pas autre chose. Ah! comme elle savait aimer sous les dehors froids, distants, dont elle comprimait si bien son cœur!

Même à présent « qu'il savait », plus rien dans l'attitude, l'expression de la jeune veuve ne redisait à Michel qu'un autre que lui occupait exclusivement sa pensée. Gracieuse, aimable, gaiement empressée à rendre sa demeure agréable quand même aux deux étrangers, les sentant désorientés par la privation momentanée de la société de M. d'Estignac, Josanne s'appliquait à ne pas les priver trop de la sienne, tout en donnant largement son temps au cher malade.

Et le pauvre Russe déçu gardait dans son

oreille et garderait toujours l'écho de la grande plainte jetée là-bas, sous le couvert des bois silencieux... Il revoyait la scène d'exaltation brève de cette passion révélée.

Oui, il n'avait plus qu'à s'éloigner. Et Nicole, Nicole qu'il poussait si imprudemment hier à la conquête de son rival, avait-elle compris comme lui?

Elle passait sur la terrasse au moment où le général accentuait sa détermination de quitter Presles au plus vite. Il l'appela. Nicole avait sa physionomie des bons jours. Ce fut avec son entrain habituel qu'elle accourut, les mains pleines de fleurs.

— Comme elle est belle! pensa Michel, détaillant complaisamment l'enfant aimée.

— Oncle chéri, tout seul? Vous vous ennuyez sans moi. M. d'Éstignac n'est pas en état de parler. Grande amie est près de lui, sans doute. J'aurais dû vous tenir compagnie davantage?

Elle parlait avec naturel du blessé. Mais les jeunes personnes ont une si grande facilité à dissimuler ce qui leur tient le plus au cœur! L'indifférence de son ton en parlant de Gérard ne pouvait faire présumer ni dans un sens, ni dans un autre, ce que Michel eût désiré connaître. Quant à l'interroger directement, ce n'était pas l'heure.

— Non, je ne m'amuse pas beaucoup, seul de mon espèce en cet hôpital, dit-il; et même c'est une des raisons qui me font désirer de partir. Notre séjour ici, dans les circonstances actuelles, est une faute. N'es-tu pas d'avis de quitter cette maison, quitte à reprendre plus tard notre villégiature, ajouta-t-il pour pallier une déception possible.

Michel épiait avec un peu d'anxiété le beau visage attentif. Aucun regret ne jeta son ombre dans les grands yeux passionnés.

— Et nous irons où? répondit-elle sans protester.

— Chercher un logement pour cet hiver. Tu me diras tes préférences. Paris? Bordeaux? Marseille? Je te laisse le choix.

— Le plus près possible d'un port de débarquement, murmura-t-elle sérieuse.

La jeune princesse laissait entrevoir l'ardente espérance conservée malgré tout de voir réapparaître, un jour, celles qui occupaient toutes ses pensées, bien qu'elle en parlât rarement.

Là-haut, Josanne s'attardait à contempler le visage aminci, décoloré, mais calme, du cher endormi. Ce repos prolongé, qu'il ne fallait pas troubler, la pacifiait elle-même. C'était la halte forcée, retardant le moment cruel où se déciderait le sort de son cœur. Car la jeune veuve ne se souvenait pas de s'être trahie par son cri d'angoisse auprès de Gérard étendu; celui-ci ne l'avait point entendu, les autres pas compris. Elle possédait la certitude de s'être si rapidement domptée après l'instinctif élan de révolte! Sa résolution subsistait de s'assurer des intentions de d'Estignac vis-à-vis de Nicole avec une sérénité qui suffirait à le tromper sur ses propres sentiments.

Josanne savait la misère infinie d'un mariage sans amour partagé. Pour Gérard, il est visible qu'une autre l'attire. Dût-elle souffrir le reste de ses jours, elle n'essaiera pas de jeter dans la balance le poids de son âme meurtrie. Le choix du bonheur ou du malheur de ceux que nous aimons est une responsabilité trop grave. A chacun de le faire librement.

Josanne se devait de ne pas se jeter au travers de celui de Gérard, puisqu'elle l'aimait.

Deux coups furent frappés très légèrement; puis une voix filtra par la serrure :

— Grande amie, pouvez-vous venir cinq minutes dans le parc? J'ai à vous parler; et l'air extérieur, un instant, vous fera du bien.

M^{me} Mirvan entr'ouvrit la porte, un doigt sur les lèvres, puis sortit.

La jeune princesse s'informa :

— Il dort toujours?

— Il repose, du moins.

— Vous reconnaît-il?

— Je l'ignore; j'évite d'attirer son attention.

Quand je le soulève pour le faire boire, il ne cherche pas à ouvrir les yeux. C'est mieux ainsi.

Elles descendaient ensemble en échangeant ces mots. Josanne saisit au passage dans le vestibule une légère écharpe dont elle s'enveloppa et les deux femmes se trouvèrent dehors.

— Quelle grave question avez-vous à me poser, ma chérie? Je suis tout oreilles, voyons!

La jeune princesse lui prit le bras :

— Voilà. D'abord, mon oncle m'a chargée de vous prévenir de notre départ. Pouvez-vous nous faire conduire demain à la gare; ou après-demain?

— Partir? Lui encore, je l'admets; les journées lui paraissent longues sans compagnon. Mais pourquoi vous?

M^{me} Mirvan, réellement surprise de la brusque décision, parlait avec sincérité avant d'avoir songé combien la providentielle absence de Nicole lui serait un allègement moral. Oui, un allègement. Quand le convalescent descendrait, qu'il viendrait s'asseoir sous les hauts arbres, elle seule jouirait de lui! Elle n'aurait pas à les voir de nouveau ensemble, représentant la joie éternelle des couples amoureux... La jeune fille pressa plus tendrement le bras retenu.

— Que vous êtes bonne, que je vous aime! s'écria-t-elle. Toujours occupée des autres, vous oubliant pour eux! C'est pourquoi je veux arriver à vous ressembler. L'oncle Michel est triste, il ne lui reste que moi au monde pour l'aimer, l'entourer, le faire sourire. Comprendriez-vous que je le laisse aller seul en compagnie des grands soucis de l'avenir, de ses regrets du passé. Pauvre oncle Michel! Ce serait trop égoïste de ma part. Malgré tout,

c'est un vrai chagrin de me séparer de vous, grande amie, mais il faut bien m'y accoutumer. Tôt ou tard, nous ne vivrons plus la délicieuse vie à deux que vous me faisiez depuis quatre mois.

Marchant toujours, elles avaient atteint la lisière de l'endroit qui, deux jours avant, était le théâtre de leurs communes émotions.

Le taillis, haché sur une largeur suffisante pour livrer passage au transport du blessé, ouvrait sa large déchirure. Instinctivement, les deux jeunes femmes s'y engagèrent. Nicole observait sa compagne. Elle reprit :

— Comme les jours se suivent différents... Heureusement, les orages ne durent pas; celui qui a passé sur Presles avant-hier aurait pu être terrible si... si... M. d'Estignac était mort. C'est à vous qu'il doit d'être encore de ce monde. Comme il va vous aimer davantage — si c'est possible, ajouta avec malice la jeune fille — quand il se rendra compte des choses.

M^{me} Mirvan eut, à cette phrase, un tressaillement léger.

— Oui, fit-elle pensive, il est jeune, il doit tenir à la vie. Sa reconnaissance sera naturelle et son amitié aussi. Mais tout s'oublie bien, ma petite Nicole, et quand il se mariera, ce qui ne tardera guère, je suppose...

— Je le pense aussi, interrompit la petite princesse, très grave.

Juste devant le lit de fougères écrasées, qui conservait la forme d'un corps, elles se faisaient face, maintenant désunies. Josanne, les yeux calmes, mais profondément mélancoliques, semblait interroger anxieusement.

— Oui, je le pense, j'en suis même sûre, répéta Nicole. Une seule chose l'arrêtait, qui n'existe plus. M. d'Estignac pourra faire sa demande, et nous serons tous heureux.

— Il vous l'a dit, Nicole? Vous étiez d'accord? Ah! c'est bien ce que je pensais, acheva Josanne, blanche comme son écharpe. Mais alors, pourquoi partez-vous?

— Parce que vous serez mieux à l'aise tous les deux pour tout arranger, grande amie. Je reviendrai pour les fiançailles.

Quelle torture ! Mais comme la future fiancée parle avec peu d'enthousiasme ! Se savoir aimée, désirée par un homme tel que Gérard ne l'émeut guère...

— De quelle façon vous a-t-il dit cela ? ne peut s'empêcher d'interroger Josanne.

Elle veut savoir, entendre répéter les mots d'amour dont il s'est servi. Elle veut boire l'amertume jusqu'à la lie, avant d'enterrer définitivement le souvenir de celui qu'elle a sauvé de la mort pour le donner à l'autre.

— Ne soyez pas fâchée, grande amie, qu'il se soit confié d'abord à moi. Je le voyais triste, préoccupé, j'en devinais un peu la cause. Alors je l'ai confessé pour être sûre. Oh ! de force ; il a fini par avouer, me faisant promettre le secret. Je l'ai gardé jusqu'à aujourd'hui, mais il n'y a plus de raison de me taire. Vous ferez de sa confidence ce que vous voudrez, grande amie. M. d'Estignac vous aime, et, ce fou, il ne voulait pas que vous le sachiez. Pourquoi, ajouta Nicole, bien que M^{me} Mirvan ne lui eût posé aucune question. Il avait deux objections : il paraît que vous lui avez laissé entendre à Silhoc, tout au début, votre horreur du mariage, votre joie d'avoir repris la liberté. Oh ! il n'a rien oublié de vous, le pauvre. En second lieu, ce qui lui lie la langue, c'est votre fortune. M. d'Estignac en a peu, paraît-il, et il ne veut pas tout devoir à sa femme, si celle-ci ne l'aime pas d'amour. « Or, M^{me} Mirvan, m'a-t-il dit, n'en aura jamais pour personne ; elle a souffert de son premier mari, cela se voit, cela se sent ; son cœur doit être fermé à tout jamais. » Ce sont ses propres paroles. Moi, naturellement, je ne savais qu'en dire. Désiriez-vous, ou non, vous remarier ? Je l'ignorais. Mais si je ne savais pas, jusque là, quel genre d'affection vous portiez à notre ami, depuis

avant-hier je suis tout à fait éclairée. Grande amie, épousez-le vite...

Sans un mouvement, sans une parole, Josanne avait progressivement passé par toutes les phases de la crainte, du désespoir, pour aboutir enfin à l'immense joie qui effaçait tout le reste.

Mais, devant son attitude toujours figée, la jeune Russe se méprit :

— Vous m'en voulez, grande amie? Je croyais bien faire.

L'accent tendre, caressant, rompit le charme qui enchaînait les facultés tendues de l'heureuse Josanne. Deux bras s'ouvrirent pour se refermer sur Nicole. Aussi jeunes, aussi ardentes à cette heure l'une que l'autre, elles se comprenaient. L'enfant retrouvée, femme en cette minute d'extase, payait au centuple l'hospitalité, les soins fraternels reçus et — ce qu'elle ignorerait toujours — le sacrifice surhumain décidé en sa faveur. Le taillis autour de leur intimité, désormais sans ombre, frissonnait ses dernières verdure. Il se faisait muet pour mieux entendre, sans doute, passer dans les feuilles et les buissons enmêlés ce souffle d'amour qui, du cœur de Josanne, trop longtemps contenu, montait enfin à ses lèvres.

*

* *

D'Estignac convalescent est confortablement installé au soleil. Josanne, assise en face de lui, a sur les genoux une broderie de filet dont l'aiguille reste inactive. Presles, derrière eux, dresse sa masse protectrice.

— Votre mère arrivera demain, dit la jeune femme. Grâce aux bonnes nouvelles que je lui

ai envoyées, son voyage se fait sans appréhension, sans inquiétude.

— Vous lui avez épargné tout cela, Madame, fait-il dans une reconnaissance attendrie. Elle jouira ainsi pleinement du plaisir de faire votre connaissance. Je lui avais parlé de vous avec une si respectueuse sympathie.

— Sympathie seulement? reproche, souriante, Josanne, qui veut arracher enfin l'aveu qu'elle brûle d'entendre. Depuis qu'elle a appris de Nicole que son amour est partagé, il lui tarde d'en avoir l'assurance. Or, Gérard ne s'est pas trahi un instant, même dans la première expansion de sa confuse gratitude

À la question posée, il répond :

— Ma respectueuse amitié, puisque vous le permettez ainsi, Madame. Vous m'avez disputé à la mort. La vie que je conserve est toute à votre service...

Et, comme le terrain lui semble dangereux, il ajoute :

— Nos amis vous ont quittée bien brusquement. Michel m'a paru très sombre; je n'ai pu causer avec lui, il a brusqué l'adieu. Avait-il reçu d'autres nouvelles de Russie?

— Non, aucune. Il est inquiet, préoccupé, cela se conçoit. Et quels regrets doivent être les siens! Vous souvenez-vous de la gaieté de cet intérieur? La jolie fête des dix-huit ans de Claire? Le bal où vous m'êtes apparu?

— Comme la tête de Méduse, interromp: Gérard en riant.

— Oui, un peu, je l'avoue! dit-elle de même. Pauvre petite Claire! Ah! si on voyait l'avenir! Et Nadège? Quand je pense qu'elle était sur le point de s'allier à un « Boche »! Je leur reste très attachée à toutes, à chacune. Leur sort incertain me navre.

— La princesse Nicole, Madame, était là-bas comme ici votre favorite. C'est une consolation pour mon malheureux ami que celle-là lui

reste. Elle est si intelligente, si belle et très bonne, je crois.

Cet éloge, quelques jours plus tôt, eût douloureusement frappé l'esprit de Josanne. Taquine, elle voulut feindre.

— Délicieuse ! C'est le mot. Elle fera le bonheur de celui qu'elle épousera, malgré ses allures exotiques. N'y avez-vous jamais songé pour vous-même ?

Dans une surprise non jouée, Gérard répondit vivement :

— Oh ! non ! Madame, en toute sincérité, non ! La princesse est restée pour moi la très remarquable fillette, amusante au possible, le lutin de Silhoc, un composé d'étonnantes variations : sérieux et folie. Elle serait une femme un peu... inquiétante pour l'homme mûr qu'est votre serviteur. Et puis, c'est une étrangère, et si j'avais la vocation du mariage, je n'épouserais qu'une Française.

— Vous ne l'avez donc pas, cette vocation ?

Et elle ajouta, riieuse :

— Voyons, soyez franc avec votre amie, vous ne voulez pas vous marier ?

— Non, Madame. J'ai une ambition trop grande pour qu'elle ait chance de se jamais réaliser.

— Mais si l'on vous découvrait votre idéal, le refuseriez-vous ? Même offert de ma main ?

Il fit un geste navré.

— Surtout de votre main, dit-il.

— Votre confiance en moi est grande et flatteuse, s'exclama Josanne ravie, avec un rire si communicatif que d'Éstignac, malgré son trouble, ne put s'empêcher d'y faire écho.

— Alors, je ne saurais pas bien la choisir, pensez-vous, cette compagne qui vous apporterait le bonheur ? Comment vous la faut-il ? Très riche ?

— Non, non, surtout pas ! Je paraîtrais me vendre. Une femme riche ne croirait jamais que je l'épouse pour elle-même. Elle se donnerait le droit de ne pas répondre à mon amour.

Ce serait une grande souffrance, Madame, car j'ai l'orgueil du cœur. Et puis, ma blessure fait de moi presque un infirme.

Le pauvre garçon était à bout de forces. La sueur perlait à son front trop blanc. C'est qu'il était trop dur aussi d'entendre celle qu'il adorait tout bas s'acharner à lui offrir ce qui les séparerait à jamais : le mariage avec toute autre que l'objet de sa passion. Ah ! si elle n'était pas millionnaire, et si froide, et si peu désireuse d'amour ! Mais elle s'est toujours entendue à la défense des approches de son cœur. Il se souvient qu'elle lui a dit une fois, là-bas, au début de leur reconnaissance : « C'est bon, c'est très bon de ne tenir la vie que de soi-même... »

Sans oublier ces décourageantes paroles, il l'a aimée quand même, peut-être doublement parce qu'invulnérable... Et il ne le lui montrait point, dans la crainte de perdre l'amitié chère et flatteuse qui valait mieux que rien.

Un silence était tombé après la dernière phrase du convalescent, qui ferma les yeux pour ne plus voir la chère créature que tout éloignait de lui. Tout ! surtout elle-même qui ne voulait plus être aimée.

— Gérard ! fit une voix changée tout près de lui, Gérard, grand fou, aveugle ! Comme vous vous faites du mal après m'avoir fait trop longtemps souffrir !

Josanne est debout à son côté, elle a posé sa main sur sa tête. Il en sent la caresse troublante et se demande s'il rêve. Puis, subitement éclairé, il se redresse, incapable de retenir ce cri de passion :

— Oh ! Josanne !

— Ne parlez pas, regardez-moi seulement comme cela. Ne nous torturons plus tous les deux. Il n'existe qu'une chose vraie, plus forte que toutes vos subtilités, que toutes mes réticences. D'un même vœu, nous désirons ne plus nous quitter. J'ai besoin, j'ai soif de m'entendre dire qu'on m'aime, de le dire moi-même

aussi, pour la première fois. Oui, pour la première fois, mon vieux Presles en est témoin.

Êt, baissant un peu la voix :

— Mon ami, mon précieux ami, c'est en vous connaissant peu à peu que j'ai appris la douceur et la force de l'amour. Vous ne m'en désillusionnerez pas, vous ! J'en suis sûre.

Un peu penchée sur lui, elle lui murmurait ces phrases, étranges dans sa bouche fière. Gérard eût voulu les écouter à genoux, baiser ces fines mains qu'il découvrait capables de caresses, ces yeux qui se révélaient tendres, ces lèvres franches, à l'attraction desquelles il pouvait enfin ne plus résister.

— Qu'ai-je fait ? dit-il extasié, pour mériter une femme telle que vous ?

— Vous l'avez aimée. Vous lui apportez, malgré vous, malgré elle, la protection tendre qui lui manquait.

Josanne avait glissé ses doigts entre ceux de l'heureux blessé. Il les serrait, palpitants et tièdes.

— Me croyez-vous toujours impassible et distante, disait-elle.

Sur le doux visage aux traits toujours calmes apparaissait, visible pour lui seul, l'irradiation du brûlant foyer qu'était le cœur inconnu de Josanne. A cette minute exquise pour l'un et l'autre, on vint présenter à M^{me} Mirvan un télégramme signé de Nicole. Il était ainsi conçu : *« Toutes trois vivantes. Dimitri a réussi l'embarquement. Attendrons à Brest. Lettre suit. Tendresses. »*

La traversée serait évidemment longue ; il s'écoulerait bien du temps avant la réunion ; mais enfin le cauchemar se dissipait pour les deux exilés, pour les pauvres martyres. Leurs amis pouvaient donc goûter sans ombres leur propre félicité.

Ainsi le temps des épreuves allait finir, même pour le comte Michel. Il allait avoir à refaire en France le foyer là-bas détruit. Ses devoirs de chef de famille arriveraient à le distraire

d'un autre souvenir et d'une déception cruelle.

Pour Josanne, à partir de ce jour, elle ressentit les palpitations joyeuses, les sursauts de profonds émois, la douceur de se confier, toutes les fraîches ivresses ignorées des premières fiançailles.

Durant les dix-huit mois de sa vie de femme, elle n'avait connu que les austérités du devoir conjugal : le devoir la clouait à Presles sans distractions, sans enfants... Le devoir l'enlisait dans la crainte, l'assujettissait à une existence solitaire et bridée. Or, voici que ce mot changeait de son. Ce serait encore « le devoir », puisque l'amour, plus fort que sa volonté, l'amenait à un second mariage. Mais ce serait aussi, anéantissant les vestiges du passé, le bonheur !

FIN

*Le prochain roman (n° 191) à paraître
dans la Collection "STELLA":*

Souffrir pour Vaincre

par

Rosa Nouchette CAREY

Dyn Elliott, eût-elle été appelée à diriger l'univers, rien de déplaisant n'eût apparu à la surface de la terre. Le soleil eût brillé sans nuages, les roses eussent fleuri sans épines, et partout, bonté, beauté, amour partagé, auraient inondé de joie tous les jeunes cœurs. Il n'y aurait pas eu surtout méprise sur la valeur de chacun!

Alors le tribunal composé de M^{me} Tressillan et de sa fille aînée Béatrix n'eût pas eu de raison de siéger ce jour-là, dans le salon ensoleillé de Landstone-house.

M^{me} Tressillan, de nature faible et plutôt bienveillante, avait un défaut : celui de toujours remettre à plus tard les décisions pénibles. Sa fille aînée, au contraire, de caractère despote, vindicatif même, lorsqu'un obstacle s'opposait à sa volonté, aimait à trancher sur l'heure toute question épineuse.

Béatrix, en habit de cheval, sa cravache à la main, se tenait près du divan où sa mère, étendue, respirait un flacon de sels pour se donner le courage de lutter avec cette enfant, si belle, si pleine de vie, que tous les hommes admiraient, bien que

SOUFFRIR POUR VAINCRE

deu éprouvassent le désir d'en faire la divinité de leur foyer.

Dans les contes de fées à l'usage de l'enfance, le mauvais génie apparaît généralement sous l'aspect d'une vieille sorcière ridée, mais dans ceux qui sont destinés à un âge plus avancé, l'esprit du mal prend souvent les traits d'une ravissante sirène.

Pour la jeune gouvernante de la petite Edith Tressillan, Béatrix était l'incarnation d'un mauvais génie, aux yeux bleus et aux cheveux d'or.

— Alors, vraiment? commença M^{me} Tressillan d'une voix hésitante, vous croyez que miss Elliott mérite d'être sévèrement réprimandée? Et vous me parlez de cela, justement le jour où le docteur Richter m'a recommandé d'éviter toute agitation.

— Non seulement je le crois, mais j'ajoute que notre devoir envers Edith demande une décision immédiate. Je vous ai toujours dit que miss Elliott, étant une enfant gâtée elle-même, ne pouvait convenir comme institutrice pour ma sœur.

— Il faut admettre, cependant, Béatrix, que je ne suis pas obligée de suivre en tout votre avis! Vous n'avez jamais pu supporter aucune des gouvernantes qui sont venues ici. Voici la septième que vous prenez en grippe, malgré les soins dont elle m'entoure pendant mes crises nerveuses.

Un sourire dédaigneux passa sur les jolies lèvres.

— Toujours la même erreur! Être une bonne garde-malade n'implique pas que l'on ait les aptitudes voulues pour l'enseignement, les sautes d'humeur de miss Elliott sont intolérables!

— Elle est si jeune, Trichy!

— Vous abondez dans mon sens : dix-huit ans à peine est un âge ridicule pour les fonctions qu'elle doit remplir. Regardez-la près d'Edith, ou dirait deux gamines jouant ensemble.

— Vous êtes trop sévère, Trichy.

Béatrix, qui avait l'habitude d'imposer sa volonté, commençait à s'impatienter de la longueur de la discussion; elle tira de sa poche un vieux cahier de sa sœur, sur les pages duquel la pauvre Dym avait, un jour de spleen, écrit quelques divagations de jeune adolescente, sans aucune importance, tirées de son pauvre petit cœur d'oiseau blessé.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, paies, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.

N° 190. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} février 1928

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc ... véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 22 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni cheque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★